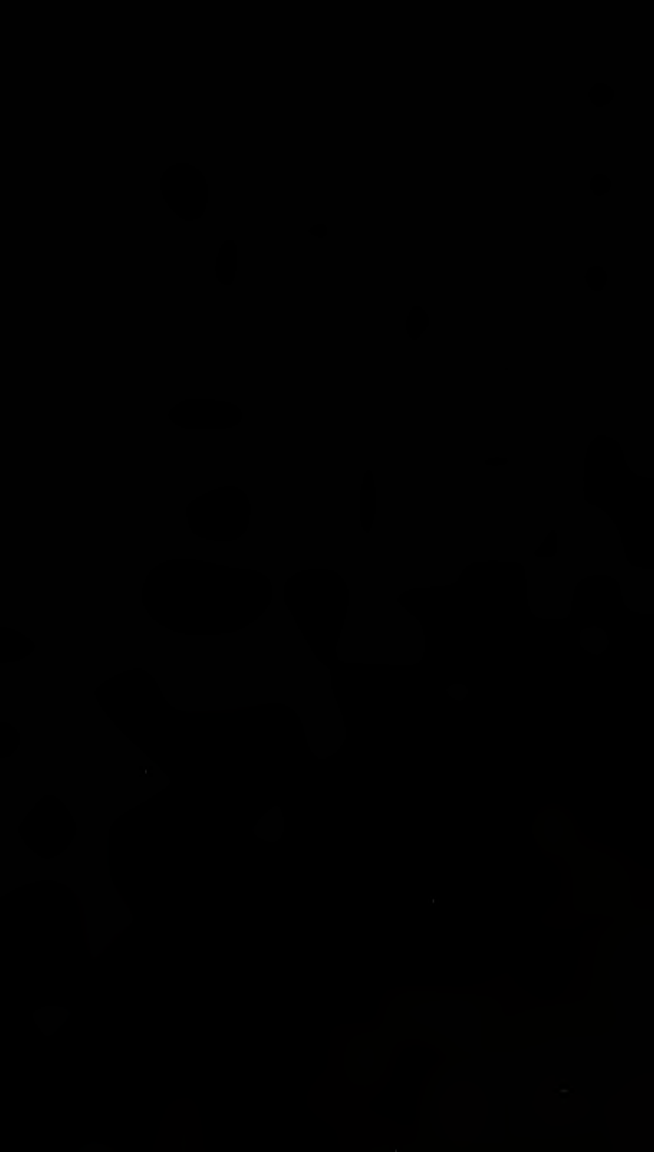




(… 2, 11, 5, 4 …)

7 a cl – " 7, 2, 5, 6

ŒUVRES

DE

NIVELLÉ DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES
DE
NIVELLE
DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Pièces qui n'avoient point encore paru.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au grand Corneille.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIÈCES

contenues dans ce cinquième Volume.

LES
TYRINTHIENS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

AVEC

DES DIVERTISSEMENS.

ACTEURS.

KATINON, Archonte.

MYSIS, Amie de Katinon.

PHAON, Amant de Katinon.

TIMON, pere de Katinon.

UN LICTEUR.

ARISTIPE, Philoſophe.

UN ORATEUR.

UN DÉPUTÉ.

ARISTOPHANE.

UN POETE TYRINTHIEN.

ARLEQUIN, Paraſite.

TROUPE DE SÉNATEURS.

TROUPE DE JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES.

La Scène eſt à Tyrinthe.



LES TYRINTHIENS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMON, *seul.*

JEUNESSE de Tyrinthe, espoir de la Patrie,
Quel vertige incroyable est venu vous saisir?
Car la joie excessive est une maladie.
Poussez-vous assez loin la fureur du plaisir?
Nous saurons vous guérir, il y va trop du nôtre.
Tous les Ris & les Jeux sont ici triomphans;
La folie est enfin l'âme de nos enfans.

SCÈNE II.

ARISTIPE, TIMON.

TIMON.

C'EST Ariſtipe, ô Ciel!

ARISTIPE.

Nous rions l'un de l'autr[e]
Qui de nous a raiſon?

TIMON.

J'enrage.

ARISTIPE.

A quel propos?

TIMON.

De voir un Ancien, un Sage, un Philoſophe
Parfumé, revêtu de la plus riche étoffe,
Et couronné de fleurs.

ARISTIPE.

N'eſt-il permis qu'aux ſots
De parer un peu la nature?

TIMON.

Belle occupation de parer les dehors
D'une miſérable mâſure!

ARISTIPE.

Eh! doucement, Timon: modérez vos tranſports.
Vous gâtez la ſageſſe, en la rendant auſtère.

Vous ne la préſentez jamais
Que d'après votre caractère.
En lui prêtant vos propres traits,
Vous révoltez contr'elle. Auſſi notre Jeuneſſe
A ſecoué le joug; il leur étoit trop dur.
Ils ont eu peur d'une ſageſſe
Qui ne convient qu'à l'âge mûr,
Et qu'on exigeoit d'eux en ſortant de l'enfance.

TIMON.

Comment! vous prenez leur défenſe!
Vous protégez des fous! Sans nul autre intérêt,
Vous approuvez leur frénéſie!

ARISTIPE.

La joie eſt-elle une folie?
Eh! vous faites le mal beaucoup plus grand qu'il n'eſt.

TIMON.

Ainſi va préſider à notre deſtinée
La gaité la plus folle & la plus effrénée.
Comment pourrons-nous voir, ſans jeter les hauts cris,
Que les plus ſages ſoient proſcrits;
Que ces écervelés ſe ſoient rendus nos maîtres;
Qu'ils ſe moquent des loix faites par nos ancêtres;
Qu'ils les traitent d'abus? Ils en font à leur gré,
Qui n'ont pas le bon-ſens.

ARISTIPE.

Vous êtes trop outré.

TIMON.

Que voulez-vous me dire? Ah! pour nous quelle honte,
Que leur audace extrême & leur impunité!
Au moment que je parle, on élit un Archonte:
Je ſuis ſûr qu'ils prendront, pour cette dignité,
Quelque Jeuneſſe à peine à ſon adoleſcence.

ARISTIPE.

Tant-mieux.

TIMON.

Comment ?

ARISTIPE.

Cet âge eſt plein de bonne-foi.

TIMON.

Une tête à l'évent, ſans nulle connoiſſance.

ARISTIPE.

Leur droiture vaut mieux que notre expérience.
Quand on entre dans ſon printems,
On n'a pas encore eu le tems
De corrompre, avec nous, cette aimable innocence
Et cet inſtinct, toujours plus ſûr que la raiſon.
On ne vaut jamais mieux que dans cette ſaiſon.
Cher ami, l'âge d'or eſt celui de l'enfance.
Mais s'il n'en reſte rien, & s'il fuit ſans retour,
C'eſt notre faute à nous.

TIMON.

Et par quelle aventure ?

ARISTIPE.

La Jeuneſſe, en ſortant des mains de la Nature,
En eſt l'ornement & l'amour.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant d'une ſource ſi pure,
Qu'en croiſſant parmi nous, qu'à force de culture,
Nous la rendons ſemblable au reſte des humains.
Tout ce qu'elle a de bon dépérit dans nos mains.
Ainſi, plus on avance en âge,
Plus on perd du côté des grâces & des mœurs.
Mais voulons-nous ſauver nos enfans du naufrage,
Sachons nous réformer. Que ſervent les clameurs,

Les leçons, dont soi-même on fait si peu d'usage?
L'exemple seul, l'exemple est ce qui parle aux cœurs.

TIMON.

Belle commodité que la Philosophie!
On prouve ce qu'on veut; car c'est-là sa manie.
Faites-la donc goûter à ceux que vous voyez,
A tous les mécontens. Osez leur dire en face
Des sophismes pareils....

ARISTIPE.

Ah! si vous en croyez....,

TIMON.

Sur ce point, finissons par grâce;
J'ai cherché, j'ai trouvé le remede efficace
Qui va terminer nos douleurs.
Je me flatte, avant peu, d'un terme à nos malheurs.
D'un secret important soyez dépositaire.
Le salut de l'Etat m'occupe nuit & jour;
Sachez ce qu'a fait mon amour.
Enflâmés, comme moi, d'un zèle salutaire,
Nous nous sommes unis nombre de gens prudens
Pour envoyer....

ARISTIPE.

Où donc?

TIMON.

A Delphes.

ARISTIPE.

Pourquoi faire?
Donnez-vous encor là-dedans?

TIMON.

L'Oracle répondra.

ARISTIPE.

Comme à son ordinaire.

TIMON.

Sans doute ſa réponſe apprendra les moyens
De guérir pour jamais nos jeunes Citoyens,
Et de ramener la ſageſſe,
Que le courroux du Ciel écarte ſi loin d'eux.
Je donnerois mon ſang poùr qu'un ſuccès heureux
Pût, avant mon trépas, couronner ma vieilleſſe.
Ah! que je mourrois ſatisfait!

[*On entend du bruit.*]

L'Oracle aura parlé; ce ſera ſa réponſe:
Sans doute, la voici.

SCÈNE III.

UN LICTEUR, *tout chargé de grelots & de plumes;* ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

LE LICTEUR.

CITOYENS, c'en eſt fait.
Le Souverain Archonte eſt élu, je l'annonce.

TIMON.

Eh! que m'importe un choix qui ne peut être bon?

LE LICTEUR.

Il eſt bon, puiſque c'eſt la jeune Katinon.

TIMON, *tranſporté de joie.*

Quoi! ma fille?

ARISTIPE.

Et voilà le Sage qui ſuccombe.

TIMON.

Allons la voir, allons remercier les Dieux.

ARISTIPE.

Holà, bon Citoyen!

TIMON.

Ils ont fait pour le mieux;
Je n'en ferai pas quitte à moins d'une hécatombe.
[*Il sort.*]

SCÈNE IV.

ARISTIPE, LE LICTEUR.

ARISTIPE.

Qui n'eût à sa sagesse élevé des autels?
L'intérêt cependant lui fait faire naufrage;
Ainsi l'occasion métamorphose un Sage,
Et le remet parmi le commun des mortels.
Enfin, c'est Katinon qui vient d'être nommée.

LE LICTEUR.

L'élection est consommée.
Quel plaisir nous aurons à vivre sous ses loix!
Non. Tytinthe jamais n'a fait un si beau choix.
Quelle autre excelle mieux dans le chant, dans la danse?
Elle en a fait vingt fois l'épreuve en plein Sénat.
Pas un ton, pas un pas qui ne soit en cadence.
A-t-il jamais été, pour bien régir l'Etat,
Une jambe plus fine, une oreille plus juste?
A ce talent vraiment auguste,
Joignez un autre don qu'elle a reçu des Cieux;

C'eſt l'amour du plaiſir, dont la divine flâme
Etincelle dans ſes beaux yeux,
Et remplit ſon cœur & ſon âme.
Avec un goût ſi vif pour les ris & les jeux,
Eh! peut-elle manquer de faire des heureux?

[*On entend le commencement du cotillon des Fêtes de Thalie.*]

ARISTIPE.

Que nous annonce-t-on par cette ritournelle?

LE LICTEUR.

C'eſt la Séréniſſime; on va la proclamer.
Vous, contre un choix ſi beau, bien loin de déclamer,
Applaudiſſez.

ARISTIPE.

Allons, je vôle au-devant d'elle.

SCÈNE V.

[*Marche grave, tandis qu'on joue le cotillon des Fêtes de Thalie.*]

KATINON, TIMON, ARISTIPE, UN ORATEUR; LICTEURS, *avec des haches & des faiſceaux.*

KATINON, *à Ariſtipe.*

AMI de la ſageſſe, autant que des plaiſirs,
Vous ſerez de ma Cour.

ARISTIPE.

Vous comblez mes deſirs.

KATINON, *appercevant les haches & les faiſceaux.*

Que vois-je autour de moi? Quel cortége ſiniſtre!
Je ne veux que les Ris & les Jeux pour Licteurs:
Ma garde eſt au fond de vos cœurs;
Je ne veux qu'un ſceptre de fleurs;
Et le Plaiſir pour mon premier Miniſtre.

[*Les haches & les faiſceaux diſparoiſſent. Entrée courte de jeunes Licteurs, avec des thyrſes entourés de fleurs.*]

[*L'Orateur s'avance.*]

KATINON.

Quelle vapeur ſubite exhale ſon poiſon!
Quelle funeſte pâmoiſon
S'empare de mes ſens! Je péris, je ſuffoque,
Je meurs.

ARISTIPE.

Qui peut produire un ſi terrible effet?

KATINON.

La cauſe n'eſt plus équivoque;
Je vois le maléfice & celui qui l'a fait.

[*A celui qui s'apprête à la haranguer.*]

C'eſt vous.

L'ORATEUR.

Moi!

KATINON.

Vous voulez me faire une harangue:
Je la ſens, vous l'avez ſur le bout de la langue.

L'ORATEUR.

Jamais ſujet plus beau n'a pu ſe préſenter.
Plaiſe à votre amplitude écouter des merveilles,
Qui pourront, je m'en flatte, étonner, enchanter

Vos sérénissimes oreilles.
C'est l'affaire d'une heure.

KATINON.

Ah! daignez m'épargner;
Je ne puis supporter de fleurs de Rhétorique;
Rien ne m'est plus antipathique.
La plus belle harangue apprend-elle à regner?

L'ORATEUR.

Mais la mienne est en vers. En faveur de la rime...

KATINON.

Dussiez-vous la danser, dussiez-vous la chanter,
Je ne saurois vous contenter.
C'est un genre d'ennui que d'abord je supprime.
Mes pareils devroient m'imiter.
Mais si vous m'en croyez, gardez-la pour quelqu'autre;
Cela prête au besoin.

L'ORATEUR.

Quel refus est le vôtre!
O Minerve! ô Pallas! l'ai-je pu mériter?
L'Eloquence reçoit un soufflet sur ma joue.
Art divin, je t'abjure & je te désavoue.
Lacérons, déchirons, mettons tout en lambeaux.

[*Il déchire sa harangue.*]

Doucement: on pourroit rassembler les morceaux.

[*Il les ramasse.*]

Rentrez au porte-feuille, incomparable ouvrage.
Le pillage, entre Auteurs, n'est que trop en usage:
Quelqu'autre, en y faisant un changement léger,
Pourroit s'en faire honneur; évitons ce danger.

[*Il sort.*]

SCÈNE VI.

KATINON, ARISTIPE, LES LICTEURS.

KATINON.

ET d'un abus de moins. Puiſſe être ainſi des autres.
Enfin, grâce à mes ſoins unis avec les vôtres,
Nos triſtes Anciens, ces Sages prétendus,
Dans le ſein du repos vont paſſer leur vieilleſſe.
Amis, leur empire n'eſt plus;
Vous ſubirez les loix de l'aimable Jeuneſſe.
Ainſi nous allons voir un nouvel âge d'or.
Qu'il ſuccède à des tems, à des jours déplorables.
Vers les Ris & les Jeux prenons un libre eſſor;
Par l'amour des plaiſirs rendons-nous mémorables;
Qu'on ſache que j'y prends le plus vif intérêt.
Je ſervirai d'exemple; il tiendra lieu d'arrêt.

[*On lui préſente, & à ſa ſuite, des couronnes & des guirlandes. Elle danſe, & chante ces quatre vers.*]

Rions, chantons, danſons, couronnons notre tête
Des dons les plus rians de Flore & du Printems.
Si le Dieu des Amours veut être de la fête,
Amis, qu'on ouvre les battans.

SCÈNE VII.

KATINON, ARISTOPHANE, ARISTIPE.

KATINON, *appercevant Ariſtophane.*

O CIEL! quel contre-tems! Quel ſujet vous attire?

ARISTIPE.

Ce ſpectre m'a tout l'air d'un Auteur.

ARISTOPHANE, *à Ariſtipe.*

Je le ſuis.

ARISTIPE.

Vous nous amenez les ennuis.
[*A Katinon.*]
Pardonnez; mieux que moi, vous ſaurez l'éconduire.
[*Il ſort.*]

KATINON.

Je ſuis prête à m'évanouir....
Que cherchez-vous ici?

ARISTOPHANE.

Je viens vous réjouir.

KATINON.

Avec quoi? Qu'êtes-vous? & que voulez-vous dire?

ARISTOPHANE.

Enviſagez-moi bien, apprêtez-vous à rire.
Vous fuyez le chagrin?

KATINON.

Oh! je vous en réponds :
Il nous inſpire à tous la haîne la plus forte.

ARISTOPHANE.

Oui ; vive les plaiſirs !

KATINON.

Nous nous en occupons.

ARISTOPHANE.

Eh bien ! il vous en manque un, que je vous apporte.

KATINON.

Vous, un plaiſir de plus ! Dieux ! Comment eſt-il fait !

ARISTOPHANE.

J'aurois pu l'inventer, je l'ai rendu parfait.
C'eſt un tableau naïf, un portrait de la vie,
Tracé d'après nature, & mis en action,
Où chacun, ſans diſtinction,
Peut ſe voir tel qu'il eſt.

KATINON.

Mais c'eſt la Comédie.

ARISTOPHANE.

Oui, mais la véritable.

KATINON.

Eſt-ce qu'il en eſt deux ?

ARISTOPHANE.

Ne vous y trompez pas : il n'eſt qu'une Thalie,
Qui ne doit reſpirer que les ris & les jeux,
Que la ſatyre & l'ironie.
L'allégreſſe jamais n'en doit être bannie.

On a gâté ſon genre en la faiſant pleurer,
Er je ne ſais comment, ni par quelle manie;
A cet appas ſi faux on s'eſt laiſſé leurrer.
Je vous l'amène donc; mais avec tous ſes charmes.
Il ne tiendra qu'à vous qu'ils brillent à vos yeux.
Laiſſez-la librement ſe ſervir de ſes armes.
Liberté toute entière. Eh! rit-on jamais mieux,
Que lorſqu'on rit les uns des autres?
Laiſſez-vous réjouir à vos propres dépens.
Athènes en a fait ſes plus doux paſſe-tems.
Des plaiſirs ſi vantés vont devenir les vôtres.
Quant au degré ſuprême où j'ai porté mon art;
Aſſez d'autres, ſans moi, vous le pourront apprendre.
De qui n'a-t-on pas ri, ſans crainte & ſans égard?
Interrogez Sophocle, Euripide, Ménandre.
Les premiers Citoyens, les ſages & les foux,
Les Héros & les Dieux en proie à ma Thalie,
Auſſi-bien que le Chef de la Philoſophie,
Dont j'étois le fléau, ſont tombés ſous mes coups.

KATINON.

Seroit-ce, par haſard, certain Ariſtophane?

ARISTOPHANE.

Quel autre pourroit l'être? Oui vraiment, je le ſuis.

KATINON.

Il ôſe s'en vanter... Le Plaiſir te condamne;
Eloigne-toi d'ici; va, fuis.
Si ce ſont-là des jeux, offre-les aux Furies.
Nous en voulons qui ſoient conformes à nos mœurs;
Que l'aigreur, l'amertume en ſoient toujours bannies;
Que l'innocence y regne, ainſi que dans nos cœurs.
Périſſent tes talens; ils n'ont rien qui nous flatte.
Il faut que Thalie en ces lieux
Ménage les mortels, & reſpecte les Dieux.
Va-t-en mourir au pied du tombeau de Socrate.

ARISTOPHANE.

Je n'en irai pas moins à la postérité.
Adieu vous dis ; je pars pour l'immortalité.

[*Il sort.*]

SCÈNE VIII.

DEUX JEUNES TYRINTHIENNES; DEUX PETITS VIEILLARDS, *fort laids & contrefaits ;* KATINON.

UN DES VIEILLARDS, *à une Tyrinthienne.*

RENTREZ à la maison.

LA TYRINTHIENNE.

Non, voilà mon refuge :
Sinon mon désespoir est au dernier excès.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *au second Vieillard.*

Eh bien! quitte à mourir, si je perds mon procès :
Mais je demande qu'on me juge.

KATINON.

Que voulez-vous de moi?

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Votre protection.

KATINON, *à la seconde Tyrinthienne.*

De quoi vous plaignez-vous?

LA IIe. TYRINTHIENNE.

De la sujétion,

De la perte du bien le plus doux de la vie;
La liberté nous eſt ravie.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Voilà ce que je pleure, & ce que j'ai perdu.

LE Ier. VIEILLARD.

Elles n'ont rien perdu, quel conte vous font-elles?

KATINON.

Le bien que vous pleurez peut vous être rendu.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Apprenez mes peines mortelles:
Hélas! on m'interdit l'uſage de mes ſens.

LE IIe. VIEILLARD.

Qu'en ont-elles beſoin? Et quels ſoins ſi preſſans?...

LA Ire. TYRINTHIENNE.

On captive mon cœur, mes yeux & mes oreilles.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Il n'eſt point, diſent-ils, de plaiſirs innocens.

LE Ier. VIEILLARD.

A préſent.

KATINON.

Il n'eſt point de ſottiſes pareilles.
Ils ſont tous innocens; ceux qui ne le ſont point,
Ne ſont pas des plaiſirs.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Tout de bon! Ah! que j'aime
A m'être rencontrée avec vous ſur ce point!

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Moi, j'ai toujours pensé de même.
Mais tout cela n'est encor rien ;
Et pour mettre le comble au sujet de mes larmes,
On me soustrait à ceux qui me veulent du bien.
Deux jeunes Tyrinthiens, me trouvant quelques charmes,
Rendoient à ma foible beauté
Un hommage rempli d'une si douce flâme,
Qu'elle enchantoit mon cœur & ravissoit mon âme.

LE IIe. VIEILLARD.

Le beau plaisir !

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Ils ont poussé la cruauté
Jusqu'à me faire un crime, à moi, de ce qu'on m'aime.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Eh bien! tout justement, mon histoire est la même.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je dois être insensible, & l'on doit me haïr.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je dois paroître laide, & chacun doit me fuir.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je suis lasse à la fin de garder le silence,
Et j'ai recours à vous contre la violence.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je suis au même point.

KATINON, *à la seconde Tyrinthienne.*

Eh bien! je vous reçois.

Daignez me dire en confidence,
Entre vos deux Amans, avez-vous fait un choix?

LA Ire. TYRINTHIENNE.

J'ai craint de faire une imprudence.
Le moyen de choisir sans faire un malheureux?
Ils ont également de quoi combler mes vœux.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Oh! moi, j'en ai fait un; &, je crois, pour ma vie:
Du moins, jusqu'à présent, mon âme en est ravie.

KATINON, *aux Vieillards.*

Ainsi donc vous voulez leur imposer la loi
De conserver leur cœur, de n'aimer jamais?

LE Ier. VIEILLARD.

Moi!
Peut-on me faire un tel outrage?
Pour aimer, pour charmer, elle est dans le bel âge.

KATINON.

[*Au Vieillard.*] [*A la Tyrinthienne.*]
Mais vous n'avez point tort... De quoi vous plaignez-vous?

LA Ire. TYRINTHIENNE, *vivement.*

Cette horreur prétend que je l'aime.
Il veut devenir mon époux.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Et sur mon compte, à moi, Monsieur pense de même.

KATINON.

Allez, vous êtes tous deux fous.
Se peut-il un plus grand scandale?
[*Aux Tyrinthiennes.*]
Vous méritez un sort plus doux.

Ne

Ne dépendez plus que de vous :
Je rends cette loi générale,
A compter de ce jour, non-obstant les clameurs.
Nous avons rétabli la liberté des cœurs,
Comme elle a ci-devant regné dans la Nature,
Lorsqu'elle étoit dans son printems.
Déclarons abusif, & sujet à rupture,
Tout hymen fait, à faire, où l'un des contractans
Subit ou subira la moindre violence.

LA Ire. TYRINTHIENNE, *à son Vieillard.*

Vous sentez qu'en vertu de ladite ordonnance,
Faute entre nous de convenance,
Vous n'avez qu'à chercher ailleurs à vous pourvoir.
Obéir à l'arrêt est mon premier devoir.
Je suis bien votre humble servante.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *à son Vieillard.*

Ah, Ciel! de plus en plus son aspect m'épouvante!
Je me fais veuve : adieu, mon très-défunt époux ;
Car notre mariage est aussi nul que vous.

Fin du premier Acte.



DIVERTISSEMENT.

Madame FAVART *entre à la tête de la Jeunesse, & chante :*

CESSEZ, importune Vieillesse,
De gêner nos desirs.
Emportez la sagesse ;
Laissez-nous les plaisirs.
[*On danse.*]

LE CHANTEUR.

Que les Ris, les Jeux & les Grâces
Vôlent sans cesse sur nos traces.
Le Plaisir est né dans les Cieux ;
C'est l'image des Dieux.

Mad. FAVART.

Peut-on lui rendre trop d'hommage?
Nous sommes son ouvrage.

LE CHANTEUR.

L'Astre qui brille dans les airs,
Est moins utile à l'Univers.

ENSEMBLE.

Que les Ris, les Jeux & les Grâces
Vôlent sans cesse sur nos traces.
Le Plaisir est né dans les Cieux ;
C'est l'image des Dieux.

VAUDEVILLE *très-gai, qui servira aussi de contredanse.*

Mlle. CATINON.

LA Nature est avant les Loix:
Si vous en consultez la voix,
Il n'est rien qui ne vous réponde:
Le Plaisir est l'âme du Monde.

Si l'on veut, on répétera en chorus *ce dernier vers.*]

UNE PETITE FILLE.

Ce refrain a réponse à tout.
Si maman veut gêner mon goût,
Il faudra que je lui réponde:
Le Plaisir est l'âme du Monde.

LE CHANTEUR.

Ce n'est qu'à charge de retour,
Qu'on peut me donner de l'amour;
Quand j'aime, il faut qu'on me réponde:
Le Plaisir est l'âme du Monde.

Mad. FAVART.

Mon amour va toujours croissant,
Et Daphnis devient plus pressant;
Faudra-t-il que je lui réponde:
Le Plaisir est l'âme du Monde?

M. CHANVILLE.

Si vous vous plaignez qu'en aimant,
Je suis un peu volage Amant,
Belles, souffrez qu'on vous réponde:
Le Plaisir est l'âme du Monde.

AU PARTERRE.

Mad. FAVART.

Le ſifflet eſt le chat qui dort;
Qui l'éveille & s'en plaint, a tort.
Auteurs, ſouffrez qu'on vous réponde:
Le Plaiſir eſt l'âme du Monde.

[*Le Divertiſſement finit par la contredanſe.*]



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

KATINON, MYSIS.

MYSIS.

MAIS vous me paroiſſez un peu ſombre & diſtraite.
Eſt-ce que les ſoucis ôſent vous approcher,
Vous autres?

KATINON.

Il eſt vrai que je ſuis inquiette:
Mon cœur n'a cependant rien à ſe reprocher.
De ceux que je veux dire a-t-on quelques nouvelles?

MYSIS.

Je viens m'en informer à vous.

KATINON.

J'en ſais à qui l'Amour devroit prêter des aîles.
Ah! ce retardement me met dans un courroux....

MYSIS.

Mais vous avez brigué l'autorité ſuprême.
Vous l'avez. Quand on regne, a-t-on le tems d'aimer?
Si votre amour avoit toujours été le même,
La Souveraineté n'auroit pu vous charmer.
La grandeur & l'amour figurent mal enſemble.
Ah! vous n'aimez plus.

KATINON.

Qui? moi!

MYSIS.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

KATINON.

Eh! du moins daigne m'épargner.

MYSIS.

Réduiſez-vous au rang ſuprême,
Renoncez à Phaon, bornez-vous à regner.
Il ne reviendra point.

KATINON.

Ma frayeur eſt extrême.

MYSIS.

Que viendroit-il chercher? Pour lui tout eſt changé.
Il ſait trop bien aimer pour pouvoir s'y méprendre.
Quel eſt l'Amant, pour peu qu'il ſoit ſenſible & tendre,
Qui veuille d'un cœur partagé?

KATINON.

Mon cœur eſt partagé! J'en ſerois trop punie,
Si la gloire avoit pu refroidir un inſtant
Mon amour pour Phaon. Je n'aimai jamais tant
Que depuis qu'avec lui j'ai l'eſpoir d'être unie.

MYSIS.

Pourra-t-il allier l'amour & le reſpect?
Tout, juſqu'à vos ſermens, lui deviendra ſuſpect.

KATINON.

Eh! pour qui ſuis-je donc aſſiſe au rang ſuprême?

De tous nos Anciens tu ſais la faction.
Ils avoient conjuré la perte de Phaon,
Et de tous ſes amis. Dans ce malheur extrême,
Qu'ai-je fait? J'ai hâté la révolution,
Et j'ai même obtenu le ſceptre pour moi-même;
Mais l'Amour a tout fait, & non l'Ambition.

SCÈNE II.

PHAON, KATINON, MYSIS.

PHAON, *en ſe jetant aux pieds de Katinon.*

SOUFFREZ que mon cœur ſe déploie.

KATINON.

Je me meurs.. Ah! Phaon, on vouloit me tromper.

PHAON.

Regrettez-vous l'aveu qui vous vient d'échapper?

KATINON.

Eh! tu ne vois que trop ma joie.
Phaon, épargnons-nous des ſermens ſuperflus.
Va, ton heureux retour m'en inſpire encor plus
Que je ne t'en dirois.

PHAON.

Vous êtes Souveraine;
Pouvez-vous trop me raſſurer?

KATINON.

Ne vois que mon amour, j'ôſe t'en conjurer.
Immole à mon repos une crainte ſi vaine.

PHAON.

Le puis-je? Que de ſoins renaiſſans tour-à-tour!
Combien d'abſences en un jour!
Que d'inſtans dérobés!... Non, il n'eſt pas poſſible
Que vous ſoyez auſſi ſenſible.
Eſt-ce ainſi qu'on jouit?...

KATINON.

Plaignons-nous; mais cédons:
Laiſſe-moi, pour un tems, cette charge importune.

PHAON.

Eh! qu'en voulez-vous faire?

KATINON.

Hélas! nous nous perdons,
Si je la rends. Attends; fixons notre fortune.
Grâce au rang où je ſuis, ceux dont je tiens le jour
Ne peuvent empêcher des nœuds ſi pleins de charmes.
Les tiens ſeront contraints de ſe rendre à leur tour.
Laiſſe-moi donc regner, & ſur-tout point d'allarmes.
[*Fièrement.*]
Je n'aime point à voir douter de mon amour.

PHAON.

Eh! ne voilà-t-il pas le ton de Souveraine?

KATINON.

C'eſt l'ordre d'une Amante, & non pas d'une Reine.

PHAON.

Regnez donc pour un tems; j'ai tout lieu d'eſpérer
Que vous en ſerez bientôt laſſe.
Je compte que l'Amour vous en fera la grâce,
Et qu'enfin dans ſes bras vous viendrez reſpirer.
Vous me le promettez?

KATINON, *mettant la main dans celle de Phaon.*

Que mon âme eſt ravie!
Je n'abuſerai pas de la permiſſion.

PHAON.

Je réclame mon bien, ma fortune, ma vie.

KATINON.

Tu peux compter bientôt ſur ma démiſſion;
Je ne veux qu'aſſurer notre bonheur extrême.

PHAON.

Quels délais! Mais enfin, s'il faut s'y réſigner.
Songez bien que le fond du cœur de ce qu'on aime
Eſt le plus bel Empire où l'on puiſſe regner.

KATINON.

Ah! Phaon, quelle eſt notre ivreſſe!
Ces langueurs & cette triſteſſe,
Où notre amour s'égare imperceptiblement,
Viendroient empoiſonner toute notre tendreſſe.
Pour s'aimer plus long-tems, il faut s'aimer gaiment.
J'attends de vous ce ſacrifice:
C'eſt la loi de l'Etat, il faut qu'on la ſubiſſe.

MYSIS.

Moi, je ſuis toute prête à me rendre à vos vœux.

KATINON.

Mais mon pere paroît... Diſparoiſſez tous deux.

SCÈNE III.

TIMON, KATINON.

KATINON.

Mon pere, d'où vous vient cet air sombre & funeste?
La Ville est-elle en feu? Dites-donc?

TIMON.

C'est bien pis.

KATINON.

Est-ce une irruption? sont-ce les ennemis?

TIMON.

Je le voudrois.

KATINON.

Est-ce la peste?

TIMON.

Plût au Ciel! Je mourrois, & je ne verrois pas
Toute l'horreur qui va précéder mon trépas.

KATINON, *toujours en riant.*

Mais rien n'est plus plaisant. Quelle est cette folie?

TIMON.

Tu jouis du rang le plus beau.

KATINON.

Oui, ma place est assez jolie.

TIMON.

Bien souvent, du trône au tombeau
Le chemin est fort court, il reste peu d'espace.

KATINON.

Je prendrai le plus long.

TIMON.

Tous nos pas sont comptés.
Tel commence à jouir qui touche à sa disgrâce.
Tel, après cent périls qu'il aura surmontés,
Fait une chûte humiliante.
La fortune la plus brillante
N'est souvent qu'un éclair qui s'éteint en naissant.
Je t'ennuie?

KATINON.

Excusez, mon pere :
On bâille en admirant; l'exorde est ravissant.

TIMON.

On va te détrôner.

KATINON.

Quel conte !

TIMON.

Il est sincere.
On conspire, te dis-je, on va t'ôter ton rang :
Et de plus, ma douleur mortelle & superflue
Est d'avoir conspiré contre mon propre sang.
Pouvois-je deviner que tu serois élue?

KATINON, *en riant.*

Mon pere est un des conjurés!
Cela rend d'autant plus la scène intéressante.

TIMON.

C'étoit ſans le ſavoir.

KATINON.

Mon pere, vous pleurez.
La ſituation devient attendriſſante ;
Mais ce n'eſt pas aſſez, il faudroit un récit.
D'un chef-d'œuvre de l'art c'eſt bien ici la place.

TIMON.

Où veux-tu que je m'embarraſſe ?
C'eſt aux fauſſes douleurs à montrer de l'eſprit.
Avant qu'on t'eût donné l'autorité ſuprême,
Croyant les Tyrinthiens dépourvus de raiſon,
Le Conſeil ancien, ſuſcité par moi-même,
A cru devoir enfin chercher leur guériſon,
En faiſant conſulter....

KATINON.

Les Médecins?

TIMON.

L'Oracle.

KATINON.

N'eſt-ce pas tout de même? A moins d'un grand miracle,
Devins & Médecins ne rencontrent pas mieux.
Mais comment peuvent-ils, ſans en mourir de rire,
Se rencontrer entre deux yeux ?
C'eſt encore un abus que je ſaurai proſcrire.
Mais revenons. Par où la conſultation
Pourroit-elle influer ſur mon élection ?

TIMON.

Mais ſi les Tyrinthiens alloient par aventure,

Au moyen de l'Oracle, ouvrir enfin les yeux;
Si Delphes, en un mot, opéroit cette cure?...

KATINON.

Quelle cure? Eſt-on fou, parce qu'on eſt joyeux?
Ah, grands Dieux! ſi la joie eſt une maladie,
Qu'eſt-ce que la ſanté, dites-moi, je vous prie?

TIMON.

J'en mourrai de douleur.

KATINON.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

TIMON.

Tremble, la réponſe eſt venue.

KATINON.

Sait on ce qu'elle chante?

TIMON.

Elle n'eſt pas connue;
Mais tous vont s'aſſembler ici pour la ſavoir.

KATINON.

Calmez-vous. Je la ſais; je n'en ſuis point troublée,
Et je l'annoncerai moi-même à l'Aſſemblée.

TIMON.

Ah! que prétends-tu faire?

KATINON.

Eh! qu'ai-je à redouter
D'une cohue où l'un écoute ſans entendre,
Et l'autre entend ſans écouter?
Celui-là n'y peut rien comprendre,

Cet autre y comprend trop, & se perd dans les airs:
On prend à droite, on prend à gauche:
Autant de gens, autant de sentimens divers:
Le chaos n'en est que l'ébauche.
Bientôt, dans les esprits, commence à pétiller
La fureur de parler. Chacun y veut briller.
On diroit qu'ils vont tous enfanter des merveilles.
On opine à grand bruit. Quel tumulte éclatant!
Malheur, en ce terrible instant,
Aux débiles poûmons, encor plus aux oreilles!
Jupiter tonneroit, qu'on ne l'entendroit pas.
Qu'arrive-t-il? quelle est la fin de l'aventure?
On conclut sans résoudre, on résoud sans conclurre;
Et puis chacun s'écoule, à l'heure du repas.

SCÈNE IV.

KATINON, TIMON, L'ORATEUR, L'ENVOYÉ, MYSIS; TOUS LES JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES, *galamment habillés & couronnés de fleurs, forment un cercle sur le devant. Derriere eux sont placés tous les Anciens, vétus simplement. Il y a une chaire pour l'Envoyé qui apporte la réponse de l'Oracle. Sur le devant du cercle sont Katinon, Mysis, l'Orateur & Timon.*

[*On peut faire faire le rôle de l'Envoyé à Arlequin.*]

L'ORATEUR.

ACCOUREZ à ma voix. Hâtez-vous de vous rendre.
C'est de la part des Immortels.
Leurs trésors sont ouverts. Vous allez tous reprendre
Une nouvelle vie, aux pieds de leurs autels.

La ſanté de l'eſprit, ſi long-tems ſuſpendue,
Va deſcendre du Ciel, & vous être rendue.
Du haut de ſon trépied Delphes a prononcé;
Le moyen de guérir va vous être annoncé.
Préparez à-la-fois vos cœurs & vos oreilles.

[*A l'Envoyé.*]

Et vous, annoncez-nous de ſi grandes merveilles.

[*Le Député monte dans la chaire, mouche, touſſe & crache.*]

KATINON, *à l'Envoyé.*

Doucement, s'il vous plaît, modérez-vous un peu.
Quoi! vous ôſez parler ſans avoir mon aveu?

[*Ici l'Envoyé fait un mouvement reſpectueux, & attend l'ordre de Katinon.*]

KATINON.

Parlez; mais ſoyez court.

L'ENVOYÉ.

C'eſt de quoi je me pique.
L'Oracle interrogé....

TIMON.

Mais ſi l'on prend les voix,
A quoi peut nous ſervir ce rapport fatidique?

UN TYRINTHIEN.

Quel eſt donc ce refus?

UN AUTRE TYRINTHIEN.

Du Timon d'autrefois
Au Timon d'à-préſent, ah! quelle différence!
Ecoutons.

TOUS LES ANCIENS, *fur différens tons.*

Mais, paix donc.

L'ENVOYÉ, *encore plus haut.*

L'Oracle interrogé....

MYSIS.

Pourquoi? Qui vous en a chargé?

UN ANCIEN, *avec aigreur.*

Un Oracle mérite un peu de déférence.

L'ENVOYÉ, *très-haut.*

L'Oracle interrogé, l'Oracle a répondu....

UN ANCIEN, *qui eft fourd.*

Plus haut; faites qu'on vous entende.

L'ENVOYÉ.

Je me tiens pour interrompu,
Et j'ai perdu la voix.

MYSIS.

La perte n'eft pas grande.

L'ENVOYÉ.

Ma mémoire me joue un tour de fon métier.

UN ANCIEN.

Tâchez de vous ravoir, tirez votre papier.

MYSIS.

Il ne liroit pas mieux.

L'ENVOYÉ, *en s'enfonçant dans la chaire.*

Ah! pauvre République.

[*En cas qu'Arlequin joue le rôle de l'Envoyé, il pourra dire, en s'enfonçant dans la chaire :* Bon ſoir, la République.]

MYSIS.

Il avoit fort bien dit qu'il ſeroit laconique.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *à l'exception de l'Envoyé.*

L'ORATEUR.

JEUNESSE évaporée, enfans tumultueux;
Artiſans inſenſés de trouble & de ſcandale,
Rendrez-vous à jamais mon zèle infructueux?
Célébrons-nous des bacchanales?
Au-lieu de redoubler vos écarts forcenés,
Pleurez votre démence, eſprits aliénés.

KATINON.

Contenez-vous vous-même, & point tant de vacarmes.
Je défends à-la-fois l'invective & les larmes.
Au fait. On vous a tous raſſemblés en ces lieux,
Pour vous donner, dit-on, une nouvelle vie.
Rien de plus naturel que d'être curieux :
C'eſt un plaiſir; il faut contenter votre envie.
Sur le délire prétendu
Dont on vous a taxés, le trépied prophétique,
Comme il s'enſuit, a répondu.
Ecoutez bien, voici ſa réponſe authentique.
« L'effuſion du ſang d'une géniſſe à jeun
» Engagera le Ciel à vous être propice.
» Il vous rendra le ſens commun,
» Si vous pouvez, ſans rire, offrir un ſacrifice ».

MYSIS.

Sans rire, dites-vous?

KATINON.

C'eſt la condition.

MYSIS.

Ah! le trépied a voulu rire.
Je ne ſuis point Oracle, & j'ôſe vous prédire
L'impoſſibilité de l'exécution.
Sans rire! Ah! voyez donc!

L'ORATEUR.

Où donc eſt l'impoſſible?
Un ſacrifice eſt-il un acte ſi riſible?
Eſt-il rien de plus grave & de plus ſérieux,
Que l'hommage qu'on rend aux Dieux?
Rentrons dans le néant.

KATINON.

C'eſt où je vous arrête.
Un ſacrifice eſt une fête:
On n'y peut être trop joyeux.
C'eſt un jour de réjouiſſance.
Et la joie, au ſurplus, honore plus les Dieux,
Et célébre mieux leur puiſſance.
Quel ſpectacle, en effet, plus cher aux Immortels
Que de voir la folâtre & naïve innocence
Rire, chanter, danſer autour de leurs autels;
Que d'entendre les cris de la reconnoiſſance,
Les tranſports d'allégreſſe & de félicité?
Qu'un tribut de plaiſir a droit de leur complaire!
Toute autre offrande eſt, au contraire,
Une injure qu'on fait à leur divinité.

TIMON.

On ne peut mieux parler que ſa Sérénité,
Ni mettre plus d'aménité.

L'ORATEUR.

N'avez-vous point de honte?

KATINON, *à l'Orateur.*

Ami ſexagénaire;
L'aigreur a tort pour l'ordinaire,
Et la raiſon n'a point d'humeur.
Mais, pour nous épargner une vaine rumeur,
Quant à ce ſacrifice, il faut vous ſatisfaire.
Vous-même vous pouvez l'offrir, dès aujourd'hui,
Sous les plus lugubres auſpices.

[*A la Jeuneſſe.*]

Nous autres, gardons-nous d'en être les complices;
Songez que c'eſt pour nous un crime que l'ennui.

[*Toute la Jeuneſſe ſort.*]

SCÈNE VI.

LES ANCIENS, L'ORATEUR.

L'ORATEUR.

ON nous laiſſe un champ libre. Amis de la Patrie;
Nous pouvons à jamais extirper la folie.
Tout ſemble y concourir : le Ciel même y conſent;
Nous pourrons le rendre propice.
Il nous eſt fort aiſé d'offrir un ſacrifice,
Sans laiſſer échapper aucun rire indécent.

UN ANCIEN.

Les ris ſont pour les ſots. Vous n'avez qu'eux à craindre.
Moi, je n'ai jamais ri; je ne rirai jamais.

L'ORATEUR.

De perſonne, je crois, nous n'aurons à nous plaindre.

L'ANCIEN.

Je n'en ſais rien.

L'ORATEUR.

Ainſi, nous allons déſormais
Rentrer dans nos droits; l'ordre & les loix vont revivre.

L'ANCIEN.

Je n'en jurerois pas; faites votre devoir.

L'ORATEUR.

Pour plus de ſûreté, comme il faut tout prévoir,
Il me vient une idée.

L'ANCIEN.

Eh bien! il faut la ſuivre.

L'ORATEUR.

Eh! n'opinerez-vous jamais que du bonnet?
Suſpendez une fois cet ancien uſage.
Daignez donc m'écouter; & chacun, clair & net,
Déduira ſes raiſons en donnant ſon ſuffrage.

L'ANCIEN.

Pour en délibérer, il ſe fait un peu tard.

L'ORATEUR.

Qu'y fait l'heure? Y doit-on avoir le moindre égard,

Quand nous ſommes au bord des plus grands préci-
pices?

L'ANCIEN.

Mais qui payera nos épices?

L'ORATEUR.

Le ſalut de l'Etat.

L'ANCIEN.

Je vous laiſſe ma part.

[*Il ſort avec pluſieurs Anciens.*]

SCÈNE VII.

L'ORATEUR, ET UNE PARTIE DES ANCIENS.

L'ORATEUR.

JE l'accepte. Leur zèle eſt digne qu'on l'admire.
Pourſuivons entre nous. Je voulois donc vous dire
Que, pour ne rien mettre au haſard,
Je n'admettrois à ces myſtères
Que de ces viſages auſtères
Qui font fuir d'un coup-d'œil les Jeux avec les Ris;
De ces gens d'un eſprit vaporeux, hypocondre.
J'oſerois encor vous répondre
De certains maris très-marris,
Comme il en eſt aſſez parmi vos Seigneuries;
D'anciens Courtiſans obérés & noyés;
Des Amans bien épris, trahis, & renvoyés
Le lendemain qu'ils ont livré les pierreries;

Des Auteurs bien ſifflés avec leurs Protecteurs.

UN ANCIEN, *homme de fortune.*

Voilà de très-bons Spectateurs :
Mais vous pourriez encore ajouter à la liſte
Une eſpece de qui le ſort n'eſt pas moins triſte ;
Et dont je ſuis.

L'ORATEUR.

Qui, vous?

LE MÊME ANCIEN.

Croyez-m'en ſur ma foi.

L'ORATEUR.

Nouveau Plutus, chez qui tout rit & tout abonde ;
Allons, vous vous moquez du monde.

LE MÊME ANCIEN.

Perſonne ne connoît les peines mieux que ſoi.
J'ai vécu juſqu'ici preſque dans l'indigence,
Et j'ai fait tout-à-coup une fortune immenſe,
Dont je cherche à me faire honneur.

L'ORATEUR.

Sans doute les remords gâtent votre bonheur?
Avouez....

LE MÊME ANCIEN.

Je n'ai point de reproche à me faire.

L'ORATEUR.

Vous n'ètes point heureux?

LE MÊME ANCIEN.

On ne peut l'être moins.
La chose qui me manque est la plus nécessaire.

L'ORATEUR.

Quelle est-elle donc?

LE MÊME ANCIEN.

Les besoins.

UN TYRINTHIEN, AUTEUR.

Il a raison. Daignez me mettre aussi des vôtres.

L'ORATEUR.

Nos Citoyens sont foux : nous allons requérir
Qu'il plaise au Ciel de les guérir;
Et vous voulez être des nôtres!
Ah ! vous n'y pensez pas.

L'AUTEUR.

Quels refus offensans!

L'ORATEUR.

Est-ce qu'un Auteur, un Poëte,
Peut jamais desirer le retour du bon-sens?

L'AUTEUR.

Il faut bien que je le souhaite,
Ou que j'abandonne aux Farceurs
Le patrimoine des neuf Sœurs.
On ne sait plus qu'offrir à des esprits malades;
Ils ne s'amusent plus qu'à voir des Tabarins:

Il leur faut à préſent des bouffons, des parades ;
Et d'ignobles ballets, danſés par des Forains ;
Une danſe d'ivrogne. O comble d'infamie !
On a vû ſur l'affiche, aux portes de Thalie,
Ce honteux phénomene, & les Dieux l'ont permis !
O Muſe abandonnée ! en quelles mains ſiniſtres
Ton culte eſt-il enfin remis !
Depuis un tems, grands Dieux ! quel Temple ! quels Miniſtres !
Auſſi n'y voit-on plus ce concours ſolemnel,
Où brilloient à l'envi les filles de Mémoire.
On n'y peut plus, ſans honte, obtenir de victoire.
Un ſuccès y devient un opprobre éternel.

L'ORATEUR.

Si l'on n'y réuſſit qu'aux dépens de ſa gloire ;
De quoi vous plaignez-vous ? N'êtes-vous pas tombé ?

L'AUTEUR.

Moi, travailler encore ! Ah ! pouvez-vous le croire ?

L'ORATEUR.

A la tentation vous avez ſuccombé.
Sachez, une autre fois, mieux garder l'anonyme.
Admis au ſacrifice en faveur de la rime....

[*On entend beaucoup de bruit.*]

Mais qu'eſt-ce que j'entends, & que prépare-t-on ?

L'AUTEUR.

Une Fête que j'ai faite pour Katinon.

L'ORATEUR.

Quoi ! vous vous parjurez !

L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Oui, je vous le confie.
Sur-tout gardez-moi bien le ſecret, je vous prie.
Perſonne ne le ſait que vous & les Acteurs,
Avec quelques amis, troupe ſage & diſcrette.

L'ORATEUR.

Fiez-vous au dépit, aux ſermens des Auteurs!

L'AUTEUR.

Je vous jure, foi de Poëte,
Que, ſi je tombe encor, c'eſt la derniere fois.
Que je laiſſerai là toutes ces rapſodies,
Et que je ne ferai plus que des Tragédies.
Je vous invite à voir....

[*Le bruit continue.*]

L'ORATEUR.

Vous vous moquez, je crois;
Laiſſons un libre eſſor à leur folle allégreſſe.
Dans un lieu plus tranquile allons nous concerter.
Faiſons place à ces foux, emmenons la Sageſſe;
Quand la Folie arrive, elle doit déſerter.

[*Ils ſortent.*]

SCÈNE VIII.

KATINON, PHAON, LA JEUNESSE, *en habits de danse.*

[Le Théâtre représente une vaste grotte de rocailles, dans les niches de laquelle sont toutes sortes de Matassins endormis.]

Fin du second Acte.



DIVERTISSEMENT.

RÉVEIL DES MATASSINS.

Mad. FAVART.

RÉVEILLEZ-VOUS, réveillez-vous,
Enfans de la Folie.
Venez, reprenez tous
Une nouvelle vie.
Réveillez-vous, réveillez-vous.

Livrez-vous, ſans contrainte,
Au délire le plus heureux;
Faites briller ſans crainte,
Vos plus folâtres jeux.

[*Elle forme, avec eux, la danſe la plus vive & la plus comique.*]

DANSES DE MATASSINS, *qui rendent un hommage burleſque à Katinon, qui ſe mêle avec eux.*

LE CHANTEUR.

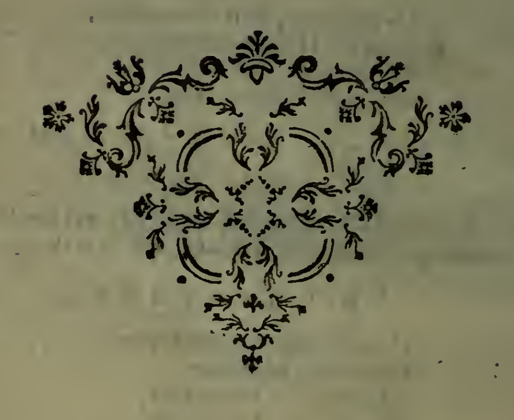
Comme une ombre légere,
On voit s'évanouir
La ſaiſon la plus chere;
Hâtez-vous d'en jouir.

Songez que les fleurs les plus belles
Ne brillent qu'un beau jour.
Les Plaiſirs n'ont des aîles,
Que pour s'envôler ſans retour.

[*On danſe.*]

AUTRE AIR.

LOIN de moi, volage Fortune;
N'attends pas que je t'importune:
Je ne vis que pour le Plaisir.
Peut-on former d'autre desir?
Je préfere un grain de folie
  A tout l'or du Pérou.
L'instant où l'on est le plus fou,
Est le plus heureux de la vie.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

[*Le Théâtre repréſente un lieu très-lugubre, éclairé par quelques lampes, & préparé pour un ſacrifice déſigné par des grouppes & des emblêmes convenables au ſujet.*]

KATINON, PHAON.

KATINON, *chantant & danſant.*

AMOUR, quel plaiſir ſous tes loix!
Mais c'eſt le choix
Qu'on a fait d'un Amant,
Qui rend ce plaiſir ſi charmant.

PHAON.

Regardez donc ce lieu; votre enjoûment m'étonne;
Et c'eſt un contre-tems, ſi jamais il en fut.

KATINON.

Je ne vois que l'eſpoir où mon cœur s'abandonne.
Quoi! la tête vous tourne, en touchant preſque au but!
L'approche du bonheur vous abbat & vous glace.

PHAON.

Tant de joie à préſent n'eſt pas trop à ſa place.

KATINON.

Vous m'aimez; j'ai pour vous le plus tendre retour.

Otez-vous ces terreurs dont votre âme eſt atteinte.

PHAON.

Le véritable amour peut-il être ſans crainte ?

KATINON.

L'abattement eſt-il une marque d'amour ?

PHAON.

Ce maudit ſacrifice....

KATINON.

Eh bien ! ce ſacrifice ?...

PHAON.

Il va ſe conſommer. S'il alloit opérer ;
A nos dépens, enfin, s'il faut qu'il réuſſiſſe ?....

KATINON.

Vous mettez tout au pis. Je ne ſais qu'eſpérer.
Se peut-il que, pour vous, l'eſpoir n'ait point de charmes ;
Que vous lui préfériez les plus vives allarmes,
Quand vous avez mon cœur & mes vœux pour garant ?
On offenſe l'Amour, en ſe déſeſpérant ;
Il pourroit s'en venger, ſi vous oſez pourſuivre.

PHAON.

Je l'offenſe, en brûlant de mille & mille feux !
Je l'offenſe !... Il verra, s'il comble enfin mes vœux...
Je mourrai de plaiſir.

KATINON.

Quant à moi, j'en veux rire.

SCÈNE II.

KATINON, PHAON, MYSIS.

MYSIS.

On va mener les Ris & les Jeux au cercueil.
Le ſacrifice eſt prêt. Les plus vieux à la tête,
Tous caparaçonnés congrûment pour la fête,
La paupière abattue, & le viſage en deuil,
Vont venir à la file en ce lieu de ténèbres,
Solemniſer piteuſement
Et conſommer, entr'eux, leurs myſtères funèbres.
Heureux l'œil qui verra....

PHAON, *à part.*

Garre le dénoûment.

MYSIS.

Le Ciel ſera content; s'il aime qu'on l'ennuie,
Je réponds du ſuccès de la cérémonie.
Quel plaiſir! On diroit qu'ils vont tous s'enterrer.
L'épitaphe, en tout cas, en ſera bientôt faite.
Pour que leur gravité parfaite
Ne ſe puiſſe pas altérer,
L'entrée eſt interdite. Ordre de la défendre.
Ni nous, ni nos pareils n'y pourront pénétrer.
Il ne ſera permis d'entrer
Qu'à ceux qui pourroient s'aller pendre.

PHAON.

En ce cas, j'en puis être.

KATINON.

Il ne ſait ce qu'il dit.
Attendons notre ſort, ſans en perdre l'eſprit.

PHAON.

Mais nous ſommes perdus, ſi rien ne les fait rire.
Je n'y ſurvivrai pas, je puis vous le prédire.

MYSIS.

Mais voici le ſignal.

KATINON.

Cédons à leurs deſirs.
Allons, pour notre hymen, raſſembler les Plaiſirs.

[*Ils ſortent.*]

SCÈNE III.

LES VIEILLARDS, *en habits lugubres & burleſques, chargés le plus qu'il ſera poſſible.*

L'ORATEUR.

SPECTATEURS trop oiſifs, témoins trop oculaires
Des maux ici cauſés par l'amour des plaiſirs;
Vous, leurs ennemis ſéculaires,
Voyez enfin le but où tendent nos deſirs.
Voici l'heureux inſtant d'extirper la Folie;
De remettre en honneur la Sageſſe avilie.
Daignez être ſaiſis d'horreur en m'écoutant:
Une ſainte fureur m'inſpire, en cet inſtant,
Des imprécations contre les réfractaires.

Malheur à qui rira! J'imagine un fléau ;
Puissent, pour le punir, des ris involontaires
Le persécuter même au-delà du tombeau.
Le silence est l'aveu du Sage.
Ce saint bourdonnement est un heureux présage;
Qu'ainsi soit... Amenez la victime à l'autel.

[*On frappe à grand bruit à la porte.*]

Qui peut s'oublier de la sorte?
Quel est l'audacieux mortel?....

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LES PRÉCÉDENS.

ARLEQUIN.

CANAILLES, ouvrez donc, ou j'enfonce la porte.

TOUS, *par exclamation dissonnante.*

O Ciel !

L'ORATEUR.

Sans nul respect humain,
Ce parasite a cette audace extrême!
Oser entrer ici les armes à la main!
Justice, quel scandale!

ARLEQUIN.

Eh! scandale vous-même.
Voilà bien des façons pour entrer dans un four.

[*Il heurte quelqu'un.*]

On n'y voit pas plus clair. Qui que tu sois, bon jour;

Camarade, reçois ce baiser laconique.
Quel négoce fait-on ici?
Eh! n'apperçois-je pas aussi
Le Souffleur de la République?
Ne viens-je pas trop tard?

L'ORATEUR.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

L'ORATEUR.

Quelle raison t'attire en ce lieu respectable?

ARLEQUIN.

Ne le voyez-vous pas à mon air, à mes yeux?

L'ORATEUR.

Ce drôle croit toujours qu'on va se mettre à table.

ARLEQUIN.

Bon convive, bon citoyen;
J'y viens, pour la Patrie, ardent & plein de zèle,
Signaler mes talens; j'y viens vivre pour elle.

L'ORATEUR, *à part.*

Pour s'en débarrasser n'est-il aucun moyen?

ARLEQUIN, *en s'asseyant sur l'autel, qui se hausse & se baisse aussi-tôt.*

Prenons toujours séance.

L'ORATEUR.

Holà, hé! Quelle audace!
Allons, à bas.

ARLEQUIN.

J'y ſuis.

L'ORATEUR.

Ce n'eſt pas là ta place.
L'autel en a frémi ; ceci n'eſt pas un jeu.

ARLEQUIN.

Sans doute. Çà, voyons : contez nous donc un peu.
On dit que vous allez tuer un ſacrifice,
Pour afin que le Ciel ſoit poſtiche.

L'ORATEUR.

Propice...
C'eſt ce qui nous raſſemble tous.

ARLEQUIN.

Que je vais m'en donner ! Allons, vive la joie !...
Et la géniſſe eſt-elle auſſi graſſe que vous ?

L'ORATEUR.

Ce glouton perdra tout, ſi je ne le renvoie.

ARLEQUIN.

Enfin, nous allons donc bien rire ?

L'ORATEUR.

Eſt-ce qu'on rit ?
Rire eſt un crime irrémiſſible.

ARLEQUIN.

Quel eſt le châtiment ?

L'ORATEUR.

Tu perdrois l'appétit.

ARLEQUIN.

Bon ! bon ! cela n'eſt pas poſſible.
Comment le perdrois-je en riant,
Si je n'ai jamais pû le perdre en bien mangeant ?

L'ORATEUR.

Ecoute. Je te donne un avis ſalutaire.
Va m'attendre chez moi ; tu feras du feſtin.
Les moindres ris feroient fatals à ce myſtère ;
Il peut t'en échapper.

ARLEQUIN.

Rit-on, quand on a faim ?
Je ſuis alors cent fois plus triſte que les autres.

L'ORATEUR.

Puiſque tu le veux, ſois des nôtres.

ARLEQUIN, *embraſſant l'Orateur.*

Grand-merci.

L'ORATEUR, *en roulant les yeux.*

Malheureux ! que vois-je, en frémiſſant ?
Tremble....

ARLEQUIN.

Miſéricorde !...

L'ORATEUR, *en lui faiſant faire la pirouette.*

O Dieux de nos grands peres,
Quelle incongruité ! Fuis loin de nos myſtères ;
Tu n'es pas en habit décent.

ARLEQUIN.

C'eſt mon habit de cour. Quelle eſt cette chicane?

L'ORATEUR.

Il eſt trop mondain, trop prophane.
Ouvre les yeux, & vois comme on doit être mis ;
Pour être un témoin légitime.

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, ils ſont tous en deuil de la victime.
Seroit-ce en qualité de parens ou d'amis ?
Mais enfin je me rends.

L'ORATEUR.

Ah ! nous l'échappons belle.

ARLEQUIN.

Quand on parle raiſon, j'entends à demi-mot.
Adieu : mais, ſi l'on mange, ayez ſoin qu'on m'appelle.

[*A part, en s'en allant.*]

Ils veulent m'attrapper ; je ne ſuis pas ſi ſot.

[*Il ſort.*]

SCÈNE V.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

L'ORATEUR.

GRACE au Ciel, il nous abandonne.

[*Aux Licteurs.*]

Que tout accès ici, ſans excepter perſonne,
Soit interdit & condamné.
Licteurs, obéiſſez à nos loix ſouveraines,

Et nous, par nos ſaintes haleines,
Amis, purifions l'air qu'il a profané.
Qu'avec une ferveur digne de mon attente,
Elles s'élevent dans les Cieux,
Comme autant de parfums agréables aux Dieux,
Et retombent ſur nous en roſée abondante.

[*Tous ſe mettent à ſouffler aux quatre coins du Théâtre.*]

L'ORATEUR.

C'en eſt aſſez ; je ſens qu'elles ont opéré ;
La réparation eſt faite,
L'expiation eſt complette,
Le ſcandale eſt évaporé.
Vous, Citoyens, ſongez au ſalut de l'Empire :
Songez que le moindre ſourire
Nous empêchera d'étouffer
Cet eſprit à la mode, & ce goût ſi frivole,
Dont notre Jeuneſſe rafolle.
La Sageſſe va triompher.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE; LA VICTIME, *amenée par des Sacrificateurs* ; ARLEQUIN, *avec des pleureuſes, portant la queue de la géniſſe, & faiſant des lazzis.*

ARLEQUIN.

DOUCEMENT donc, la blonde.

L'ORATEUR.

Ah, Ciel! c'eſt lui, je penſe!
Arlequin!...

ARLEQUIN, *en montrant ses guenilles.*

Ils m'ont reconnu....
Vous voyez, je n'ai pas épargné la dépense.

L'ORATEUR.

A la malheur est-il venu!

ARLEQUIN.

Suis-je en habit congru? Qu'y trouvez-vous à dire?

L'ORATEUR.

Ta présence. Du moins, si tu veux demeurer;
Ne vas pas rire.

ARLEQUIN.

Allez, je suis bien loin de rire;
Moi qui ne peux voir, sans pleurer,
Egorger un chapon; jugez d'une génisse.

L'ORATEUR.

Mais tant mieux, pitié n'est pas vice.

ARLEQUIN.

Je ne m'en consolerois pas,
Si je n'étois bien sûr d'en faire un bon repas.
Hélas! la voici donc, la pauvre infortunée,
La future défunte!... Ah! quelle destinée!
A seize ans, tout au plus, descendre au monument.
Que son air est touchant! que ses beaux yeux sont
mornes!
Comment! on a doré ses cornes.
Il est rare, après tout, qu'on les porte autrement.
Je n'en ressens pas moins une douleur amere.

[*Il lui donne à manger.*]

Prends courage, m'amie; avale, pauvre mere,
Pour la derniere fois.

L'ORATEUR.

Elle doit être à jeun.
Otez lui promptement le morceau de la bouche.

[*A Arlequin.*]

Un peu trop de pitié te touche;
Ton zèle est par trop importun.
Tout est prêt, tout répond à l'ardeur qui m'anime.
Euribate, à l'autel conduisez la victime.

ARLEQUIN, *en déclamant.*

Barbares, arrêtez... Mes cris sont superflus...
Que je l'embrasse encore!

L'ORATEUR.

On ne l'approche plus:
Elle appartient aux Dieux. Hors de-là, qu'on se range.

ARLEQUIN.

Avez-vous peur que je la mange?

[*Les ris partent de tous côtés. L'autel s'enfonce. La victime s'éleve en pied, mugit de joie, embrasse Arlequin, ils se culbutent en riant.*]

L'ORATEUR, *désespéré.*

On a ri dans la salle, & la victime aussi.
C'en est fait, Tyrinthiens; puisque c'est votre envie,
Et que le sort le veut ainsi,
Ne soyez donc jamais sages de votre vie.
Mais la contagion vient-elle me saisir?
Quel prodige en moi se déploie?
Mon sort est décidé; mon cœur s'ouvre à la joie;
Il redouble, il me force, & m'entraîne au plaisir.

[*Il prend les Vieillards par la main.*]

Aimons, rions, chantons. Adorable Folie,

Avec toi, pour jamais, je me réconcilie.
Si, jusqu'à l'arrière-saison,
A tes divins appas j'ai tardé de me rendre,
Pardonne à mon erreur; elle m'avoit fait prendre
La tristesse pour la raison.

SCÈNE DERNIÈRE.

[*Le Théâtre s'éclaire ; il représente le Temple de la Jeunesse ; tout y doit être de fleurs, avec les grouppes d'Hébé, de Zéphire & de Flore dans des niches de roses, &c.*]

KATINON, PHAON, MYSIS, ET TOUTE LA JEUNESSE.

KATINON, *à l'Orateur.*

JE vous prie à ma nôce.

L'ORATEUR.

Oui, j'en suis, & j'y danse.

KATINON, *à Phaon.*

Ai-je eu tort de jouir d'avance,
Et qu'a-t-il pu t'en revenir
D'avoir livré ton cœur aux plus vives allarmes?
C'est autant de perdu sur les biens à venir.

PHAON.

Ne m'étant pas flatté d'un sort si plein de charmes;
Je le ressens avec plus de vivacité.

KATINON.

Tendres cœurs, apprenez que l'espérance est faite

Pour vôler au devant de la félicité.
Pour rendre la nôtre parfaite,
Commençons par les Dieux qui comblent nos desirs.

PHAON.

Que leur offrir d'assez digne d'eux?

KATINON.

Nos plaisirs.

Fin du troisième Acte.



DIVERTISSEMENT.

Katinon, après avoir dit qu'elle offre aux Dieux ſes plaiſirs, prend Phaon par la main. Ils danſent enſemble un pas-de-deux. L'idée de ce pas eſt que Katinon donne ſa couronne à Phaon, & lui enlève ſa guirlande ; l'une pour lui marquer qu'elle le reconnoît pour ſon Souverain, l'autre pour faire voir qu'elle ſe rend ſon Eſclave. Katinon fuit toutes les fois que Phaon veut lui rendre ſa couronne. Pour épargner la guirlande, ſi l'on veut, la couronne, en s'allongeant, deviendra une guirlande, avec laquelle ils s'entrelaceront tous deux à la fin du pas-de-deux.]

Le pas fini, Katinon, d'un air grave, ira au fond du Théâtre, où il y aura un trône, & dira :]

CHERS amis, varions nos momens d'allégreſſe
Par des momens plus ſérieux.
[J]e vais rendre juſtice. Approchez, Peuple heureux;
Venez tous, que chacun s'empreſſe.

Lorſqu'elle ſera prête à monter ſur ſon trône, on verra paroître la Folie, & l'Amour qui n'aura qu'un carquois, & ſera ſans aîles & ſans bandeau.]

LA FOLIE, *tenant l'Amour par la main, chantera ce Vaudeville.*

FIXONS dans ces lieux notre Cour.
C'eſt la Folie, avec l'Amour,
Qui vient dans ce ſéjour,
Qui vient recevoir votre hommage.
Je viens porter dans votre cœur
Le délire le plus flatteur.

Eh! bon, bon, bon! en bonne-foi,
Eſt-il quelque plaiſir ſans moi?

L'AMOUR *reprend le refrain.*

Eh! bon, bon, bon! en bonne-foi,
Pourriez-vous être heureux ſans moi?

KATINON.

Venez, venez paroître,
Aimables Immortels;
Nos cœurs, ſans vous connoître,
Vous dreſſoient déja des autels.

[*Examinant l'Amour.*]

Quoi! l'Amour ſans bandeau, ſans aîles!

LA FOLIE.

Ses aîles maintenant ſont au pouvoir des Belles;
Et quant à ſon bandeau, cet enfant de Cypris
En a fait préſent aux maris.
Mais vous allez juger; jugeons tous trois enſemble.

L'AMOUR, *à Katinon.*

C'eſt fort bien dit; que vous en ſemble?

KATINON.

Très-volontiers. Aſſéions-nous.
Venez, Tyrinthiens; venez, tous.

[*La Folie & l'Amour ſont aſſeoir Katinon, & ſe mettent à ſes côtés.*]

UNE TYRINTHIENNE, *s'approchant.*

Mes très-illuſtres Seigneurs & Dames, je viens vous préſenter ma requête; je viens me plaindre....

KATINON.

Eh quoi! vous nous parlez en profe!
Eft-ce ainfi qu'un fujet s'expofe?
Chantez-nous votre caufe.

LA FOLIE.

Benè, benè.

LA TYRINTHIENNE *chante.*

J'avois dans ma cage
Un gentil oifeau;
Tous les matins, par fon ramage,
Il m'égayoit d'un air nouveau:
Cloris vient de me le prendre,
Et ne veut pas me le rendre.

KATINON, *gravement.*

Ce font donc-là tous vos malheurs?
La perte d'un oifeau vous fait verfer des pleurs.
Qu'un autre lui fuccède,
Voilà le vrai remède.

LA FOLIE.

Benè, benè. C'eft à moi maintenant.

UN TYRINTHIEN, *à la Folie. Il chante.*

Une Actrice charmante
M'enchante:
Nous brûlons tous deux
Des plus tendres feux.
O douleur cruelle!
Je vais fuivre Mars.
Sous fes étendarts,
La Gloire m'appelle.
Hélas! que deviendra, fans moi,
Cette jeune Beauté qui m'a donné fa foi!

LA FOLIE *rêve un moment.*

Je ne ſais que répondre, & ſuis embarraſſée :
Il faut qu'un cotillon réveille ma penſée.

[*On joue un cotillon. Elle danſe ; & tout-d'un-coup reprenant un air grave, elle déclame.*]

Mes eſprits ont repris toute leur liberté,
Et je puis vous répondre avec tranquilité.

[*Au Tyrinthien.*]

L'Amour conſervera ſa flâme
Dans le cœur de l'objet qui regne ſur votre âme;
Jeune Guerrier, vous pouvez vous calmer.
De jeunes Citadins, prenant ſoin de charmer
Ses ennuis, ſon inquiétude,
Sauront l'entretenir dans la douce habitude
Et de plaire & d'aimer.

UN VIEILLARD, *ſuivi de pluſieurs autres, ſe préſente devant l'Amour, & chante :*

Nous avons fait chacun le choix d'une Bergere;
Nous brûlons d'un amour ſincere.
Lancez, lancez,
Dans leurs cœurs glacés,
Les mêmes traits dont nous ſommes bleſſés.

L'AMOUR.

Je promets que vous pourrez plaire
A l'objet qui vous a charmés;
Mais il vous faut ſubir une épreuve légere :
Si vous pouvez danſer, vous pourrez être aimés.

[*Les Vieillards prennent chacun la main d'une jeun fille. La vivacité de la danſe les oblige de ſe repoſ un moment ; alors de jeunes Tyrinthiens s'emparer d'elles, & danſent autour des Vieillards, qu'ils o enchaînés avec leurs guirlandes.*]

[*Les Vieillards ſe retirent ; différentes danſes ; enſuite les couplets.*]

COUPLETS,

Sur le même Air qu'a chanté la Folie.

SI les ris, les jeux n'ont qu'un tems,
Employons bien ces doux inſtans.
Eſt-ce dans le printems
Que doit commencer la vieilleſſe ?
A l'âge où regnent les deſirs,
Refuſer ſon cœur aux plaiſirs,
C'eſt abuſer de la ſageſſe.
Eh ! bon, bon, bon ! en bonne-foi,
On peut s'en rapporter à moi.

*

LA Prude, avec un fier dédain,
Voit en pitié le genre humain :
Malheur à ſon prochain,
Qu'à belles dents elle déchire !
Mais, n'en déplaiſe à ſa vertu,
Tout bien compté, tout rabattu,
Il vaut mieux aimer que médire.
Eh ! bon, bon, bon ! en bonne-foi,
Eſt-elle plus ſage que moi ?



CES Merveilleuſes de nos jours,
Qui vont médiſant des amours,
Suivent-elles toujours
Une morale ſi commune ?
Autant en emporte le vent.
Combien en ſurprend-on ſouvent,
Allant à Paphos ſur la brune ?

Eh! bon, bon, bon! en bonne foi,
Sont-elles plus ſages que moi?



VIVE un Amant! rien n'eſt plus doux.
Maman me les dépeignoit tous
Comme des loups-garous.
Ont-ils jamais mangé perſonne?
Un beau jour qu'elle étoit en train
D'enfiler le même refrain,
Je lui dis: Avant votre automne,
Eh! bon, bon, bon! en bonne-foi,
En aviez-vous plus peur que moi?

AU PARTERRE.

AVANT de rentrer dans ſon char,
Thalie attend vos bontés; car
Nous ne valons que par
Le deſir ardent de vous plaire.
Si vous augmentez notre Cour,
Nous ferons tous nos efforts pour
Le bonheur de vous ſatisfaire.
Eh! bon, bon, bon! venez chez nous,
En dépit de tous nos jaloux.

Grande Contredanſe.

FIN.

LA

LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

AVEC

UN PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Première Entrée.

MÉLISENDE, Princeſſe de Sidon.
SUITE DE LA PRINCESSE, en Chaſſereſſes.
LA PREMIERE CHASSERESSE.
LA SECONDE CHASSERESSE.

Seconde Entrée.

LE DIEU DU SOMMEIL.
SUITE DU DIEU DU SOMMEIL.

Troiſième Entrée.

LE DIEU DES SONGES.
SUITE DE SONGES FUNESTES.

Quatrième Entrée.

PRINCIPAL SONGE, ſous la figure du Prince de Sidon, habillé en Guerrier.
SUITE DE SONGES, en Guerriers.

Cinquième Entrée.

LA JALOUSIE.
DEUX FURIES, avec leur Suite.

Sixième Entrée.

LA HAINE ET LA VENGEANCE, le poignard & le flambeau à la main.

Le Théâtre repréſente un grand bois. On voit, au fond, la grotte de Melluſine.



PROLOGUE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Ouverture en cors de chaſſe.

CHASSERESSES DE LA SUITE DE LA PRINCESSE DE SIDON.

LA PREMIÈRE CHASSERESSE.

AIR.

RASSEMBLEZ-VOUS, troupe fidelle ;
La voix des plaiſirs vous appelle.

[*A la Symphonie.*]

Sonnez, redoublez vos accens,
Eveillez l'écho des montagnes.
Sonnez, rempliſſez nos campagnes,
De vos ſons raviſſans.

Ire. ET IIe. CHASSERESSES, *enſemble.*

Raſſemblez-vous, troupe fidelle ;
La voix des Plaiſirs vous appelle.

[*Danſes de Chaſſereſſes ; enſuite une Chaſſereſſe danſant ſeule.*]

IIe. CHASSERESSE, *chantant.*

AIR.

Ce beau jour rit à nos desirs.
L'Astre brillant du Monde
Ne sort du sein de l'onde
Que pour éclairer nos plaisirs.
La fraîcheur la plus pure
Embellit toute la Nature.
L'Aquilon est aux fers.
Les Zéphirs parfument nos plaines;
Et leurs douces haleines
S'exhalent dans les airs.

[*On danse.*]

Ire. CHASSERESSE.

IIe. AIR.

Que la chasse a de charmes!
L'amour heureux a moins d'appas.
Le bonheur suit nos pas.
Que la chasse a de charmes!
Ses plaisirs sont les seuls qu'on ne rachette pas
Par des soupirs & par des larmes.
Que la chasse a de charmes!
L'amour heureux a moins d'appas.

[*Il se fait un silence.*]

LA PRINCESSE DE SIDON.

Suivez vos jeux; allez, sans moi, troupe chérie;
Partez; c'est à regret que mon cœur s'en défend.
En attendant ici mon époux triomphant,
Je vais entretenir ma tendre rêverie.
Laissez-moi m'y livrer au gré de mes desirs.
Je ne sais m'occuper que de l'objet que j'aime.
Vous avez entendu ma volonté suprême:

Rien ne vous retient plus; commencez vos plaisirs.

[*Elle va se reposer dans la grotte de Mellusine.*]

AIR, *pour servir de sujet au Chœur.*

Montons au sommet des montagnes,
Pénétrons jusqu'au fond des bois;
Répandons-nous dans les campagnes;
Volons à de nouveaux exploits.

CHŒUR DE TOUTES LES CHASSERESSES.

Vôlons à de nouveaux exploits.

[*Elles partent.*]

IIe. ENTRÉE.

[*Symphonie qui annonce le Dieu du Sommeil.*]

LE DIEU DU SOMMEIL.

EMPARONS-NOUS de ces lieux solitaires;
Dormez, ennemis du repos.
Que rien ne trouble les mystères
Du tranquile Dieu des pavots.

Cédez, beaux yeux; cédez, il y va de ma gloire:
On ne résiste point à mes charmes vainqueurs.
C'est en vain que l'Amour s'oppose à ma victoire;
Je l'endors, je l'endors lui-même au fond des cœurs.

[*Danses de la suite du Dieu du Sommeil, qui s'entrelacent avec des guirlandes de fleurs.*]

LE DIEU DU SOMMEIL.

C'en est fait; accourez, que rien ne vous arrête:
Vôlez, Songes; venez partager ma conquête.

IIIe. ENTRÉE.

LE DIEU DES SONGES; SUITE DE SONGES FUNESTES, DE DÉMONS ET DE SPECTRES, *qui font des apparitions.*

LE DIEU DU SOMMEIL, *au Dieu des Songes.*

De quels affreux objets rempliſſez-vous ces lieux!
Pourquoi ne vois-je ici que des Songes funeſtes?

LE DIEU DES SONGES.

C'eſt pour la préparer aux dangers manifeſtes
Dont elle eſt menacée ; ils vont frapper ſes yeux.

Invocation aux Songes funeſtes.

Que l'un de vous emprunte & les traits & l'image
Du plus terrible des jaloux ;
Montrez à ſes regards ſon implacable époux.
Qu'il apparoiſſe en ſonge avec toute ſa rage ;
Qu'elle aille, par dégrés, aux plus grandes fureurs.
Vous, Enfers, prêtez-nous vos plus noires horreurs.

[*Tourbillons de Démons & de Spectres, qui ne font que paſſer en pirouettant.*]

IVe. ENTRÉE.

SONGES *en Guerriers, annoncés par des tymbales & par des trompettes.*

SONGE PRINCIPAL, *ſous la figure & les habits guerriers du Prince de Sidon.*

MONSTRES, que je nourris, malgré moi, dans mon âme,
Implacables ſoupçons, ne vous puis-je étouffer?
Hydre, qui renaiſſez ſans ceſſe de ma flâme,
Combattrai-je toujours, ſans jamais triompher?

Air plus doux.

Cédez-moi la victoire,
Sortez de ma mémoire,
Et de mon foible cœur.
Non, mon vainqueur
N'a point trahi ſa gloire;
Non, il ne s'eſt point parjuré....
Qu'il me feroit doux de le croire,
Et d'en être aſſuré!

[*Danſes des Songes en Guerriers.*]

PRINCIPAL SONGE.

Le calme ſuccède à l'orage;
Je deviens plus tranquile en cet heureux moment;
Que ſera-ce à l'aſpect charmant
Du cher objet de mon hommage?...

AIR, *qui doit ſervir de ſujet au grand Chœur.*

Jouiſſons, à longs traits, des plaiſirs du retour;

Nous avons moiſſonné les palmes les plus belles :
Mars eſt content de nous, que l'Amour ait ſon tour.
Que nos premiers vainqueurs nous retrouvent fideles.
Allons leur rapporter nos cœurs & nos lauriers :
La conſtance eſt auſſi la vertu des Guerriers.

[*Danſes de Guerriers.*]

PRINCIPAL SONGE.

Mais ſi ſon cœur avoit la même impatience,
A ſes empreſſemens ne le verrois-je pas ?
On prévient ce qu'on aime, on devance ſes pas...
Je ſens renouveler ma juſte défiance.

[*Ici les nuages qui couvrent l'entrée de la grotte, ſe diſſipent ; il apperçoit la Princeſſe.*]

Mais que je ſuis injuſte! Elle comble mes vœux :
Courons à ſes genoux.

[*Le Théâtre s'obſcurcit ; il éclaire : on entend le tonnerre, une pluie de feu tombe, la Jalouſie & deux Furies ſortent de deſſous le Théâtre, tous les ornemens de la grotte diſparoiſſent ; des Génies, ſous la forme de Démons, prennent la place des grouppes d'Amours.*]

V^e. ENTRÉE.

LA JALOUSIE ET DEUX FURIES.

LA JALOUSIE.

ARRÊTE, malheureux!

PRINCIPAL SONGE.

C'eſt la Jalouſie.

LA JALOUSIE.

Oui; que mon flambeau propice
T'éclaire au bord du précipice.
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels?

PRINCIPAL SONGE.

Que me veux-tu?

LA JALOUSIE.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe!

LA JALOUSIE ET LES DEUX FURIES.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe?
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels!
Ne te ſouvient-il plus....

PRINCIPAL SONGE.

Quels ſouvenirs mortels
Empoiſonnent mon âme, & le trait qui me bleſſe!
J'ai donc été trahi? Mes malheurs ſont-ils vrais?
La foi qu'elle me doit, eſt-elle profanée?...

Ah! tout me garantit les rapports qu'on m'a faits.
La preuve qu'on m'en a donnée....
Je cherchois à douter.... Vous ne répondez rien ;
Mon malheur eſt trop ſûr. Dieux! quel ſort eſt le mien!
C'en eſt fait ; je crois tout.... Quelle fureur m'enflâme !
C'eſt un torrent de feu qui dévore mon âme.

AIR *d'un grand mouvement.*

Accourez à mes cris, ſecondez mon deſſein,
Eſprits de haîne & de vengeance.
Venez, plongez-vous dans mon ſein.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; frappons d'intelligence.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; ſecondez mon deſſein.

VIᵉ. ENTRÉE.

LA HAINE ET LA VENGEANCE; SUITE DE FURIES, *en tourbillons, avec le poignard & le flambeau à la main, qu'ils font briller aux yeux du Prince.*

LA HAINE ET LA VENGEANCE, *enſemble.*

TU vois la Vengeance & la Haîne.
Reçois ce fer, arme ta main :
Frappe, détruis, briſe ta chaîne ;
Le déſeſpoir ne peut être trop inhumain.

PRINCIPAL SONGE, *en prenant le poignard qu'on lui préſente.*

Vous allez me connoître à mes fureurs extrêmes :
Je veux que les Enfers en frémiſſent eux-mêmes.
[*En allant vers la Princeſſe.*]
On ne jouira plus des affronts qu'on m'a faits.

[*Il va pour poignarder la Princeſſe.*]

Malheureuſe ! reçois le prix de tes forfaits.

LA PRINCESSE, *ſe réveillant en ſurſaut.*

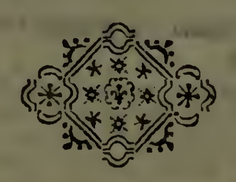
Arrête, cher époux.

[*Tout diſparoît ; les Spectres, les Furies s'abîment ſous le Théâtre, ou s'envôlent, ou ſe retirent par tourbillons ; le Théâtre s'éclaire, la grotte reprend ſa premiere forme.*]

LA PRINCESSE DE SIDON.

Que du moins ta victime,
Avant que de périr, ſache quel eſt ſon crime ...
Où ſuis-je? Qu'ai-je vu ?... Rien ne s'offre à mes yeux.
Le calme le plus grand regne en ces ſombres lieux,
Et j'y ſuis ſeule en proie aux plus vives allarmes.
Quel réveil ! ou plutôt, quel funeſte repos !
Je n'en goûte plus d'autre ; & le Dieu des pavots,
Tous les jours, pour moi ſeule, empoiſonne ſes charmes.
Eveillez-vous.... O Ciel ! des ſonges ſi cruels
Devroient bien n'être faits que pour des criminels.

Fin du Prologue.



ACTEURS

DE LA TRAGI-COMÉDIE.

MÉLISENDE, Princesse de Sidon.

TANCREDE, Prince de Sidon.

SIDONIE, fille du Prince & de la Princesse de Sidon.

LUSIGNAN, Roi de Chypre, beau-pere de Tancrede.

BOEMOND, ami de Tancrede.

LE COMTE DE JOPPÉ.

LE COMTE D'ÉDESSE.

GUERRIERS de la suite de Tancrede.

La Scène est dans une grande Forêt, voisine de la Ville de Sidon.



LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN, SUITE DE GUERRIERS.

TANCREDE.

C'EN eſt aſſez ; laiſſons repoſer la Victoire.
Séparons-nous ici, compagnons de ma gloire ;
Ne ſuivez plus mes pas. Allez, braves Guerriers :
Puiſſiez-vous retrouver, au ſein de vos foyers,
Dans les bras les plus chers, les jours les plus propices !
[*A part.*]
Que n'y reviens-je auſſi ſous les mêmes auſpices ?

Allez, vous dis-je; allez, hâtez d'heureux inſtans:
Nous nous raſſemblerons, quand il en ſera tems.

SCÈNE II.

TANCREDE, LUSIGNAN, LE SEIGNEUR D'ASCALON, ET LE COMTE DE JOPPÉ.

TANCREDE.

Enfin, nous triomphons de ce Chef téméraire;
Aladin & les ſiens ont reçu leur ſalaire.
Mais quand nous les avons ſi juſtement punis,
Nous n'en devons pas moins être toujours unis.
Ne nous endormons point ſur leur foi paſſagère;
Tout traité n'eſt, pour eux, qu'une chaîne légère,
Qu'ils briſent auſſi-tôt qu'ils en ont le pouvoir.
Le parjure, chez eux, eſt le premier devoir
Qu'on preſcrit, contre nous, à ce Peuple infidele:
C'eſt leur religion & leur loi naturelle.
Ainſi tout doit toujours reſſerrer nos liens.
Après des intérêts ſi ſacrés, j'ai les miens:
Souffrez, en leur faveur, que je vous importune;
J'en ai de ſéparés de la cauſe commune.

LUSIGNAN.

Vous, Tancrede!

TANCREDE.

Je dois ne plus vous les cacher.
Seigneur, ſi vous m'aimez, ils pourront vous toucher.

LUSIGNAN.

Vous y pouvez compter. Faites-nous-les connoître.

TANCREDE.

Vous me croyez heureux, & je le devrois être.
Je vous paroîs jouir du ſort le plus riant ;
Je me ſuis fait un nom fameux dans l'Orient,
Mille & mille lauriers y couronnent ma tête,
Je regne à Sidon, Tyr eſt enfin ma conquête,
Et le trône des Grecs eſt un bien que j'attends.
Mais cet amas pompeux de titres éclatans,
La gloire, les ſuccès, la plus haute eſpérance,
Ne ſont, du vrai bonheur, que l'ombre & l'apparence.
J'éblouis les humains, & le moindre d'entr'eux
Jouit, ſans le ſavoir, d'un ſort bien plus heureux.
Mais je devrois plutôt renfermer ce myſtère.

LUSIGNAN.

Eſt-ce avec vos amis que vous devez vous taire?
Seigneur, confiez-nous votre état douloureux :
L'épanchement du cœur ſoulage un malheureux.

TANCREDE.

Cet aveu ne fera qu'augmenter mon ſupplice ;
Mais je veux bien vous faire un ſi grand ſacrifice.
Je frémis d'y penſer. Que vous dirai-je enfin?
Un ſerpent domeſtique, élevé dans mon ſein,
Un monſtre conſommé dans l'art le plus perfide,
Guidé par les tranſports de ſon cœur parricide,
N'aſpire qu'à l'horreur d'être mon aſſaſſin.

LUSIGNAN.

Que nous annoncez-vous?

TANCREDE.

Oui, tel eſt ſon deſſein.
Déjà plus d'une fois, pour aſſouvir ſa rage,
Ses ſacriléges mains ont tout mis en uſage :
L'aſſaſſinat, le fer, la flâme & le poiſon.

Que n'a point, contre moi, tenté la trahiſon?
Je dois à l'amitié le jour que je reſpire.
Si je conſerve encore & la vie & l'Empire,
Je les tiens d'un ſecours ſecret, inattendu;
Mais le glaive fatal eſt toujours ſuſpendu,
Et n'en eſt pas moins près de tomber ſur ma tête.

LUSIGNAN.

Attendrez-vous ſa chûte?

TANCREDE.

Hélas! ...

LUSIGNAN.

Qui vous arrête?
Voulez-vous ſuccomber ſous leurs coups inhumains?
Ignorez-vous quels ſont les droits des Souverains;
Que le Ciel ne nous a confié ſon tonnerre,
Que pour exterminer les monſtres de la Terre?

TANCREDE.

Il eſt vrai, je le ſais, la foudre eſt dans mes mains.

LUSIGNAN.

Le coupable eſt encore au nombre des humains!
D'où vient tant de lenteur ou tant de négligence?
La généroſité vous porte à l'indulgence;
Gardez-vous d'y céder: Seigneur, l'impunité
Eſt le plus grand forfait contre l'Humanité;
Toujours avec le crime elle eſt d'intelligence;
L'intérêt général vous demande vengeance;
Ce n'eſt pas pour vous ſeul: livrez les criminels;
Qui punit les méchans, venge tous les mortels.

TANCREDE.

Vous n'auriez jamais eu ce reproche à me faire,

Si la prudence ici ne m'étoit néceſſaire....
Mais vous qui m'excitez, qui preſſez mon courroux,
Eh bien! jurez-moi donc de ſeconder mes coups;
Faites, entre mes mains, ce ferment unanime.
Je ne puis me venger, ſans m'ouvrir un abîme.
Je ne me livre pas aiſément à l'effroi;
Je crains peu les périls qui ne ſont que pour moi,
Et l'on m'a vu cent fois affronter le carnage:
Mais je vais expoſer au plus terrible orage
Un Peuple & des Sujets dont je ſuis adoré.
Vous ſavez de quel titre ils m'ont tous honoré.
Ils ſont heureux; je vais détruire mon ouvrage.
Ce ſont-là des malheurs plus grands que mon courage.
Je puis compter ſur eux, je les verrai vôler;
Ils brigueront l'honneur de ſe faire immoler,
Plutôt que de trahir ma vengeance & ma gloire.
Que me reviendra-t-il, ſi j'obtiens la victoire?
Des faſtes de ma vie il faudra l'effacer.
Les ſuccès les plus grands peuvent-ils remplacer
Les déſolations, les ruines, les pertes,
Que, pour l'amour de moi, mon Peuple aura ſouffertes?
Les querelles des Rois valent-elles jamais
Tout le ſang qu'elles font verſer à leurs Sujets?

LUSIGNAN.

Et de qui craignez-vous la fureur vengereſſe?

TANCREDE.

Il eſt des criminels pour qui l'on s'intéreſſe;
Qu'une aveugle pitié juſtifie aiſément:
Chacun n'en porte pas le même jugement.
Tous n'ont pas pour le crime un courroux implacable;
Il pourroit ſe trouver des vengeurs du coupable.
Contre lui, quel qu'il ſoit, uniſſez-vous à moi.
Pour vous, pour vos amis, donnez-moi votre foi.
Sous le ſceau de l'honneur le plus inaltérable,
Contractons, entre nous, le nœud le plus durable,

Pour ma défenſe, enfin, réuniſſons-nous tous.

LUSIGNAN.

Oui, nous vous promettons de nous unir à vous,
De faire, à ce ſujet, nos intérêts des vôtres;
Je le jure en vos mains, pour nous & pour les nôtres:
Tous les cœurs vertueux ſeront vos défenſeurs;
Je me rends leur garant: malheur aux aggreſſeurs!
Princes, vous ſouſcrivez à ce ſerment auguſte,
Et vous embraſſez tous une cauſe ſi juſte?
Que celui qui rompra cet accord ſolemnel
Soit couvert des horreurs d'un opprobre éternel;
Qu'abandonné, proſcrit, il paye, avec uſure,
L'affreuſe indignité d'un ſi lâche parjure.
Nous nous y ſoumettons tous unanimement.

TANCREDE.

Jamais la probité n'a trahi ſon ferment,
Et je prends ſur la vôtre une entiere aſſurance.
C'en eſt aſſez; comptez ſur ma reconnoiſſance.
Allez, & puiſſiez-vous n'avoir, dans vos Etats,
Jamais à vous venger de pareils attentats.

SCÈNE III.

TANCREDE, *ſeul.*

LA perfide mourra: ſa perte étoit jurée;
Mais elle vient encor d'être mieux aſſurée.
Ma vengeance aura lieu; je ſuivrai mes projets:
Il n'en coûtera point le ſang de mes Sujets:
Ils ſont en ſûreté; j'ai conjuré l'orage,
Et je puis tout entier me livrer à ma rage.
Elle n'accablera que ma victime & moi.

On me plaindra du moins en frémiſſant d'effroi....
Que dis-je? La pitié ſera pour la victime,
Et je n'inſpirerai qu'une horreur unanime.
De ce ſexe trop cher quel eſt donc le pouvoir!
Il oſera ſans crainte oublier ſon devoir,
S'abandonner, livrer ſa fragile innocence
Aux tranſports effrénés d'une extrême licence;
Il nous faut, en ſecret, dévorer nos douleurs!
Il aura mérité le plus grand des malheurs;
Et quand on veut punir la plus mortelle offenſe,
Tous les cœurs auſſi-tôt en prennent la défenſe!
L'équité, la raiſon, tout eſt ſacrifié;
Dès qu'il répand des pleurs, il eſt juſtifié
Des forfaits dont on a les preuves manifeſtes!
S'eſt-on vengé: les cris, les noms les plus funeſtes,
Les imprécations, ſont le prix accablant
De qui n'a pu ſouffrir l'affront le plus ſanglant....
Eh bien! je ſubirai cette affreuſe aventure;
Soyons, puiſqu'il le faut, l'horreur de la nature;
La vengeance tient lieu de tout... Mais quel ſujet
Ramene Luſignan? Sauroit-il mon projet?

SCÈNE IV.

TANCREDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

Avant que je retourne au ſein de ma famille,
On m'a flatté de voir & d'embraſſer ma fille:
On dit que, par votre ordre, elle arrive en ces lieux,
Et que l'amour bientôt va l'offrir à vos yeux.

TANCREDE, *à part.*

L'amour!...

LUSIGNAN.

Que dites-vous?

TANCREDE, *à part.*

Faiſons-nous violence....

LUSIGNAN.

A ce nom ſi chéri vous gardez le ſilence!
D'où vient tant de froideur en un ſi doux inſtant?

TANCREDE.

Seigneur, elle eſt mandée; il eſt vrai qu'on l'attend.

LUSIGNAN.

On l'attend, dites-vous?... Vôlons au-devant d'elle;
Prévenons, vous & moi, cette épouſe fidelle.

TANCREDE, *à part.*

Ce tems n'eſt plus. Que dis-je? il n'a jamais été.

LUSIGNAN.

Quoi donc! par quel obſtacle êtes-vous arrêté?
Si vous lui refuſez cette grace légere,
Vous me ferez penſer qu'elle vous eſt moins chere.

TANCREDE.

Daignez me diſpenſer de prévenir ſes pas;
Quelques raiſons, Seigneur, ne le permettent pas.

LUSIGNAN.

Quelques raiſons?

TANCREDE.

Souffrez qu'elles reſtent ſecrettes,

LUSIGNAN.

Tancrede, ce myſtère, & l'état où vous êtes,
Confirment les ſoupçons qu'on cherche à me donner.

TANÇREDE.

Contre qui ?

LUSIGNAN.

Contre vous ; m'y dois-je abandonner?
J'ai reçu des avis....

TANCREDE, *à part.*

Ciel! qu'a-t-on pu lui dire?

LUSIGNAN.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on vient de m'écrire.

TANCREDE, *à part, après avoir lu.*

Du moins je ne ſuis pas entierement trahi ;
Le reſte du ſecret n'eſt pas connu de lui.

LUSIGNAN.

Suis-je bien informé? L'avis eſt-il fidele?

TANCREDE.

Quelque indiſcret, peut-être, animé d'un faux zèle...

LUSIGNAN.

Ne diſſimulons plus ce qui n'eſt plus caché.
Barbare, quel ſerment m'avez-vous arraché!
Qu'ai-je promis! Ah, Ciel! qu'ai-je pu me preſcrire!
C'eſt mon ſang le plus pur que je viens de proſcrire,
Et c'eſt mon propre flanc que j'offre à déchirer !
Dans quel piége funeſte a-t-il pû m'attirer !
Pere trop malheureux!... Ah! rendez-moi ma fille;
Elle n'a point ſouillé l'honneur de ſa famille.

Ce ſont de vains ſoupçons ; vous n'en êtes pas ſûr.
Le ſang de Melluſine a toujours été pur.
Méliſende infidelle ! . . . . Elle ſeroit la ſeule . . . .
D'ailleurs, s'il étoit vrai, notre immortelle ayeule
Auroit, chez tous les ſiens, comme elle a toujours fait,
Dans l'ombre de la nuit, déploré ce forfait.
Je n'ai point entendu, dans l'ombre des ténebres,
Ces plaintes, ces ſoupirs, ces murmures funebres,
Et ces gémiſſemens, avant-coureurs certains
Des malheurs qui ſont près d'aſſaillir nos deſtins.
Elle veille ſur nous, & ſon Ombre ſenſible,
En cette occaſion, n'eût pas été paiſible.
Vous êtes né jaloux, vous le ſerez toujours.
Ce poiſon, ſi fatal au repos de vos jours,
Tire de votre cœur ſa ſource intariſſable.
Des malheurs que je crains, je vous rends reſponſable.
Gardez-vous d'attenter à des jours précieux,
D'où dépendent les miens. J'en atteſte les cieux,
Vos Etats, vos Cités, vos Peuples, & vous-même ;
Tout ſe reſſentiroit de ma fureur extrême.
Vous ſavez mon pouvoir, mon crédit, mes amis.

TANCREDE.

Le parjure, Seigneur, vous ſera donc permis,
Et la foi des ſermens n'a rien qui vous engage ?

LUSIGNAN.

[*A part.*] [*Haut.*]
Malheureux ! . . . . Oſez-vous m'adreſſer ce langage,
Et que réclamez-vous ?

TANCREDE.

Un ſerment ſolemnel.

LUSIGNAN.

Vous ne m'avez lié que d'un nœud criminel.
Tout ſerment indiſcret devient illégitime.

Si-tôt qu'il ne ſauroit s'effectuer ſans crime,
Il eſt nul, & le Ciel n'a pas pu l'accepter.
En un mot, gardez-vous de rien exécuter.

TANCREDE.

Je me laſſe à la fin de voir parler en maître ;
En des lieux où jamais je n'en dois reconnoître.
Dans l'Iſle où vous regnez allez donner la loi ;
On n'en reçoit ici que du Ciel, & de moi.
Quel que ſoit votre rang, & le nœud qui nous lie ;
Je ne reconnois plus un Prince qui s'oublie.
Un langage ſuperbe eſt un mauvais moyen.
Roi de Chypre, écoutez votre arrêt & le mien.
Rien ne m'empêchera de punir qui m'offenſe,
Et je brave tous ceux qui prendront ſa défenſe.
Armez-vous, nous verrons qui de nous, en effet,
Sait le mieux protéger ou venger un forfait.
[*Il va pour ſortir.*]

LUSIGNAN.

Ah! Tancrede, arrêtez ; revenons l'un à l'autre ;
Ne nous imputons rien : mon état & le vôtre
Excuſent les tranſports qui nous ſont échappés.
Nous ſommes, tous les deux, mortellement frappés,
Et le premier effor du déſeſpoir d'un pere
Ne doit pas offenſer. Plus ma fille m'eſt chere,
Plus vous avez ſur moi l'empire le plus doux,
Les ſentimens du ſang réjailliſſent ſur vous ;
Et quand il ſeroit vrai, (ce que j'ai peine à croire,)
Que cette infortunée auroit trahi ſa gloire,
Je pourrois la haïr, & vous aimer toujours.
Je dis plus ; je conſens d'abandonner ſes jours :
De cette fermeté mon cœur ſeroit capable.
Mais êtes-vous bien ſûr qu'elle ſoit ſi coupable?
Ah! ſans doute, il n'eſt point d'aveu plus douloureux.
Mais qui vous le demande? Un pere malheureux,
Qui prend autant de part, que vous, à cette injure ;
Qui voudroit de ſon ſang racheter ce parjure.

S'il faut que Mélisende ait violé sa foi,
C'est ma fille ; l'affront remonte jusqu'à moi.

TANCREDE.

Gémissez donc sur vous, sur elle, & sur moi-même.
On ne condamne point une femme qu'on aime,
Sur des présomptions : il faut des faits constans ;
Même, après l'évidence, on doute encor long-tems.

LUSIGNAN.

L'apparence a souvent abusé les plus sages.
D'ailleurs, quel est l'hymen qui n'ait pas ses orages?
On s'y fait des malheurs sans causes, sans objets ;
Les plus sensibles cœurs y sont les plus sujets.

TANCREDE.

C'est un autre que moi que votre fille adore,
Qu'elle veut enflâmer du feu qui la dévore,
Et faire, malgré lui, Souverain de Sidon.

LUSIGNAN.

Ah! que m'apprenez-vous? Quel affreux abandon!

TANCREDE.

Un criminel amour ne produit que des crimes.
Pour remplir, à son gré, ses vœux illégitimes,
Que n'a-t-elle pas fait? Apprenez ses forfaits.
Vous savez que la flâme, au fond de mon Palais,
Pensa me dévorer.... Eh bien! cet incendie
Fut l'œuvre de ses mains & de sa perfidie ;
Sans un ami qui sut m'arracher de la mort,
La cruelle eût ainsi disposé de mon sort.
Le remords auroit dû pénétrer dans son âme :
Il n'est pas fait pour elle. Au défaut de la flâme,
Depuis elle employa le fer. Plus d'une fois,
Emporté par la chasse, & seul au fond des bois,
Je me suis vu surpris, enveloppé dans l'ombre :

Tout

Tout près de ſuccomber, & de céder au nombre,
Si l'on n'étoit venu me ſecourir à tems :
C'étoient des aſſaſſins & non pas des brigands.

LUSIGNAN.

C'en eſt trop.

TANCREDE.

Attendez ; l'horreur n'eſt pas complette.
Tant d'attentats divers ne l'ont pas ſatisfaite.
Furieuſe de voir ſes complots ſuperflus,
De la ſoif de mon ſang brûlant de plus en plus,
La derniere noirceur lui parut légitime.
Il eſt un art affreux, cultivé par le crime,
Et qui n'eſt employé que par la trahiſon ;
Elle en fit ſon recours : le plus mortel poiſon,
Au gré de ſes deſirs, l'auroit enfin ſervie :
Par un avis ſecret, on préſerva ma vie ;
Mais ce fut aux dépens de mon triſte repos.
Vous connoiſſez celui d'entre tous nos Héros,
Avec qui la vertu, la valeur éclatante,
M'avoient fait contracter cette amitié conſtante,
Qui, depuis ſi long-tems, combloit tous mes deſirs :
L'amitié m'a vendu cherement ſes plaiſirs.

LUSIGNAN.

Qui ? Boëmond !

TANCREDE.

Oui, lui-même eſt ce rare modele.
Ce fut en ce tems-là que cet ami fidele
Diſparut tout-à-coup de ma funeſte Cour.
Ce départ imprévu, ſans eſpoir de retour,
M'accabla. Je cherchois le ſujet de ſa perte ;
Lorſque j'en fis enfin l'affreuſe découverte.
Un des ſiens, pénétré des plus vives douleurs,

M'en apprit à-la-fois la caufe & mes malheurs.
Boëmond, lui-même ...

LUSIGNAN.

Eh bien! expliquez ce myftere.

TANCREDE.

Il eft de tous mes maux la fource involontaire.

LUSIGNAN.

Comment, fans le vouloir, a-t-il pu vous trahir?

TANCREDE.

Je ne puis que le plaindre, & non pas le haïr.
Il rachete affez cher l'avantage funefte
D'avoir pu faire naître un amour qu'il détefte,
Et qu'il a vivement, mais en vain, combattu.

LUSIGNAN.

Etes-vous affuré de toute fa vertu?

TANCREDE.

Vous-même, jugez-en : il en eft la victime.
Voyant que fa préfence entretenoit le crime;
Et lui fervoit toujours d'efpoir & d'aliment;
Craignant que des complots, fuivis fi conftamment;
Ne rempliffent enfin la parricide envie
De qui vouloit m'ôter & le trône & la vie,
Pour le mettre à ma place en ces funeftes lieux,
Il a cru qu'en fuyant il me défendroit mieux;
Il a facrifié fa fortune à la mienne;
Pour me fauver la vie, il a profcrit la fienne :
En un mot, c'en eft fait pour jamais, je le perds;
Il s'eft allé cacher dans le fond des déferts;
Il me laiffe.

LUSIGNAN, *à part.*

Je crains ici quelque artifice.

TANCREDE.

Malheureux que je ſuis! un ſi grand ſacrifice
Met le comble aux tourmens qu'il eût pu ſoulager;
J'ai maintenant ſa perte & la mienne à venger.

LUSIGNAN, *à part.*

La remontrance ici ſeroit infructueuſe.
Pour ne pas irriter cette âme impétueuſe,
Feignons de lui céder.

TANCREDE.

Quels ſont vos ſentimens?
Parlez : eh bien ? faut-il vous rendre vos ſermens?
Etes-vous juſte, ou non? Protégez-vous encore
Un ſang qui dégénere, & qui vous déshonore?

LUSIGNAN.

Hélas! . . . .

TANCREDE.

Vous ſoupirez?

LUSIGNAN.

Que de maux imprévus!

TANCREDE.

Ah! ce n'eſt pas à vous qu'il en coûte le plus;
L'horreur de mon état l'emporte ſur tout autre.

LUSIGNAN.

Je ne diſcute point ni mon ſort, ni le vôtre.

SCÈNE V.

TANCREDE, LUSIGNAN, UN DES GENS DE TANCREDE.

L'ENVOYÉ.

MÉLISENDE, Seigneur, va s'offrir à vos yeux;
Elle vient, à l'inftant, d'arriver en ces lieux.

LUSIGNAN.

Ne la verrez-vous point?

TANCREDE.

Elle n'en eft plus digne.

[*Au Garde.*]
Suivez-moi.

[*Il fort.*]

SCÈNE VI.

[*La Princeffe paroît dans le fond du Théâtre.*]

LUSIGNAN, *feul.*

JE frémis.... Sa fureur fe défigne.
Ce regard eft l'éclair du coup qui va partir.
C'eft mon fang qu'il menace, & qu'il faut garantir.
[*Il fort.*]

SCÈNE VII.

MÉLISENDE, SIDONIE ET SA SUITE.

MÉLISENDE.

Est-ce donc-là l'effet que mon retour opere?
J'arrive, & je vois fuir mon époux & mon pere;
Leurs bras me ſont fermés, ils détournent de moi
Leurs pas précipités, & leurs yeux pleins d'effroi.
L'inſtant ſi déſiré, qui me rend leur préſence,
M'eſt cent fois plus affreux que ne fut leur abſence...
Que vois-je? Je ne trouve ici, de toutes parts,
Rien de ce qui devoit enchanter mes regards.
Je tremble; je ne ſais quelle horreur s'y reſpire....
On m'obſerve en ſilence: on me plaint; on ſoupire:
D'un pere & d'un époux quel eſt donc le deſſein?
Et toi, qui, tant de fois, as reçu dans ton ſein
L'inquiette douleur, & les pleurs de ta mere,
Doux gage de mes feux, & de ceux de ton pere,
Cher enfant, ah, ma fille! eh, qu'avons-nous donc fait?

SIDONIE.

Que me demandez-vous?

MÉLISENDE.

Quel eſt notre forfait?

SIDONIE.

Je l'ignore.

MÉLISENDE.

Apprends-moi quels crimes ſont les nôtre?

SIDONIE.

Je ne puis que mêler mes pleurs avec les vôtres,
Suivre votre destin, & mourir avec vous.

MÉLISENDE.

Toi, mourir! Eh! pourquoi?.... Mon pere vient à nous.

SCÈNE VIII.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN, *à part.*

TANCREDE, à ma priere, a suspendu la foudre.
Voyons, en ce moment qu'il prend pour se résoudre,
S'il faut laisser aller ou retenir son bras.
Cherchons la vérité. Je tremble à chaque pas.
Ah! grand Dieu, si jamais tu pris soin de ma gloire,
Sauve mes derniers jours d'une tache si noire.
Fais que je laisse un sang pur, & digne de moi.
[*Haut, aux Gardes.*]
Emmenez Sidonie.

SIDONIE.

Ah, Seigneur! Eh! pourquoi?
[*En se jetant entre les bras de Mélisende.*]
Non, je ne quitte pas une mere si chere.

MÉLISENDE.

Obéissez, ma fille. Embrassez votre mere:
Puissions-nous nous revoir!

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Otez-la de mes yeux.

SIDONIE.

Hélas!....

[*On l'emmene.*]

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Eloignez-vous un moment de ces lieux.

[*Ils ſortent.*]

SCÈNE IX.

LUSIGNAN, MÉLISENDE.

MÉLISENDE.

MON pere, quel eſt donc ce funeſte myſtère?
Quel accueil eſt le vôtre?

LUSIGNAN.

Il eſt involontaire.
Epargnons, entre nous, des diſcours ſuperflus,
Princeſſe de Sidon.

MÉLISENDE.

Ne m'accordez-vous plus
Le nom de votre fille?

LUSIGNAN.

Il faut quitter ce titre.
Je ne ſuis, à préſent, que le juge & l'arbitre
Du prix qui vous eſt dû.

MÉLISENDE.

Quelles obſcurités?....

LUSIGNAN.

Vous reprendrez vos droits, ſi vous les méritez.
Vous êtes accuſée.

MÉLISENDE.

Eh! de quoi puis-je l'être!

LUSIGNAN.

De quoi!.... Mais vous devez aiſément le connoître.

MÉLISENDE.

Un coupable eſt ſon juge; il ne peut s'abuſer,
Il ſait de quel forfait on le peut accuſer:
L'innocence, au contraire, ignore de quel crime
On peut former contr'elle un ſoupçon légitime.

LUSIGNAN.

Souvent on croit pouvoir cacher la vérité
Sous le maſque trompeur de la ſécurité.

MÉLISENDE.

Vous pouvez m'étonner; mais non pas me confondre.

LUSIGNAN.

[*A part.*] [*Haut.*]
Plût au Ciel!...S'il eſt vrai, tâchez de me répondre;
Vous ſavez vos devoirs; n'a-t-on rien à venger?

MÉLISENDE.

Je ne puis vous comprendre.

LUSIGNAN.

Un amour étranger,
Les coupables tranſports d'une flâme effrénée,

N'ont-ils point, en ſecret, outragé l'hymenée?
Faut-il, pour me répondre, un ſi long examen ?

MÉLISENDE.

Hélas!

LUSIGNAN.

Vous vous troublez... O malheureux hymen!
On t'a ſacrifié, tu demandes vengeance.

MÉLISENDE.

Ah! ne me ſoupçonnez d'aucune intelligence.

LUSIGNAN.

Comment donc?

MÉLISENDE.

Puiſqu'enfin le voile eſt arraché,
Il faut vous avouer ce qui n'eſt plus caché.
Il eſt vrai....

LUSIGNAN.

Que dit-elle? .... Achevez donc le reſte.

MÉLISENDE.

Depuis aſſez long-tems, l'amour le plus funeſte,
Et le plus téméraire, eſt un de mes fléaux.
Si j'ai dans le ſilence enſeveli mes maux,
Et gardé, pour moi ſeule, un ſi cruel ſupplice,
Je ne m'attendois pas qu'on auroit l'injuſtice
De me faire un forfait de cette attention.
Puniſſez ma prudence & ma diſcrétion.

LUSIGNAN.

Que prétendez-vous dire ?

MÉLISENDE.

Et vous-même, mon pere,
Vous m'euſſiez ordonné de couvrir ce myſtère,

D'un voile impénétrable aux yeux de mon époux ;
Et, quoique mon ſilence allume ſon courroux,
J'ôſe douter encor que je lui duſſe apprendre
Que, de tous ſes amis, le plus cher, le plus tendre,
Reſpirant, mais en vain, un amour criminel,
Cherchoit à le couvrir d'un opprobre éternel.
Non, je n'ai jamais dû le rendre manifeſte ;
Et je croirai toujours qu'un ſecret ſi funeſte
Eſt le ſeul qu'une épouſe ait droit de renfermer.

LUSIGNAN, *à part.*

O Ciel! dans mes ſoupçons me puis-je confirmer!
On l'accuſe d'aimer ; & c'eſt elle au contraire....
[*Haut.*]
Ce traître, dites-vous, plein d'un feu téméraire,
N'a ceſſé, mais en vain, de vous perſécuter?

MÉLISENDE.

Je n'imagine pas qu'on ôſe m'imputer
D'avoir jamais nourri cette ardeur inſenſée.
Tant d'horreur ne peut pas ſouiller votre penſée...
Vous ne paroiſſez point en être convaincu !

LUSIGNAN.

Vous avez triomphé de toute ſa vertu!
Ce Sage, eſtimé tel de tous tant que nous ſommes,
Eſt devenu l'opprobre & le dernier des hommes ;
Aux plus honteux excès il ſe feroit porté!...

MÉLISENDE.

Ce triomphe eſt affreux ; mais je l'ai remporté.

LUSIGNAN.

Il vous aimoit?

MÉLISENDE.

L'exil, qu'il s'eſt preſcrit lui-même,
Prouve ſon déſeſpoir.

LUSIGNAN.

Ah! quelle horreur extrême!

MÉLISENDE.

Quoi! tout ce que je dis augmente votre effroi;
Et semble vous prêter des armes contre moi!
La simple vérité, dite avec innocence,
N'a-t-elle plus, sur vous, de force & de puissance?
Ah! mon pere, est-ce moi qui vous la fais haïr?

LUSIGNAN.

Je la cherche plutôt.

MÉLISENDE.

Peut-elle se trahir?
Vous en méconnoissez les traits les plus sensibles!
Dans mon cœur, dans mes yeux ils sont assez visibles...
Quel est donc mon malheur?

LUSIGNAN.

Laisse-moi respirer.

MÉLISENDE.

Quoi? vous vous détournez de moi pour soupirer!

LUSIGNAN.

Tu l'emportes; mon cœur n'admet plus de partage.
Cesse d'interpréter à ton désavantage
Le trouble que tu vois regner dans tous mes sens.
Non, tu n'as plus de part à l'horreur que je sens...
L'Enfer a, contre nous, vomi toute sa rage.
Si tu savois...[*A part.*] Mais, non; cachons-lui cet orage,
Elle mourroit avant la fin de ses malheurs.
[*Haut.*]
Rassûre-toi ma fille; appaise tes douleurs;

Va, tu n'as point perdu l'eſtime de ton pere.
Embraſſe-moi.... Jamais tu ne me fus plus chere.

MÉLISENDE.

Mon pere, vous pleurez!...

LUSIGNAN.

Je vôle où l'on m'attend:
Le tems nous eſt trop cher pour en perdre un inſtant.

[*Il ſort.*]

SCÈNE X.

MÉLISENDE, *ſeule.*

Il me laiſſe; il s'en va, les yeux noyés de larmes!
Eſt-ce là le moyen de m'ôter mes allarmes?
Quelque orage, ſans doute, eſt ſur moi ſuſpendu.
Mes jours ſont menacés, ſi j'ai bien entendu.
On m'accuſe, dit-il; & l'Enfer, en furie,
A vomi, contre moi, toute ſa barbarie....
Boëmond m'impute-t-il d'avoir flatté ſes feux?
Mais, non; n'accablons pas encore un malheureux.
Reconnoiſſons Tancrede, & ſon âme jalouſe.
Sans doute il aura fait un crime à ſon épouſe
D'un déplorable amour inſpiré ſans deſſein,
Et d'avoir renfermé ce ſecret dans mon ſein.
Ah! qu'il prenne ma vie; elle eſt empoiſonnée;
Et j'aime mieux mourir, que vivre ſoupçonnée.

SCÈNE XI.

MÉLISENDE, SES GARDES *qui se rapprochent*, ET UN DES OFFICIERS DE TANCREDE.

MÉLISENDE.

Mais qui vois-je arriver? Que va-t-on m'annoncer?
Seroit-ce mon arrêt qu'on vient me prononcer?
Que dis-je? Mon arrêt! Ma gloire s'en offense:
Ce terme est pour le crime, & non pour l'innocence.
On me peut immoler, mais non me condamner.
[*Au Garde.*]
Quel que soit le sujet qui te puisse amener,
Approche, explique-toi.

LE GARDE.

Malheureuse Princesse!...

MÉLISENDE.

Que dis-tu?

LE GARDE.

Je gémis.

MÉLISENDE.

Quelle douleur te presse?

LE GARDE.

Déplorable victime!....

MÉLISENDE.

Ose me découvrir
Le sujet de tes pleurs.

LE GARDE.

Princesse, il faut mourir.

MÉLISENDE.

Il faut mourir!

LE GARDE.

Tel est cet ordre irrévocable;
Daignez nous suivre.

MÉLISENDE, *à sa Suite.*

Adieu.... Mon malheur vous accable:
Votre pitié m'est chere, & couronne vos soins;
Mais un autre que moi n'en mérite pas moins.
Pleurez sur mon époux bien plus que sur moi-même.
Allons, obéissons à son ordre suprême:
Je m'abandonne aux coups qui vont m'ôter le jour,
Et je les reçois tous de la main de l'Amour.

[*Elle sort.*]

SCÈNE XII.

LUSIGNAN, *seul.*

TANCREDE a refusé de paroître à ma vue,
Et je viens.... Mais, ô Ciel! ma fille est disparue!
Vainement je la cherche ici de toutes parts,
Elle ne s'offre point à mes tristes regards,
Et je n'entends au loin que des voix qui gémissent...
J'ai tout à redouter; mes entrailles frémissent.
Mais que vois-je, on l'entraîne à pas précipités!
Vôlons à son secours..... Barbares, arrêtez....

[*Il sort.*]

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCREDE.

EH! depuis quand, Seigneur, êtes-vous ſi crédule?
Eſt-ce avec une fable abſurde & ridicule
Que l'on détruit des faits? Ne tient-il qu'à nier?
Ne faut-il qu'accuſer & que calomnier,
Que rejeter, enfin, ſes crimes ſur un autre,
Pour s'en débarraſſer? Quelle idée eſt la vôtre!

LUSIGNAN, *à part.*

Affectons d'ignorer l'ordre qu'il a donné.

TANCREDE, *à part.*

Ne lui laiſſons rien voir. [*Haut.*] Vous êtes étonné?

LUSIGNAN.

Eh! pourquoi voulez-vous qu'il ne ſoit pas poſſible
Que cet homme ait été, pour elle, trop ſenſible?
Il la voyoit ſans ceſſe....

TANCREDE.

Il m'eſt trop attaché.

LUSIGNAN.

Un ami, bien ſouvent, n'eſt qu'un rival caché.

TANCREDE.

Les loix de l'amitié n'ont point été trahies.

LUSIGNAN.

L'amitié ſert de voile à bien des perfidies ;
L'abus n'en eſt pas rare.

TANCREDE.

Il peut être arrivé;
Mais il ne conclut rien contre un ſage éprouvé,
Que je connois à fond, dont l'auſtere conduite
N'a jamais varié pendant vingt ans de ſuite
Qu'en tout tems, qu'en tous lieux nous avons combattu ....

LUSIGNAN.

Un inſtant peut détruire un ſiècle de vertu.
Eh! l'Amour n'a-t-il pas égaré les plus ſages?
Ce ſont eux qui ſouvent ſont les plus grands naufrages ;
D'autant plus que ce n'eſt qu'après avoir long-tems
Employé les efforts, les ſoins les plus conſtans,
Pour éviter l'écueil qui ſemble les pourſuivre.
Au penchant, plus fort qu'eux, leur cœur alors ſe livre:
Et la difficulté de pouvoir s'arrêter
Leur eſt une raiſon pour ſe précipiter.
Le déſeſpoir de voir que leur vertu les quitte,
Vers les plus grands excès les pouſſe encor plus vîte;
Et l'on eſt effrayé, lorſque l'on ſort d'erreur,
De trouver que leur vie eſt un tiſſu d'horreur.

TANCREDE.

Ce portrait eſt celui d'une femme coupable,
Qui ne ſembloit jamais pouvoir être capable
De trahir le devoir & l'amour conjugal.

LUSIGNAN.

Rien n'eſt plus inouï, lorſque tout eſt égal,
Que de croire plutôt votre épouſe infidelle,
Qu'un Etranger, qui peut ne l'être pas moins qu'elle.
L'amitié vous aveugle ; & l'amour gémiſſant,
Au fond de votre cœur, ſera-t-il impuiſſant?
Si vous voulez l'entendre, il demande juſtice.
Examinez du moins, ſondez ce précipice,
Cherchez la vérité. Boëmond eſt accuſé ;
Si vous ne craignez pas d'être déſabuſé,
Si ma fille jamais a pu vous être chere,
Enfin, ſi vous devez quelque eſtime à ſon pere,
Portez dans cet abîme un œil plus attentif,
Faites ſecrettement chercher ce fugitif ;
Sa fuite m'eſt ſuſpecte : il faut le voir lui-même ;
Il faut qu'il parle ; & ſi, par un malheur extrème,
Il ne reſpire plus, voyons ce délateur,
Car ce titre convient à tout accuſateur.
Ce n'eſt peut-être, au fond, ou du moins je l'augure,
Qu'un de ces vils mortels voués à l'impoſture,
Miniſtres du menſonge & de l'iniquité,
Payés pour dépoſer contre la vérité ;
Mais je veux bien riſquer, oui, quoi qu'il en puiſſe être,
De mettre l'innocence à la merci d'un traître,
Puiſqu'enfin nous n'avons que lui ſeul pour témoin ;
S'il prouve, j'y ſouſcris.

TANCREDE.

Eh! ſans aller plus loin,
J'ai bien d'autres garants moins aiſés à confondre,
Et l'amour paternel n'y pourra pas répondre.

LUSIGNAN.

Peut-être.

TANCREDE.

J'en ſuis ſûr. Outre ces attentats,

Qui fembloient tous les jours fe former fous mes pas,
Ces périls, où fans ceffe, au gré de fon envie,
Mélifende avoit foin de remettre ma vie....

LUSIGNAN.

Quelle preuve avez-vous qu'elle y puiffe avoir part?

TANCREDE.

Seigneur, ils ne font pas l'ouvrage du hafard:
Il faut que ce foit elle, ou que Boëmond lui-même
Ait été l'artifan de cette horreur extrême:
Peut-on l'imaginer? Loin de me fecourir,
Comme il a toujours fait, il m'eût laiffé périr;
S'il eût voulu ma vie, il en étoit l'arbitre;
Je la lui dois. Ainfi jugez donc à quel titre
Je puis affeoir fur lui vos indignes foupçons.
Mais c'eft un labyrinthe où nous nous enfonçons.
Votre fille a fourni la preuve la plus fûre;
Sa main, plus d'une fois, a figné fon parjure,
Et l'on m'en a remis les gages odieux:

[*Il lui donne des lettres.*]

Je les ai; les voïci, je les mets fous vos yeux.

[*Lufignan lit.*]

Convainquez-vous enfin, lifez ce qu'elle adreffe
A l'objet d'une vaine & coupable tendreffe;
Voyez tout: font ce là des témoins fuppofés?

LUSIGNAN.

Ciel! que viens-je de lire?

TANCREDE.

Eh bien! fi vous l'ôfez,
Accufez donc encor, taxez de frénéfie
Les trop juftes tranfports dont mon âme eft faifie:

Moi-même ai-je détruit le repos de mes jours?
Ne suis-je, n'ai-je été, ne serai-je toujours
Qu'un malheureux jaloux, qui puise dans son âme
L'intarissable cours du poison qui l'enflâme?...
Vous ne répondez rien!

LUSIGNAN.

Pour me déterminer,
Permettez-moi, Seigneur, de mieux examiner
Ces preuves de l'horreur dont ma fille est couverte.
Confiez à ma foi ces garants de sa perte.
L'intérêt de mon sang, son opprobre, le mien,
Ne me permettent pas de précipiter rien:
J'y voudrois réfléchir, avant que je prononce.

[*Il sort.*]

SCÈNE II.

TANCREDE, *seul.*

VA, je n'ai pas besoin d'attendre ta réponse;
Je dois être vengé... Si l'on m'avoit trahi!...
Mais on vient, & je vois que je suis obéi.

SCÈNE III.

TANCREDE, *recevant une urne de la ma[in] d'un homme de sa Suite.*

DONNE; c'en est assez : que m'importe le rest[e]
Je ne veux rien de plus d'un objet si funeste;
Ce gage me suffit, & comble tous mes vœux,
Et je n'ai pas besoin de ses derniers adieux....
Avant que de tomber dans la nuit éternelle,
Elle t'aura nié qu'elle fût criminelle.
La fausseté toujours abonde en faux sermens;
Nul forfait n'a jamais, jusqu'aux derniers momens,
Souillé la pureté du flambeau de sa vie.
Dans le fond du tombeau, ses crimes l'ont suivie.
La perfide!... Sans doute, elle a su t'abuser?...
Tu pleures!... Garde-toi, sur-tout de l'excuser,
Si tu ne veux aussi partager son supplice;
On ne peut la pleurer, sans être son complice...
Ote-toi de mes yeux, si tes jours te sont chers....
Va, puisses-tu bientôt la rejoindre aux Enfers!

SCÈNE IV.

TANCREDE, *seul.*

CES lâches n'ont jamais pleuré que leurs semblables.
Enfin, j'ai donc vengé ces nœuds inviolables,
Que cette malheureuse a tant déshonorés.
Que je suis satisfait! Dans mes sens dévorés,
La soif de la vengeance enfin est étanchée;
Celle qui l'allumoit vient d'être retranchée

Du nombre des mortels ; elle a perdu le jour ;
Pour elle, & pour moi-même, il n'eſt plus de retour...
Quoi ! c'en eſt fait ! voilà le reſte déplorable
De tout ce que la Terre eut de plus adorable !
Que le Ciel, qui l'orna des plus aimables traits,
Ne lui fit-il un cœur conforme à tant d'attraits ?...
Vers ce funeſte objet, quelle pitié m'entraîne !
Dans mon ſein, dans mon cœur, j'ai beau chercher la haîne
Qui devroit y regner, je ne l'y trouve plus....
Malheureux ! qu'ai-je fait ? O regrets ſuperflus !
Je ſens que ma vengeance eſt un poids qui m'accable...
Du plus lâche retour ſerois-je encor capable ?...
Il n'eſt plus tems... O Ciel ! que vais-je devenir ?
Je ne la verrai plus que dans mon ſouvenir,
Qu'à travers les horreurs qu'elle y laiſſe après elle ;
A peine j'oſerai penſer à l'infidelle....
Quel vuide affreux ! Pour moi, tout eſt évanoui ;
On ne remplace point les biens dont j'ai joui....
Si du moins l'amitié pouvoit m'offrir ſes charmes,
Et me prêter ſa main pour eſſuyer mes larmes,
Que ſon ſecours m'auroit heureuſement ſervi !
Mais, en me trahiſſant, l'Amour m'a tout ravi.

[*Il s'aſſied ſur un gazon au pied de quelques arbres.*]

Tendre & ſeul rejeton d'une tige coupable,
Tiens-moi donc lieu de tout. En ſeras-tu capable ?
Enfant né dans un ſein devenu criminel,
Pourras-tu mériter mon amour paternel ?
Image de ta mere, auſſi charmante qu'elle,
Ne marcheras-tu point ſur ſa trace infidelle ?
Quel exemple pour toi ! Quel héritage affreux !
Comme elle, tu promets un caractère heureux,
Et tu donnes déjà la plus riche eſpérance :
Prends toutes les vertus dont elle eut l'apparence.
Puiſſes-tu n'avoir pas le germe infortuné,
Dont ſon coupable cœur étoit empoiſonné ! ...
Holà, quelqu'un !

SCÈNE V.

UN GARDE, TANCREDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR....

TANCREDE.

Qu'on m'amène ma fille.

SCÈNE VI.

TANCREDE, *seul.*

SUR qui veux-je fonder l'espoir de ma famille!
J'aurai proscrit la mere, & ce sera son sang
A qui je transmettrai ma tendresse, & mon rang!
Insensé que je suis, je veux faire revivre
Celle qui n'a jamais cessé de me poursuivre!
Au milieu de ma Cour, dans mes bras, sous mes yeux,
J'éleverois le fruit d'un hymen odieux!
Qui m'a toujours trahi, renaîtroit de sa cendre!
D'une lâche pitié sachons mieux nous défendre,
Poursuivons ma vengeance au-delà du trépas:
Non, perfide, ton sang ne te survivra pas;
Tu mourras toute entiere; il y va de ma gloire.
Oui, j'anéantirai ta funeste mémoire ....
Ce qui reste de toi périra....

SCÈNE VII.

SIDONIE, TANCREDE.

SIDONIE.

JE le vois....
Je frémis.... Pardonnez; c'eſt la premiere fois
Que j'aborde, en tremblant, un pere que j'adore....

TANCREDE, *ſe levant avec fureur.*

Je ne me connois plus; la fureur me dévore.

SIDONIE.

Je ne vois point ma mere.

TANCREDE, *en tirant un poignard pour la frapper.*

Il faut vous réunir.

SIDONIE.

Ah! mon pere... Eh! de quoi voulez-vous me punir?

TANCREDE, *le poignard levé.*

Avois-je mérité le plus ſenſible outrage?

SIDONIE.

Eh bien! voilà mon ſein; frappez-y votre image.
[*Tancrede détourne la tête.*]
Reprenez votre ſang; je n'examine rien:
Puiſſiez-vous n'avoir fait répandre que le mien!

TANCREDE, *jetant le poignard.*

Non, je ne puis pouſſer ſi loin la barbarie.
Ma main eſt déſarmée, & non pas ma furie.
Va, fuis, enfonce-toi dans ces affreux ſéjours:
Aux monſtres des forêts j'abandonne tes jours....
S'ils dédaignent leur proie....

SIDONIE.

Ah! quelle deſtinée!

TANCREDE.

Si tu vis, que ce ſoit pour pleurer d'être née
D'une mere à jamais l'opprobre des humains....

[*En lui donnant l'urne.*]

Tiens....

SIDONIE.

Que remettez-vous en mes tremblantes mains?

TANCREDE.

C'eſt le cœur de ta mere, & ton ſeul héritage.

SIDONIE.

Ah, cruel!....

TANCREDE.

Je n'y puis réſiſter davantage;
Fuyons, éloignons-nous.

SIDONIE.

Tous mes ſens ſont glacés!

TANCREDE.

Amour, hymen, honneur, vengeance, en eſt-ce aſſez?
[*Il ſort.*]

SCÈNE

SCÈNE VIII.

SIDONIE, *seule, avec l'urne à la main.*

Est-ce là le destin que je pouvois attendre?
Tant de maux sont-ils faits pour l'âge le plus tendre?
Fille de tant de Rois, je tombe en un instant,
Du faîte des grandeurs, dans le sein du néant.
Mon pere m'abandonne, & je n'ai plus de mere.
O fille déplorable!... O douleur trop amere!....

[*Elle s'assied.*]

J'y succombe.... Eh! par où puis-je avoir mérité
De me voir dans l'état où n'a jamais été
La plus vile mortelle, & la plus malheureuse?
Venez donc terminer mon infortune affreuse,
Monstres: éveillez-vous; du fond de vos abris,
Entendez votre proie, accourez à mes cris;
Venez fondre sur moi, je vous suis destinée.
Ciel! ils n'entendent point ma voix infortunée!...

[*Elle apperçoit le poignard que Tancrede a laissé tomber.*]

Mais que vois-je à mes pieds? Celui qui veut ma mort
M'a laissé, par pitié, de quoi finir mon sort.
C'est son dernier présent; j'en saurai faire usage,
Pour ouvrir à mon âme un facile passage.....

[*Elle se leve.*]

Cherchons auparavant, en ces sauvages lieux,
A mettre en sûreté ces restes précieux.
Puissent-ils reposer sous une ombre tranquile!

[*Elle fait quelques pas.*]

Cet arbre, dans son sein, leur présente un asyle.

[*A l'Arbre.*]

Sois ſacré déſormais, & deviens un autel.

[*En mettant l'urne dans le creux de l'arbre.*]

Conſerve cherement un dépôt immortel,
Qui mérite à jamais qu'on l'honore & l'encenſe.
Tu reçois, en ce jour, des mains de l'innocence,
Ce qui n'eut point de prix.

SCÈNE IX.

SIDONIE; MÉLISENDE, *à l'entrée de l'antre où elle étoit cachée.*

MÉLISENDE, *à part.*

QUELS accens douloureux!...

SIDONIE.

C'eſt le cœur le plus pur, & le plus malheureux!...

MÉLISENDE, *à part.*

Juſqu'au fond de cet antre, une voix m'a frappée....

SIDONIE, *en ramaſſant le poignard de Tancrede.*

C'en eſt fait!...

MÉLISENDE, *à part.*

Avançons.... Me ſerois-je trompée?

SIDONIE.

Je n'ai plus qu'à mourir; j'ai vécu trop d'un jour.

[*Elle leve le bras pour se frapper.*]
O ma mere! reçois le prix de ton amour.

MÉLISENDE, *en accourant vers Sidonie.*

Juste Ciel! c'est ma fille..... Arrêtez, Sidonie....

SIDONIE.

Ma mere, est-ce bien vous?... O douceur infinie!...
Je renaîs, avec vous, dans cet embrassement....
Ah! daignez satisfaire à mon empressement;
Par quel prodige heureux m'êtes-vous conservée?

MÉLISENDE.

Je devrois n'être plus; mon pere m'a sauvée;
Il a trompé Tancrede.... Et toi, ma fille, & toi,
D'où vient que je te trouve, en ces lieux pleins d'effroi,
Prête à finir ainsi ta triste destinée?

SIDONIE.

Que voulez-vous?... Hélas! j'y suis abandonnée;
Mon pere m'a chassée.

MÉLISENDE.

Ah! c'est moi qu'il poursuit;
Il méconnoît son sang; il n'y voit que le fruit
D'un hymen dont il croit la sainteté trahie.
Que tu dois me haïr de me devoir la vie!
De quels affreux malheurs je te fais hériter!

SIDONIE.

Les vrais malheurs sont ceux qu'on a pu mériter.
Mon sang me garantit la pureté du vôtre,
Et je ne voudrois pas l'avoir reçu d'une autre.

MÉLISENDE.

O malheureux enfant ! eh ! que deviendras-tu ?

SIDONIE.

La compagne, l'amour, l'eſpoir de la vertu.

MÉLISENDE.

Quel adouciſſement au tourment qui m'oppreſſe !
Ce n'eſt plus que pour toi que mon ſort m'intéreſſe.
Suis-moi, ma ſûreté me contraint de rentrer
Dans cet antre, où le jour ne ſauroit pénétrer.
Si mon pere, l'Amour, & le Ciel que j'atteſte,

[*En montrant la grotte.*]

Ne peuvent rien pour nous, voilà ce qui nous reſte.
Ah ! quelle différence ! Au lieu de cette Cour,
Au lieu de ce Palais où tu reçus le jour,
Où tu pouvois compter ſur une vie heureuſe,
Tu feras ton ſéjour d'une caverne affreuſe,
Contrainte également à fuir tous les humains ;
Et ſans autre ſecours que de nos foibles mains.

SIDONIE.

Je ne vois en cès lieux, où le Ciel nous raſſemble ;
Que la douceur de vivre & de mourir enſemble.

MÉLISENDE.

Tu me perces le ſein... Qu'entends-je ?... Suis mes pas.
On nous cherche ... Fuyons ... Viens, ne me quitte pas.

SCÈNE X.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN.

Restez ; reconnoiſſez vôtre malheureux pere.

MÉLISENDE.

Je vous revois. Eh bien? que faut-il que j'eſpere ?
Qu'allez-vous m'annoncer ?

LUSIGNAN.

Ce que vous méritez
D'un pere & d'un époux juſtement irrités ;
Un entier abandon de toute la Nature.

MÉLISENDE.

O Ciel!....

LUSIGNAN.

N'ajoutez rien de plus à l'impoſture.
Mon cœur rompt tous les nœuds qui pouvoient nous lier.
C'eſt trop bien vous traiter que de vous oublier.
Le ſang de Melluſine a perdu, dans ſa courſe,
Le luſtre qu'il avoit apporté de ſa ſource.
Adieu ; vous m'avez vu, ſubiſſez votre ſort,
Et ne déſirez plus que la plus prompte mort.

MÉLISENDE.

Qu'entends-je ? Contre moi mon pere ſe déclare!...

Ah ! ma fille !... Arrêtez... Ecoutez-moi, barbare....
Qu'ai-je dit ? Pardonnez, c'eſt la premiere fois ;
L'innocence à la fin peut élever ſa voix,
Quand la plus chere main l'outrage & l'aſſaſſine.
Je n'ai point profané le ſang de Melluſine ;
Je l'atteſte elle-même.

LUSIGNAN.

Epargnez-vous ce ſoin.

MÉLISENDE.

Non, non, je ne crains point de la prendre à témoin.

LUSIGNAN.

De cette fermeté que prétendez-vous faire ?
C'eſt dans un autre tems qu'elle étoit néceſſaire ;
Il la falloit avoir pour ne pas ſuccomber.

MÉLISENDE.

Qui ? moi ! Dans quel abîme aurois-je pu tomber,
Sans m'en appercevoir ? Apprenez-moi ma chûte.
Banniſſez les détours ; ſachons ce qu'on m'impute.

LUSIGNAN.

Vous n'avez pas voulu la mort de votre époux ?
Des ſcélérats, payés pour diriger vos coups,
Ne vous ont pas prêté leur affreux miniſtère ?
Vous n'avez pas brûlé d'une flâme adultère ?

MÉLISENDE.

J'ai brûlé de ce feu dont le nom fait frémir !

LUSIGNAN.

Je voudrois en douter, je ne puis qu'en gémir.

MÉLISENDE.

Ah ! ſi vous le croyez, vous n'êtes plus mon pere,
Vous êtes mon bourreau....C'eſt en toi que j'eſpere,
Divine Melluſine; entends, du haut des cieux,
La voix de l'innocence.

LUSIGNAN.

Oſez-vous; à mes yeux,
La réclamer, après l'avoir déshonorée?
Ne déſirez plutôt que d'en être ignorée.

MÉLISENDE.

Seigneur, il faut prouver : je ne refuſe pas
Les épreuves qui ſont d'uſage en pareil cas;
Celles des feux, des eaux, je les ſubirai toutes.

LUSIGNAN, *en lui donnant les lettres.*

Tenez; tâchez encor de m'inſpirer des doutes;
Employez tout votre art; liſez.... En eſt-ce aſſez?
Vous connoiſſez ces traits?

MÉLISENDE.

Oui; je les ai tracés.

LUSIGNAN.

Pour qui?

MÉLISENDE.

Pour mon époux.

LUSIGNAN.

Pour Tancrede?

MÉLISENDE.

Lui-même;
Et ce ſont des garans de ma tendreſſe extrême,
Qu'il a dû recevoir au ſiége de Joppé,
Où ſon courage alors ſe trouvoit occupé.
Ainſi, pendant deux ans, qu'a duré ſon abſence,
Mon cœur, de tems en tems, ſoulageoit ſa ſouffrance.

LUSIGNAN.

Et c'eſt à votre époux que vous me ſoutenez ....

MÉLISENDE.

A qui voulez-vous donc qu'ils fuſſent deſtinés?

LUSIGNAN.

A Boëmond.

MÉLISENDE.

Quelle horreur!....

LUSIGNAN.

Il ôſe le prétendre;
Et votre époux le croit.

MÉLISENDE.

Il vous l'a fait entendre?

LUSIGNAN.

Oui; c'eſt-là le ſujet de l'affreuſe rigueur....

MÉLISENDE.

Ecrits infortunés, ouvrages de mon cœur;

Que l'hymen a dictés & baignés de ses larmes,
Doux gages d'un amour si cher, si plein de charmes,
Témoignages certains de ma constante foi,
Comment devenez-vous des armes contre moi?
Mon pere, expliquez donc ce funeste mystère?

LUSIGNAN.

Ecoutez; mon courroux étoit involontaire.
Je ne cherche toujours qu'à le justifier.
Je vois que de Boëmond je dois me défier;
Mais enfin c'est le seul (tout me porte à le croire)
Qui puisse démêler une trame si noire,
Et détruire l'horreur de cet enchantement.
Tancrede est prévenu pour lui si fortement,
Qu'il n'en croira point d'autre.

MÉLISENDE.

Et c'est ainsi qu'il m'aime!

LUSIGNAN.

Peut-être auroit-il peine à le croire lui-même,
Si, par le repentir, ramené dans ces lieux,
Ce traître revenoit lui déciller les yeux.
On le cherche par-tout; mais la recherche est vaine:
Peut-être il ne vit plus.

MÉLISENDE.

O fortune inhumaine!
Que deviendrons-nous donc cette victime & moi?

LUSIGNAN.

Mes soins vont redoubler. Cependant, garde-toi
De te montrer, Allez, rentrez, infortunées.....

O toi, dont je descends, veille à leurs destinées ;
Et si de tes vertus elles ont hérité,
Que ton Ombre ait pitié de ta postérité !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCREDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

UN moment.

TANCREDE.

Je ne puis.

LUSIGNAN.

Devenez plus tranquile.

TANCREDE.

Tout éclairciſſement me devient inutile ;
Et pourquoi vous donner tant de ſoins ſuperflus ?
Puiſque je ſuis vengé, je ne veux rien de plus.
Tout eſt fini pour elle.

LUSIGNAN.

Excepté ſa mémoire,
Dont je cherche du moins à réparer la gloire.
En faveur de ſa fille, un pere gémiſſant
Peut s'acquitter d'un ſoin ſi cher & ſi preſſant.
Elle peut mériter le retour le plus tendre.

TANCREDE.

Quelle importunité !

LUSIGNAN.

Si vous vouliez m'entendre....

TANCREDE.

Elle n'eſt plus qu'une Ombre errante chez les morts.
Eh! que prétendez-vous ?

LUSIGNAN.

Vous donner des remords.

TANCREDE.

Non ; ſi je l'ai punie, elle a ſu m'y contraindre.
A l'égard des remords, c'eſt à vous de les craindre.

LUSIGNAN.

Qui? moi !

TANCREDE.

Vous qui cherchiez à la juſtifier;
J'entrevois vos projets.

LUSIGNAN.

Daignez me confier....

TANCREDE.

Vous voulez la venger, & vous-même avec elle;
Du juſte châtiment qu'a ſubi l'infidelle.
Non, cruel! non, vous dis-je, il n'y faut pas ſonger.

LUSIGNAN.

Comment?

TANCREDE.

N'eſpérez pas de pouvoir me plonger

Dans les gouffres du doute & de l'incertitude :
Vous allez vous en faire une maligne étude ;
Mais j'aurai, malgré vous, ce supplice de moins.

LUSIGNAN.

Non ; interprétez mieux mes soupirs & mes soins.

TANCREDE.

C'en est fait ; désormais le seul bien où j'aspire ;
C'est d'être abandonné de tout ce qui respire,
C'est d'en être effacé ; je borne tous mes vœux
A tomber dans l'oubli. Quand on n'est plus heureux ;
Il faut s'ensevelir dans le fond des ténèbres.
Eh ! que servent les rangs, les noms les plus célèbres ;
Les palmes, les lauriers cueillis à pleines mains,
A qui doit éviter tous les yeux des humains ?
A travers les respects qu'ils rendroient à leur Maître,
Je verrois le mépris que le malheur fait naître ;
Leur aspect, leurs regards, leur hommage trompeur,
D'autant de coups mortels me perceroient le cœur....
Qu'on ne m'approche plus ; qu'on ait soin au contraire
De m'éviter. Je fais punir un téméraire
Qui n'exécute pas mes ordres absolus.

[*Il sort.*]

LUSIGNAN.

Ah ! Tancrede, arrêtez.... Il ne m'écoute plus.

SCÈNE II.

LUSIGNAN, *seul.*

De ses sens égarés il a perdu l'empire.
Je crains qu'il ne succombe à cet affreux délire;
Et que dans ses transports, il ne pousse l'horreur
Jusqu'à porter sur lui ses mains & sa fureur.
Jusques au fond du cœur, je frémis, quand j'y pense.
Ah, ciel! quelle seroit l'affreuse récompense,
Et le funeste effet des soins que je prends d'eux!
Je ne puis en perdre un, sans les perdre tous deux.
Sa mort entraîneroit le trépas de ma fille.
O pere infortuné! déplorable famille!....
Observons-le des yeux.

SCÈNE III.

LUSIGNAN; UN GUERRIER *de sa suite.*

LUSIGNAN.

N'A-T-ON rien découvert?

LE GUERRIER.

Seigneur....

LUSIGNAN.

Eh bien?

LE GUERRIER.

Boëmond erre dans ce désert.

LUSIGNAN.

Acheve, cher ami.... Ciel, notre état te touche.

LE GUERRIER.

Je viens de l'entrevoir. Comme une Ombre farouche;
Il disparoît, si-tôt que l'on s'offre à ses yeux.

LUSIGNAN.

Il suffit qu'il respire, & qu'il soit en ces lieux.
Il faut absolument que la force en décide.
Rassemble promptement tes amis; sois leur guide...
Mais Tancrede revient; je n'ôse m'éloigner.
Suis-moi, sans être vu : je te vais enseigner
Le service important que tu pourras me rendre.

LE GUERRIER.

Seigneur, ils sont tous prêts; vous n'avez qu'à m'apprendre....

[*Ils sortent.*]

SCÈNE IV.

TANCREDE, *seul.*

CHAQUES réflexions, dans mon cœur furieux,
Sont autant de bourreaux ardens, ingénieux
A me faire éprouver la plus vive torture:
Elle augmente sans cesse. Est-il dans la nature
D'être si malheureux, sans être criminel?
Le Ciel veut que j'en sois un exemple éternel!...
Quelle fatalité du sort qui me déteste
Me ramene toujours vers cette urne funeste?

Sans ceſſe j'y reviens, ſans m'en appercevoir.....
Quelle main ſacrilége a rendu ce devoir
Aux reſtes criminels de tout ce que j'abhorre?
Quel ſpectacle, pour moi, plus outrageant encore!
Quoi! ce vaſe d'opprobre eſt couronné de fleurs!
On n'aura pas manqué de l'arroſer de pleurs.
Ainſi, ſans le ſavoir, on honore le crime;
Et ſouvent il uſurpe un culte illégitime,
Que la crédule erreur croit rendre à la vertu...
Mais d'où vient que moi-même, immobile, abattu,
Je reſte à contempler cet objet qui me tue?
Allons, détournons-en & mon cœur & ma vûe.
Je me ſens attendri; je ne dois que haïr:
Fuyons.... Ah, malheureux! je ne ſaurois me fuir.
Tout me fuit. Où porter ma fureur & mes larmes?...

[*On entend un cliquetis d'armes.*]

J'entends des cris confus, mêlés au bruit des armes;
De quelques malheureux on attaque les jours.....
Un ſeul contre pluſieurs: vôlons à ſon ſecours.

[*Il va pour ſecourir.*]

SCÈNE V.

PLUSIEURS GUERRIERS, *qui veulent forcer Boëmond à ſe rendre;* TANCREDE, *armé, avec la viſiere baiſſée.*

UN GUERRIER.

RENDEZ-VOUS.... Mais qui vois-je?... Ah! fuyons, c'eſt lui-même.

[*Les Guerriers ſortent.*]

SCÈNE VI.

TANCREDE, *armé de toutes pièces ;* BOEMOND, *un peu en désordre.*

TANCREDE.

C'EST cet ami si cher à ma tendresse extrême!...

BOEMOND.

Vous avez défendu les jours d'un malheureux :
Lorsque je dois la vie à vos soins généreux,
De quel Guerrier, Seigneur, faut-il que je la tienne?

TANCREDE.

De celui qui t'a dû plus d'une fois la sienne.

[*Il leve sa visiere.*]

Tiens, vois, mon cher Boëmond.

BOEMOND.

C'est Tancrede!

TANCREDE.

C'est moi;
Qui suis encor bien loin d'être quitte envers toi.

[*Il l'embrasse.*]

Quel bonheur!.. Ah! faut-il, (pardonne ce reproche)
Que ce soit le hasard enfin qui nous rapproche,
Et non pas l'amitié! N'en as-tu plus pour moi?...
Tu parois me lancer des regards pleins d'effroi;
Tu frémis du danger où t'a mis un perfide;
Mais tu seras vengé de sa rage homicide.

J'ai vu, j'ai reconnu, parmi ces assassins,
Des gens de Lusignan : sans doute, leurs desseins
Etoient de t'arracher ta vie infortunée.
Tu leur nuis : ils voudroient qu'elle fût terminée.

BOEMOND.

Ils seront, avant peu, vengés d'un malheureux :
Je ne reviens ici que pour combler leurs vœux.

TANCREDE.

Ne crains rien ; je sais tout : un Guerrier de ta suit
M'est venu révéler les causes de ta fuite.

BOEMOND.

Je viens désavouer ces funestes secrets.

TANCREDE.

Ah ! n'en murmure pas, laisse-là ces regrets :
Le rapport qu'on m'a fait ne doit pas les produire :
De ce que je te dois, on n'a fait que m'instruire :
Est-ce t'avoir trahi, que de m'avoir appris
Que j'ai reçu de toi des services sans prix ?
Devoit-on me cacher, me taire que ma vie,
Sans toi, plus d'une fois, m'auroit été ravie ;
Et que sans cesse armé contre la trahison,
A détourner le fer, la flâme, & le poison,
Tu mettois constamment toute ta prévoyance ;
Que tu t'es exilé, comptant que ta présence
Causeroit mon trépas ? Tu n'as fui de ma Cour,
Que pour ne plus nourrir le trop funeste amour
Dont on brûloit pour toi : tu t'en es fait un crime,
Et tu t'en es rendu l'innocente victime.
Ah ! devois-je ignorer qu'à la tendre amitié,
Jamais aucun mortel n'a tant sacrifié ?
Non, l'aveu qu'on m'a fait n'est point une impru-
dence.

BOEMOND.

Le traître!....

TANCREDE.

Il m'étoit dû. Sans cette confidence,
Je serois demeuré le plus grand des ingrats,
Et du-moins ce malheur ne m'arrivera pas.

BOEMOND.

Seigneur, un malheureux, poussé par un faux zele,
Pourroit vous avoir fait un rapport infidele.

TANCREDE.

Laisse là ce détour, il te serviroit peu:
En vain tu veux avoir recours au désaveu,
Je n'y croirai jamais: ce n'est qu'un artifice,
Un mensonge obligeant, un nouveau sacrifice,
Que te suggere encor la plus tendre amitié.
Ne pousse pas plus loin ton zele & ta pitié.

BOEMOND.

Je ne puis convenir.... O Ciel! comment lui dire?...
Le désordre où je suis devroit bien vous suffire.

TANCREDE.

Oui, je vois clairement ce qui peut le causer.

BOEMOND.

On peut avoir eu l'art de vous en imposer;
Vous avez pu vous-même aider à vous surprendre;
Il n'est guère possible aux Rois de se défendre
D'une fatalité qui les suit en tous lieux.
Il semble que, toujours invisible à leurs yeux,

Un nuage répand son ombre autour du trône;
Le même tourbillon par-tout les environne;
Sans cesse enveloppés, restreints de toutes parts;
Eh! comment peuvent-ils étendre leurs regards
Hors de ce cercle étroit où leur Cour les renferme
Ils ne vont pas plus loin; au-delà de ce terme,
Tout est vague pour eux, tout n'est qu'obscurité,
Et c'est-là qu'ils pourroient trouver la vérité.

TANCREDE.

Je ne la cherche plus; ton zèle m'importune,
Et ne fait qu'augmenter encor mon infortune.
Laisse-moi mon malheur, il ne peut plus changer.

BOEMOND, *à part.*

Ciel! auroit-il été jusques à se venger?

TANCREDE.

Enfin, sur le passé, je t'impose silence.

BOEMOND, *à part.*

Ah! si je le croyois!... Faisons-nous violence.

TANCREDE.

Ecoute, & résouds-toi de seconder mes vœux.

BOEMOND, *à part.*

Tout augmente l'horreur de mes soupçons affreux.
[*Haut.*]
Voyons, en quoi faut-il que mon bras vous seconde?

TANCREDE.

Je suis las d'occuper, sur la scène du monde,

Ce poſte éblouiſſant où je ſuis parvenu,
Et ſi fort envié, quand il n'eſt pas connu ;
Mais que je crois bien plus une charge importune,
Qu'une inſigne faveur de l'aveugle fortune,
Dans l'état où je ſuis.

BOEMOND.

Que vous en jugez mal !

TANCREDE.

Je renonce à l'honneur d'être le point fatal,
Le centre des regards & des coups de l'Envie ;
Et le dernier plaiſir que j'aurois dans ma vie,
Seroit de te laiſſer le rang que tous nos Rois
M'ont fait au-deſſus d'eux. Je te donne ma voix ;
Et ſi tout l'Orient n'en juge pas de même,
J'ai de quoi réparer ſon injuſtice extrême,
Et du bandeau Royal illuſtrer la vertu.
Du pouvoir ſouverain ſois enfin revêtu.

BOEMOND.

Moi !

TANCREDE.

Que Tyr & Sidon te préparent des fêtes.
Tu m'as aidé toi-même à faire ces conquêtes.
Ces peuples, enchantés de paſſer ſous tes loix,
Béniront à jamais ma tendreſſe & mon choix.
Je m'acquitte envers eux, lorſque je te les donne ;
J'aſſûre leur bonheur ; j'honore leur couronne.

BOEMOND.

Seigneur, y penſez-vous ?

TANCREDE.

Au plus ſage mortel ;
Je ne donne qu'un trône, il mérite un autel.

BOEMOND, *à part.*

Je ne puis ſoutenir l'encens dont il m'accable.

TANCREDE.

C'eſt le dernier bonheur dont je ſerai capable.
Il eſt rare qu'un Roi, l'amour de ſes Sujets,
Leur laiſſe un Succeſſeur qui ſuive ſes projets,
Et qui daigne avec ſoin imiter ſa conduite.
S'il a jamais été deux Auguſtes de ſuite,
On ne l'a vu qu'en France, où l'un des plus grands Rois
Qui jamais ait tenu le ſceptre des François,
Se trouve remplacé par un fils magnanime,
Dont ſa haute valeur, d'une voix unanime,
A déjà mérité, par des faits immortels,
De partager l'encens, le culte & les autels
Qui ſont dûs à l'auteur de ſa race héroïque.
Je veux revivre en toi; ſois ma reſſource unique;
La plus tendre amitié vaut bien les droits du ſang;
Ma tendreſſe t'adopte & te donne mon rang.

BOEMOND.

D'où vient cet abandon? Quels projets ſont les vôtres?

TANCREDE.

Je ne veux plus regner: pour rendre heureux les autres,
Il faut l'être ſoi-même, & je ne le ſuis plus.

BOEMOND.

Eh! vous l'êtes encore.

TANCREDE.

Eſſuîrois-je un refus?...
Parle.

BOEMOND.

L'Ambition, mere de tant de crimes;

Ne me compta jamais au rang de ſes victimes.

[*A part.*]

Plût au Ciel que l'ardeur de ſon affreux poiſon
Eût toujours dévoré mon cœur & ma raiſon!

[*Haut.*]

Du moins, par cet endroit, vous pouvez me connoître;
Je ſerois Souverain, ſi j'avois voulu l'être;
Plus d'un ſceptre ſouvent s'eſt offert ſous mes pas;
Il ne m'a point tenté, je ne changerai pas;
Votre pourſuite eſt vaine, auſſi-bien qu'importune;
Mon cœur, mes ſentimens, mon état, ma fortune
Et mes deſſeins ſeront les mêmes à jamais....
Mais pourquoi renoncer à regner déſormais
Sur des peuples ſi chers, que vous & la Victoire,
Au prix de tant de ſang, de travaux & de gloire,
Avez tirés du joug & des barbares mains
De cette Nation, l'opprobre des humains.
Puiſque vous les avez tirés de leur miſere,
Vous leur appartenez en qualité de pere.
Les avez-vous conquis pour les abandonner?
La nature, d'ailleurs, doit vous déterminer;
Et pourquoi dépouiller votre auguſte famille?
En attendant un fils, vous avez une fille;
Vous avez une épouſe: eſpérez qu'en ſon flanc
Le Ciel fera germer votre généreux ſang,
Qu'elle vous rendra chef d'une tige immortelle;
Et qu'à jamais iſſus d'une race ſi belle,
De nombreux rejettons, ſans ceſſe renaiſſans,
Couvriront l'Orient de rameaux floriſſans.
Tel eſt votre avenir.

TANCREDE.

Inutile eſpérance.
Tu formes-là des vœux hors de toute apparence.
J'ai proſcrit Sidonie à jamais...... Tu gémis.....
Et quant à Méliſende......

BOEMOND.

Achevez .... Je frémis.

TANCREDE, *en lui montrant l'urne.*

Tiens, vois..... Regarde là.

BOEMOND.

Quel ſpectacle funeſte!

TANCREDE.

D'une indigne moitié voilà tout ce qui reſte.

BOEMOND.

Mélifende n'eſt plus! .... Malheureux! défends-toi!
Tu me vois furieux.

TANCREDE.

Contre qui? Contre moi?

BOEMOND.

Oui; barbare!

TANCREDE.

Boëmond, quel délire eſt le vôtre?

BOEMOND.

Il eſt digne de moi.... Périſſons l'un par l'autre.
Je ne te connois plus que pour un aſſaſſin.
Tu m'as fait cent fois plus que me percer le ſein....
Ote-moi donc le jour.... Acheve donc ma vie....
J'aimois l'infortunée à qui tu l'as ravie,
Je l'adorois .... C'eſt toi qui me l'as trop fait voir.
Mon malheur n'étoit pas difficile à prévoir.
Tu n'as jamais voulu me permettre la fuite.

TANCREDE.

TANCREDE.

Ah, perfide! ainsi donc c'est toi qui l'as séduite!

BOEMOND.

Arrête, sacrilége, & ne blasphême pas.
Donne des pleurs de sang à ses divins appas;
Tombe aux pieds de son Ombre, adore cette épouse,
Que ta fureur, toujours injustement jalouse,
T'a fait précipiter dans la nuit du tombeau.
Je venois à tes yeux présenter le flambeau.
Elle seroit encor ... Mais ... ô rage impuissante!...
Adore-la, te dis-je; elle étoit innocente.
Je ne vivois encor que dans le seul dessein
De remettre l'amour & la paix dans ton sein;
J'y plongerai la mort ... Se peut-il que la foudre
Ait toujours dédaigné de me réduire en poudre?
Quel prodige inouï la retient dans les cieux?
Ne seroit-elle plus que pour les malheureux?

TANCREDE, *abattu.*

Elle étoit innocente!.....

BOEMOND.

Oui; je suis seul coupable.
Dévoré, malgré moi, d'un amour implacable,
J'ai tenté, mais en vain, de t'arracher sa foi.
Les conseils d'un des miens, aussi pervers que moi,
M'ont poussé, par dégrés, jusqu'au fond de l'abîme.
Hélas! peut-on prévoir où mene un premier crime?
C'est lui, de mon aveu, qui t'a toujours tendu
Ces piéges où cent fois tu te serois perdu....

TANCREDE.

Tu voulois mon trépas, &, malgré ton envie,
C'est toi qui cependant me conservois la vie.

BOEMOND.

Il eſt vrai; l'amitié, qui triomphoit toujours,
Au moment du danger, vôloit à ton ſecours.
Quel coupable n'eſt pas la proie & la victime
Des vautours dévorans attirés par le crime?
Le remords dans mon cœur, mais toujours combattu;
Y jetoit quelquefois des lueurs de vertu.

TANCREDE.

Mais ces lettres enfin?....

BOEMOND.

On les a détournées;
C'eſt à toi que l'amour les avoit deſtinées.

TANCREDE.

A moi!....

BOEMOND.

C'eſt une fraude, un vol prémédité.
Ce miniſtre odieux de mon iniquité
Vouloit m'en faire, un jour, des titres de vengeance.
Le ſort s'eſt, avec lui, trouvé d'intelligence.
Ces témoins, confirmés par les plus faux rapports,
Ont produit dans ton ſein les plus affreux tranſports.
L'infâme, à mon inſu, ſous une ombre ſi noire,
A cru mettre à couvert mon honneur & ma gloire;
Il n'a mis que le comble aux crimes que j'ai faits:
La vengeance eſt toujours le plus grand des forfaits.

TANCREDE.

Ce dernier coup m'abbat. Quelle horreur vient d'é-
clorre!....
Qu'ai-je appris! Qui m'eût dit que l'on pouvoit encore
Accroître à l'infini mes maux & mes douleurs?
Eh, quoi! je n'étois pas au comble des malheurs!

BOEMOND.

Le voilà, mais trop tard, cet aveu déplorable
Qui fait que tu revois encore un misérable....
Donne-moi donc enfin le prix de ma fureur ;
Cede à ta rage.... Eh, quoi! tu recules d'horreur!

TANCREDE.

Elle étoit fidelle!....

BOEMOND.

Oui... N'est-il en ta puissance
Que de faire couler le sang de l'innocence?....
Mais je lis dans ton cœur : le dernier des humains
N'est digne de périr que de ses propres mains.

[*Il sort.*]

SCÈNE VII.

TANCREDE, *seul.*

VOILA donc quelle étoit l'âme double & traitresse
D'un monstre revêtu des traits de la sagesse,
Et des dehors trompeurs de la tendre amitié!
Avec quelle noirceur il m'a sacrifié!
O Ciel! pour m'accabler de plus de barbarie,
La vertu se transforme & se change en furie ;
Et je n'ai découvert d'affreuses vérités,
Que quand j'ai mis le comble à mes iniquités!

SCÈNE VIII.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCREDE.

VENEZ, infortuné ! Que n'ai-je pu vous croire !
Vous avez pénétré dans l'âme la plus noire.
Vous pouvez m'accabler ; je m'offre à tous vos traits ;
Boëmond n'étoit qu'un traître.

LUSIGNAN.

Il expire ici près.

TANCREDE.

Que m'importe à présent ou sa mort ou sa vie !
Tout son sang ne sauroit laver son infamie ;
Et quand il renaîtroit pour mourir chaque jour,
Il ne me rendroit pas l'objet de mon amour.
Redemandez-moi donc cette chere victime :
Eclatez, vengez-vous, tout vous est légitime.

LUSIGNAN.

Je ne saurois que plaindre & respecter vos pleurs ;
Ce droit inviolable est celui des malheurs.

TANCREDE.

Quelle indigne pitié ! Quoi ! vous êtes son pere,
Et quand j'ai fait périr une fille si chere,
Vous plaignez l'assassin, au-lieu de l'immoler !

LUSIGNAN.

Hélas ! je ne pourrois jamais me consoler,

Si ma fille, en effet, avoit trahi ſa gloire;
Mais puiſqu'elle remporte une entiere victoire
Sur ſon perſécuteur & ſur ſa trahiſon,
Mon fils, le déſeſpoir ſeroit hors de ſaiſon,
Et ne vous rendroit pas l'objet de votre flâme.
Ne la faites-vous pas renaître dans votre âme?

TANCREDE.

Je ne la perds pas moins, ſans eſpoir de retour.

LUSIGNAN.

Ne lui rendez-vous pas votre cœur, votre amour,
Et toute votre eſtime?

TANCREDE.

Hélas! ſi je l'adore!...

LUSIGNAN.

Elle a tout retrouvé, ſi vous l'aimez encore.

TANCREDE.

Je ferai plus.... Et vous, les inſtans nous ſont chers,
Faites chercher ma fille au fond de ces déſerts,
S'il en eſt tems encore..... O déplorable pere!
Les imprécations faites dans ta colere
Auront eu leur effet..... Je ſuis ſi malheureux!....
Allez, & puiſſiez-vous remplir mes derniers vœux!

[*Luſignan ſort.*]

SCÈNE IX.

TANCREDE, *ſeul, à côté d'un monument, ſous lequel Mélisende & Sidonie ſont cachées.*

ET nous, ne ſongeons plus qu'à rejoindre ſa mere.
Oui, je te prouverai combien tu me fus chere...
Ecartons-nous; cherchons, au fond de ces forêts,
A nous mettre à l'abri des regards indiſcrets,
Et des ſoins qu'on prendroit pour conſerver ma vie.
Chere épouſe, en quel lieu me fûtes-vous ravie?
Heureux, ſi je pouvois trouver l'endroit fatal!....

[*Il apperçoit un monument.*] [*Il lit l'inſcription.*]

Quel eſt ce monument? .... « A l'amour conjugal.
» C'eſt ici que repoſe une épouſe fidelle,
» En attendant l'objet de ſa flâme immortelle ».
Oui, je te ſuis. Ta mort & la mienne, en ce jour,
Seront également l'ouvrage de l'amour.
Je meurs pour t'aller rendre un éternel hommage.
Trop heureux d'expirer au pied de ton image,
Et qu'un même tombeau......

Il va pour ſe frapper.]

SCÈNE X.

TANCREDE, LUSIGNAN; MÉLISENDE & SIDONIE, *se levant & arrêtant le bras de Tancrede.*

SIDONIE.

MON pere!....

MÉLISENDE.

Cher époux! ....

TANCREDE, *désarmé.*

Qu'entends-je?...Quel prodige a suspendu mes coups?

MÉLISENDE.

Tancrede, reconnoîs ta fille & ton épouse.

TANCREDE.

Qui vous a pu sauver de ma fureur jalouse?

MÉLISENDE.

Mellusine & mon pere ont conservé nos jours.

TANCREDE.

Ah! que ne dois-je pas à leur divin secours?
Vous vivez l'une & l'autre! O ma chere famille!

Je me retrouve encore entre vous & ma fille,
Et je lis dans vos yeux un pardon généreux.

MÉLISENDE, *en embrassant son époux.*

Va; l'amour qui pardonne est encor trop heureux.

FIN.



ÉPITRE DE CLIO,

A MONSIEUR DE B***,

Au ſujet des Opinions répandues depuis peu contre la Poëſie.

O TOI, jadis élevé dans mon ſein,
Enfant nourri de mon lait le plus ſain,
Viens, prends la plume & le ſtyle d'Horace,
Ecoute, écris & venge le Parnaſſe.
Le Fanatiſme, au bas de ce Vallon,
Veut pervertir les enfans d'Apollon;
Et leur prêchant un nouveau catéchiſme,
Porte avec lui le ſcandale & le ſchiſme:
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Aſſez de nos Sujets,
Comme brebis, ſe ſuivant l'une & l'autre,
Pour ſon bercail, ont déſerté le nôtre.
Aux nouveautés toujours proſtitué,
Et dans l'erreur Sophiſte habitué,
Quand il lui plaît, ſa plume hétérodoxe,
En axiôme érige un paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poiſon,

Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de Mémoire,
Il appela de la prescription
Dont jouissoit le Chantre d'Ilion.
Mais ce n'est plus la querelle d'Homere,
Il donne encor dans une autre chimere ;
Il va, dit-on, du faux charme des vers
Désabuser pour jamais l'Univers ;
Et, pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime & l'harmonie.
Tel Alexandre, étant près d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.
Pour maintenir notre gloire & nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes ;
Quoique pourtant nos doux amusemens
Soient au-dessus des vains raisonnemens.
Loin tout Censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la Nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai fait d'abord prévenir.
C'est au Goût seul à juger d'un ouvrage ;
Par le plaisir, il regle son suffrage ;
Doux préjugé de l'esprit & du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur ;
Et, dédaignant les disputes de Classes,
Ne reconnoît pour Juges que les Grâces.
Mais rassemblons ces griefs prétendus,
Que l'ignorance a, chez vous, répandus.
Au bas du Pinde, il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint que *nos folles humeurs*
Ont appauvri la langue & les rimeurs ;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure,
Où le bon-sens se trouve à la torture ;
L'esprit contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des loix insensées,

Qui font toujours avorter ſes penſées ;
Il eſt enfin réduit à ſupprimer
Ce qui lui rit, ſans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altere la meſure,
Son ſynonyme allonge la céſure :
Par l'hiatus, cet autre eſt éconduit ;
La rime oblige à faire un long circuit ;
Pour aſſortir ces uniſſons frivoles,
Il faut noyer le ſens dans les paroles,
Et les beaux vers ſont enfans du hasard.
Ceux qui ſont nés peu propres à notre Art
Oſent ainſi taxer, ſans connoiſſance,
La langue, & nous, de leur propre impuiſſance.
Ainſi, jadis, avant que, ſur les mers,
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrières profondes,
Dont l'Océan ſépare les deux Mondes,
Comme un obſtacle oppoſé par les Dieux,
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur Patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuſe induſtrie,
De jour en jour, feroit des Matelots ;
Qu'on les verroit, triomphans ſur les flots,
Aſſujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle aſſervir les étoiles ?
Telle pourtant l'adreſſe des humains,
D'un pôle à l'autre, a tracé des chemins ;
Malgré les vents & les flots infideles,
Neptune a vu voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus, juſqu'alors,
Avoit caché ſes funeſtes tréſors.
Avec autant de courage & d'adreſſe,
On s'eſt frayé des routes au Permeſſe ;
Sans remonter à la ſource des tems,
Le dernier ſiècle a des faits éclatans.
On boit encore à la même fontaine
Où s'eſt alors abreuvé la Fontaine.
Comme autrefois, ſur les pas des neuf Sœurs,

On voit encor renaître autant de fleurs ;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au Chantre heureux du Vainqueur de la Ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassûre les Rimeurs :
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mystères :
Heureuse enfin, s'ils goûtent des avis
Que, dans ce siècle, on n'a guères suivis!
Notre métier demande un long usage ;
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un Poëte en naissant,
Si, dès l'enfance, une heureuse culture
N'ajoûte encore aux dons de la Nature ;
Si l'on ne prend ses premieres leçons
Des Anciens & de leurs Nourriçons :
Car cette source unique & bienfaisante
Doit abreuver toute Muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer ;
Il y faut boire, & non pas s'enivrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage & de leurs sens divers :
La langue est une, en prose comme en vers ;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits, leur juste expression
Ne souffre entr'eux aucune extension.
Chacun contient son sens & son image
Précis, distincts & marqués par l'usage :
C'est votre maître absolu dans son choix,
D'autre que lui ne peut changer ses loix.
L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages ;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,

Et traduiſant votre penſée en proſe.
  Plus d'un Rimeur, dans ſa langue indigent,
Pour ſes défauts toujours trop indulgent
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une injuſte critique.
Vous les voyez ſoûrire en ſuffiſans
A des avis donnés par le bon-ſens :
Leur ſouvenir, au beſoin trop fidele,
Me cite alors un illuſtre modele ;
Et s'en faiſant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui :
Ainſi, ſans ſoins & ſans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.
  Rien de nouveau ne ſe penſe aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui ;
Il eſt trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de Mémoire ;
Mais dans ſa langue un Rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor ſur ſon modele :
N'a-t-on pas vu ſon Diſciple fidele,
Ce Satyrique, ami de Juvenal (1),
D'imitateur ſe rendre original ?
Ainſi Racine amena ſur la Scène,
Après Corneille, une autre Melpomène ;
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'eſt plus que dans les tours :
Tout devient neuf, quand on ſait bien le dire ;
L'expreſſion eſt l'âme de la lyre.
Le plus beau trait dans un vers mal rendu,
Eſt, pour l'Auteur, preſqu'autant de perdu ;
Et ſa penſée appartient au Poëte
Qui ſaura mieux s'en rendre l'interprete.
La langue enfin eſt la bâſe de l'Art ;
Sur le Permeſſe on s'embarque au haſard,

(1) *Boileau.*

Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là, vous prendrez ce tour nóble & coulant,
Ce ſtyle pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage,
Et dont la Faye a fait ſon héritage.
Heureux qui peut, chez d'illuſtres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une Muſe attentive,
Se ſent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre langue appliquez donc vos ſoins,
Elle a de quoi fournir à vos beſoins;
Tel eût trouvé qu'elle eſt plus étendue,
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas ſouillé le langage des Dieux.
Ce fut ainſi que déja l'ignorance
Penſa jadis nous chaſſer de la France,
Quand un Pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare;
C'étoit Ronſard, dont la verve biſarre,
Aux mots du tems ne pouvant ſe borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, ſi le Ciel n'eût fait naître
Un Nourriçon qui devînt votre Maître;
Malherbe apprit à ſes contemporains
A ſe paſſer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie,
Il renvoya chacun dans leur Patrie.
Il fut ſuivi par Racan & Maynard:
Tous deux, inſtruits des fineſſes de l'Art,
Sûrent, au Pinde, amener ſur leurs traces,
La pureté, l'élégance, & les grâces;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois ſucceſſeurs.
On vit encor les Muſes floriſſantes,
De jour en jour, devenir languiſſantes;

Et la folie alors nous infecta
De ces Sonnets que Dulot inventa (1) ;
La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie;
Et le bon-sens, timide & sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuse, un jour, sans suite & sans compagnes,
(Il m'en souvient,) j'errois dans nos campagnes.
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parler des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies :
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries ;
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, & ses flots argentés,
Tout rappela, dans ma triste pensée,
Le souvenir de sa gloire passée ;
Plus vivement je sentis mes malheurs :
Fleuve divin, dis-je, en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives !
Le barbarisme a dépeuplé tes rives :
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'Univers ?
A peine, hélas ! Sarrasin & Voiture
Ont, en passant, goûté d'une eau si pure.
Le Fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux ;
Et s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce Dieu rassurée :
« Un autre goût va changer notre sort.
» La Terre s'ouvre, un nouveau Peuple en sort ;
» Toutes mes eaux auront peine à suffire ;
» Et toi, remets des cordes à ta lyre ».
Il dit : l'espoir, plus prompt que les zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ses plaisirs.
Pour annoncer la commune allégresse,

---

(1) *Dulot, inventeur des bouts-rimés. Voyez Sarrasin.*

Je fus chercher les Nymphes du Permeſſe.
Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un inconnu s'occupoit à rêver :
Quel ſouvenir réveilla ma tendreſſe!
Je ſoupirai de joie & de triſteſſe.
Au même endroit, c'eſt ainſi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois ;
C'étoit lui-même ; il m'apprit ſon hiſtoire :
« Pour achever ce qui manque à ma gloire,
» Le Ciel, dit-il, ſous ces traits que tu vois,
» Me rend au Monde une ſeconde fois ;
» Et ſous le nom de l'aîné des Corneilles,
» J'y produirai mes plus grandes merveilles.
» Va, laiſſe-moi recueillir mes eſprits ».
Alors parut à nos regards ſurpris,
Dans les Etats de ma ſœur Melpomene,
Ce lumineux & nouveau phénomene,
Qui, moins brillant en commençant ſon cours,
A l'Hélicon donna de ſi beaux jours.
Cet avenir, prédit par le Permeſſe,
S'ouvrit enfin, & remplit ſa promeſſe.
De jour en jour, nos heureuſes leçons
Firent alors d'illuſtres nourriçons.
Un autre Auguſte eut un autre Mécène,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.
Le barbariſme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnaſſe François :
Un Ariſtarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette Hydre ridicule ;
Du Dieu des vers miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein :
Notre art, ſoumis à l'exacte Grammaire,
Comme autrefois, ne fut plus arbitraire ;
Ami d'un ordre, après lui, mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot haſardé ;
Et ſe bornant à leur ſens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſynonyme.
Le vers alors, perdant ſa dureté,

Avec la forme, acquit la pureté.
Pégafe alloit par bonds & par fecouffes;
Il lui donna des allures plus douces:
Sur le Parnaffe, enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.
  Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, fur le ton le plus mélodieux,
Sut moduler le langage des Dieux:
Lui, dont la veine harmonieufe & pure,
Prenant fon cours du fein de la Nature,
Comme un ruiffeau murmurant & flatteur,
Charme l'oreille, & coule jufqu'au cœur:
Il vint apprendre aux Mufes délicates
A rejeter ces expreffions plates,
Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille & difcordans entr'eux.
Heureux qui peut fentir leurs convenances;
Et, comme lui, fauver leurs diffonances!
Il eft des airs qu'on pourroit avouer;
Mais fur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter: leur fauffe mélodie,
Malgré fon art, détonne avec fa voix;
Et fait jurer les cordes fous fes doigts.
  Il faut encore, outre un heureux génie,
L'oreille jufte, & propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en eft pas enchanté:
Le vers n'eft fait que pour être chanté;
Dans fa fecrette & douce méchanique,
Il a fon mode, & fon genre harmonique;
Un fon fuffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter fans détonner;
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne;
L'efprit, fenfible à leurs communs rapports,
Souffre, auffi-tôt qu'on force leurs refforts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.

Flatter l'organe eſt le point néceſſaire :
A cet appas le cœur ſe livre, & ſuit
L'impreſſion du ſens qui le ſéduit.
De ce talent la Nature eſt avare :
Tel en partage eut l'eſprit le plus rare ;
Mais, dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a penſé.
C'eſt à regret qu'Apollon vous inſpire,
Si vous forcez les cordes de ſa lyre.
Il fut un tems moins facile aux Rimeurs,
Quand le langage, auſſi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fourniſſoit qu'à peine
De quoi ſuffire à leur ruſtique veine ;
Dès-lors, au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en eſt un (1) qui fut grévé de blâme,
Pour avoir dit : *comparable à ma flâme.*
Cet hémiſtiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et ſoutenu par ceux que je condamne :
Mais je ne puis rafiner leur organe.
S'il m'en ſouvient, on a bien réclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos, on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie :
Çà, dit ma ſœur, ſous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein Sonnet.
De traits fallots où l'antithèſe brille ;
Je veux ſur-tout que la pointe y fourmille....
Soit, dans ce goût, aurez Sonnet exquis :
Je ſais un fat, &, qui plus eſt, Marquis ;
Tous les matins, il rime à ſa toilette :
C'eſt-là ſans faute où j'en ferai l'emplette....
Pas n'y manqua : dans un papier roulé,
Le doux Sonnet (2), bien muſqué, bien moulé,

(1) *Malherbe.*
(2) *Le Sonnet du Miſanthrope.*

Par un Zéphir fut remis à Thalie.
Bon, dit ma fœur, ceci fent l'Italie;
A nos gourmets j'en veux faire un préfent;
Sachons au vrai quel goût regne à préfent:
En plein Théâtre il faudra qu'on le life.
Certain cauftique en fit bien l'analyfe,
Et le fiffla; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avoûrai, la profe eft plus unie;
Vous triomphez, difois-je à Polymnie (1);
Tout eft changé deffus notre horifon,
La profe y va ramener la raifon:
L'art de rimer n'eft plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit-elle, & leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en profe qu'en vers;
Malgré mon air aifé, doux & facile,
Ils trouveront une Mufe indocile,
Qui les féduit par des dehors flatteurs:
Il faut auffi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les faftes de la profe:
Et quel eft donc le titre qu'elle oppofe?
Contre un Horace eft-il plus d'un Varron?
En vain je cherche encore un Ciceron;
Si j'avois pu, compte que dans Athènes,
J'euffe formé bien d'autres Démofthènes.
Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre, eft encor dans nos mains:
Qui des deux Arts, jufqu'au fiécle où nous fommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes?
Raffûre-toi, laiffe à ces détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaifir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout tems, en tous lieux,

(1) *Muse qui préside à l'Eloquence.*

A fait chérir des mortels & des Dieux.
  Gardez-vous bien d'affranchir vos myſtères
De la rigueur de leurs loix ſalutaires :
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne ſont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaiſance.
L'eſprit s'endort ſur la foi de l'aiſance.
  Quand un projet conçu bien nettement,
Eſt à loiſir digéré mûrement,
On eſt ſurpris de ſa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne penſe,
Et les ſujets les font naître à leur gré.
Comme un creuſet échauffé par dégré,
L'eſprit veut l'être avec économie ;
Dans l'Art des vers, comme dans la Chymie,
Plus d'un Artiſte a ſouvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé :
C'eſt un haſard, mais il eſt néceſſaire ;
Et d'un Rimeur, c'eſt la chance ordinaire.
Qu'ils ſachent donc, moins preſſés de rimer,
D'un feu pareil ſe laiſſer animer :
Mais leur jeuneſſe eſt follement avide
D'un nom précoce & toujours peu ſolide :
Au bas du Pinde ils viennent eſſoufflés,
Et pour jamais ils y reſtent ſifflés.
Dis-leur de prendre une courſe moins vive.
Plus on ſe preſſe, & plus tard on arrive.
  Je dirai plus : le langage des Dieux
S'eſt, de lui-même, arrangé pour le mieux :
Son méchaniſme, appelé tyrannie,
Plus qu'on ne penſe, eſt utile au génie :
Cette contrainte eſt une invention
Qui le conduit à ſa perfection.
  L'eſprit veut être un peu mis à la gêne ;
C'eſt l'aiguillon qui le tient en haleine,
Qui, par l'obſtacle, irritant ſon reſſort,
Occaſionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un eſſor qui l'étonne.

C'eſt par effort que le ſalpêtre tonne ;
S'il n'eſt contraint, il reſte ſans vigueur ;
Et ne produit qu'une vaine vapeur ;
Plus on le preſſe, & plus on le reſſerre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainſi l'eſprit, dans ſes difficultés,
Semble augmenter encor ſes facultés ;
A ſon profit il tourne les obſtacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Mépriſez donc des projets ſurannés,
Que le bon-ſens a déjà condamnés....
Ainſi parla contre ſa propre cauſe,
Celle de nous qui préſide à la proſe.
C'eſt donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute ſa vigueur,
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue & nuiſible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proſcrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a preſcrits.
  Vertumne, un jour, au lever de l'aurore,
Aſſis au pied de celle qu'il adore,
Dans ſes cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre Amante, attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaiſir d'être aimée,
Et ſes beaux yeux aſſuroient ſon vainqueur
Qu'un même amour regneroit dans ſon cœur.
« Ah ! dit alors Vertumne à la Déeſſe,
» Voici le tems fatal à ma tendreſſe :
» Des ſoins plus doux que ceux de notre amour,
» Vont déſormais vous charmer tour-à-tour.
» A vos jardins la ſaiſon vous rappelle,
» Pour leur donner une façon nouvelle ;
» Et je verrai juſqu'au tems des moiſſons,
» Vos eſpaliers, vos nains & vos buiſſons
» Vous occuper, au mépris de mes larmes,
» Peut-être même aux dépens de vos charmes ;
» Qui ſait encor (puiſſé-je mal prévoir !)

» Si vos vergers rempliront votre eſpoir.
» Sans leur donner ſans ceſſe la torture,
» Laiſſez-les croître au gré de la Nature:
» Par trop de ſoins, & par trop de façons;
» Vous fatiguez vos tendres nourriçons,
» Et vous perdez leurs plus belles années;
» A peine on voit leurs tiges couronnées,
» Qu'à leurs rameaux naiſſans & malheureux,
» Vous impoſez un lien rigoureux;
» Bientôt un fer, encore plus terrible,
» Dans vos vergers fait un ravage horrible;
» Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs,
» Sur des monceaux de feuilles & de fleurs ».
Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends juſqu'à l'automne.
C'eſt par mon art & mes ſoins bienfaiſans,
Que j'entretiens mes arbres floriſſans;
De celui-ci, que ce lien redreſſe,
Contre les vents, j'aſſûre la foibleſſe,
Et je corrige un penchant malheureux;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement ſa ſéve s'évapore;
Cet arbriſſeau, comblé des dons de Flore;
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ſes fleurs il faut le dégarnir;
Comment veux-tu que cet autre profite,
En lui laiſſant cette herbe paraſite,
Et ce feuillage, où l'Aſtre qui nous luit
Ne peut mûrir & colorer ſon fruit?
Ainſi ma main retranche avec prudence,
Pour m'aſſurer encor plus d'abondance.
Vains érudits, téméraires cenſeurs,
Qui prétendez enſeigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redreſſe;
Car c'eſt à vous que ſon diſcours s'adreſſe.
Mais tel ſe plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encore aſſez de verbiage

Pour allonger un ennuyeux ouvrage;
Et les Rimeurs auroient encor beſoin,
Qu'on eût pouſſé la réforme plus loin:
Mais ſous leurs yeux ils ont plus d'un modele (1),
Qui leur en donne un exemple fidele;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en eſt un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher ſur ſes traces:
Tu le connois, ce favori des Grâces,
Lui dont les vers, conſacrés aux Amours,
Seront les ſeuls qu'ils chanteront toujours.
Il avoit peu de cordes à ſa lyre,
Et cependant elle a pu lui ſuffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut, dans un cœur, inſpirer tour-à-tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous ont fait voir ſur la Scène lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.
  D'un choix heureux l'expreſſion dépend;
D'un terme unique, employé dans ſa place,
Elle reçoit & ſa force, & ſa grâce:
Qui la ſurcharge auſſi-tôt la détruit.
Celui-là ſeul en tire tout le fruit,
Qui, rejetant l'étalage & l'enflure,
Sait la réduire à ſa juſte meſure;
C'eſt le grand art. La vraie expreſſion
Ne va jamais ſans la préciſion.
L'unique objet que notre art ſe propoſe
Eſt d'être encor plus précis que la proſe;
Et c'eſt pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des Dieux.
  La période, au cordeau compaſſée,
De la mémoire eſt bientôt effacée:
De mots pompeux on a beau l'enrichir,

---

(1) *On prétend que Quinault n'a pas employé plus ſept ou huit-cents mots différens dans ſes Poëmes.*

D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir :
Elle s'envôle, & ne laiſſe après elle
Qu'un ſens confus qu'à peine on ſe rappelle :
Mais dans l'eſprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux & flatteur,
D'inſinuer ſes charmes & ſes grâces,
Et d'y laiſſer les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du ſouvenir,
Et par lui-même il ſait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni ſans perdre aucun terme
Du tour heureux & du ſens qu'il renferme.
Ainſi l'eſprit, dans un vers ſéduiſant,
Peut, ſans travail, s'inſtruire en s'amuſant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la meſure & les rimes,
N'empêchent pas, quoi qu'on ôſe avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penſer ;
C'eſt une audace auſſi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en eſt peu qui nous ſoient étrangers.
La Poëſie, ainſi que la Peinture,
Dans ſon reſſort a toute la Nature.
De tous les Arts qu'on cultive avec ſoin,
En eſt-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la ſource, auſſi *ſainte* & féconde,
Ait eu ſon cours dès l'enfance du Monde ?
Ce fut alors que notre Art immortel
Prit ſa naiſſance à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la muſique & la danſe,
Dont il ſuivit les loix & la cadence.
Les Laboureurs, pour prix de leurs moiſſons,
Sur des autels de mouſſe & de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allégreſſe :
On les voyoit pleins d'une aimable ivreſſe,
Parés de fleurs, danſer à demi-nus,
Et ſeconder leurs tranſports ingénus
Par des chanſons naturelles & vives,

Qu'il

Qu'ils ajuſtoient à leurs danſes naïves.
Qui peut nombrer les uſages divers
Où les humains ont employé les vers?
Pour rendre aux Dieux un plus célèbre hommage,
La Piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le ſoin d'inſtruire les mortels:
La vérité ſe ſervit des Poëtes,
Et la Sageſſe en fit ſes interpretes;
Médiateurs entre l'homme & les Dieux,
Ils ont ouvert le commerce des Cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour & la Gloire,
Pour couronner de myrte & de laurier
L'Amant fidele & le fameux Guerrier.
Ignore-t-on que le Fils & la Mere
Ne parlent point d'autre langue à Cythère?
Ainſi naquit, chez les premiers humains,
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont tranſmis ces grands Maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put ſuffire à nos arrangemens;
Le vers ſouffrit d'étranges changemens,
Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans ſon enfance;
Où l'on ne put, quoi que l'on ait tenté (1),
Donner aux mots aucune quantité.
Pour ſuppléer au défaut d'harmonie,
Et ſoutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnaſſe ignorés;
Et l'uniſſon de la rime naiſſante,
Vint ranimer leur chûte languiſſante,
Et rehauſſer, par cette nouveauté,

(1) *On a voulu faire autrefois des vers meſurés à la façon des Latins.*

Un Art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille & la pratique,
De jour en jour, rendirent moins Gothique.
A pas réglés le vers François marcha,
Une céſure en deux le partagea,
Par un repos qui varie & réveille
Une meſure uniforme à l'oreille.
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la première âpreté ;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent ſouffrir l'oreille de Phœbus.
L'éliſion, funeſte à l'hiatus,
Vint de ce monſtre affranchir l'harmonie :
Ainſi la France emprunta d'Auſonie
L'alignement & le même niveau ;
Pour ſe conſtruire un Parnaſſe nouveau,
Tâcha de ſuivre à-peu-près ſon modele,
Et vint à bout d'en conſtruire un chez elle,
Sur un terrein peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muſes étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moiſſonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Miniſtre encore au-deſſus de ſa place,
L'Atlas du Trône & celui du Parnaſſe,
Ne rougit pas d'encenſer nos autels :
A notre culte il porta les mortels ;
Des doctes Sœurs, dans un nouveau Lycée,
Il réunit la troupe diſperſée,
Et mérita cet hommage éternel,
Dont nous payons ſon amour paternel.
Hélas ? jamais la Parque inexorable,
En enlevant un pere ſecourable,
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verſer tant de pleurs après lui.
Thémis, ſenſible à nos vives allarmes,

Prit ſon bandeau pour eſſuyer nos larmes,
Et nous commit ſon propre protecteur,
Pour nous ſervir de pere & de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce Roi qui ſur les deux collines,
Par la Victoire en triomphe amené,
Fut, par nos mains, tant de fois couronné,
D'un nouveau faſte accrut encor ſa gloire,
Fit de ſon Louvre un temple de Mémoire,
Y raſſembla tout le ſacré Vallon,
Et prit ſa place à côté d'Apollon.
Mais je ſoupire en rappelant nos faſtes.
Qu'un ſiècle à l'autre oppoſe de contraſtes!
Et quel délire à nos regards ſurpris,
Fait à préſent fermenter les eſprits!
Las du bon-ſens, l'erreur & le ſophiſme,
Les vont enfin livrer au fanatiſme.
Tandis qu'ainſi j'écrivois à l'écart,
Au bas du Mont, jetant l'œil au haſard,
Je vis à gauche une épaiſſe pouſſiere,
Qui tout-à-coup obſcurcit la lumiere;
Un bruit confus, mêlé de cris perçans,
Jeta l'allarme & l'effroi dans mes ſens:
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au ſommet des montagnes;
Bientôt l'écho, parcourant nos déſerts,
Nous annonça l'ordre du Dieu des vers;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'inſtant raſſemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible appui.
Là, ſur un trône auſſi brillant que lui,
Environné par Corneille & Racine,
L'aimable Dieu de la double colline,
D'un doux ſouris accueillit les neuf Sœurs;
Il nous donna des couronnes de fleurs:
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverſer, par des coups éclatans,

Des Marſias érigés en Titans.
Les yeux alors pleins du feu qui l'embrâſe,
Il prend ſa lyre, il monte ſur Pégaſe,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars!
On y voyoit une antique Matrone,
Sous l'attirail & l'habit d'Amazone;
Et ſur ſon front, nos lauriers prophanés
Entrelaçoient ſes cheveux ſurannés;
De mille atours meſſéants à ſon âge,
Elle étaloit le riſible aſſemblage;
C'étoit la Proſe avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phœbus;
Et ſur ſon char attelé de Modernes,
Environné d'un gros de ſubalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui ſous leurs pieds, avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta ſon cartel outrageux;
C'étoit un Drame en proſe alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon ſoudain, avec mépris,
Au bas du Mont fit vôler les débris.
Comme un torrent qui deſcend des montagnes,
Tous nos Guerriers, guidés par nos Compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomène, un poignard à la main,
Des yeux, du geſte, & d'une voix tonnante,
Encourageoit ſa troupe fulminante.
On vit alors deux célèbres rivaux,
Courir enſemble à des exploits nouveaux;
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour ſa deviſe un d'eux avoit Pompée;
L'autre y portoit, écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector;
Un autre armé d'un ſtilet redoutable,

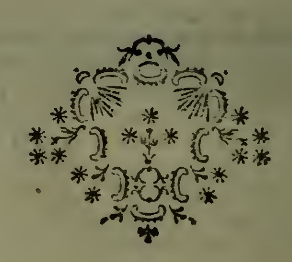
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion;
Et les auteurs de la rébellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain Lyrique, ayant pour cri *Roland*,
Se signaloit en faveur de la Rime:
Courage, ami, je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris;
Ton nom sera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liste,
L'inimitable & divin Fabuliste,
Que la chronique & les rieurs du tems
Mirent jadis au rang des végétans:
L'homme d'Esope, inconnu de soi-même,
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pu, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous, défendre le Parnasse.
La Rime avoit aussi parmi les siens,
Ce successeur des Comiques anciens,
Encor plus grand, si, dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dedaigner les suffrages
Des fats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'a se faire admirer.
Renard suivoit l'Auteur du Misanthrope.
Ici marchoient Malherbe & Calliope;
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits:
Les vents, l'orage & la foudre à-la-fois,
Sur les mortels, par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre, à travers les hasards,
Et sur la Prose éperdue & fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.
D'autres sans nombre, aimables paresseux,

Par les Plaisirs, les Grâces & les Jeux,
Initiés jadis dans nos mystères,
Dans ce grand jour, servant de Volontaires,
Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais;
Quand tout-à-coup des escadrons tout frais,
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi, deux vents furieux & contraires,
Contre un vaisseau, d'un souffle impétueux,
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.
Que celui-là soit réputé Barbare,
Qui ne connoît l'Eleve de Pindare.
Après ce chef des Poëtes du tems,
Suivoit cet autre encor dans son printems,
Qui, plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnasse François:
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le Chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui vôloient sur leurs pas,
Il en est un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois sa valeur Poëtique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît, Melpomène en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,
Que jusqu'alors les timides Rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoissance,

Ce nourriçon, que, depuis ſa naiſſance,
Le Dieu des vers a pris ſoin de former:
Toutes mes Sœurs ſemblent le réclamer,
Il eſt l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage eſt ſa langue naturelle,
Sa voix reſſemble à celle d'Apollon;
Et pour ſa gloire, & celle du Vallon,
S'il m'eſt permis de dire plus encore,
Autant que nous, Bignon l'aime & l'honore.
Ah! dit Thalie, eſt-ce toi que je vois,
Reſtaurateur du Brodequin François?
Par la Nature inſtruit dans mes myſtères,
Nouvel Auteur de nouveaux caractères,
Qu'après Moliere on a vu moiſſonner
Au même champ où Regnard vint glaner.
Je l'avoûrai, je le pris pour Térence:
Oui, dit ma Sœur, c'eſt celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla pluſieurs,
Qu'on dit jadis inſtruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuiſés de jeuneſſe;
Qui n'en ont pas acquitté la promeſſe;
Que l'on a vu toujours dégénérer,
S'anéantir & ſe déshonorer;
Et c'eſt entr'eux que ſe forgent à l'ombre,
Ces noirs écrits, & ces brevets ſans nombre,
Où leurs fureurs exhalent, à longs flots,
Un fiel goûté des méchans & des ſots.
De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut ſus & chaſſa cette engeance.
Le reſte étoit de jeunes nourriçons,
Qui ſauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus conſommée
Dans l'Art des vers, & dont la Renommée,
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A déjà pris la liſte avec les noms,
Et répandu les naiſſantes merveilles.
Entr'autre eſſai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux, chéri dans une Cour

Où les Beaux-Arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernierement encore,
Nous relisions la Fable de l'Aurore!
 Notre rivale & les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à-la-fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux & général.
Comme autrefois au pied des murs de Troie,
Du fier Achille Hector devint la proie;
Ainsi leur Chef subit, à nos regards,
Le même sort autour de nos remparts.
Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'Art des Vers,
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

Fin de l'Epître de Clio.





COMPLIMENT AU ROI,

Prononcé le 17 & présenté le 20 Novembre 1744.

ENFIN je te revois, cher & nouvel Auguste,
Que mon cœur, en secret, a toujours encensé....
Pardonne, en ce moment, le transport le plus juste;
Qui le fait exciter n'en peut être offensé.
Non, l'essor que je prends ne sauroit te déplaire:
Le moindre des mortels, sans être téméraire,
Peut laisser voir aux Dieux tout ce qu'il sent pour eux

FRANCE, tu m'applaudis; le même amour t'inspire;
Tu n'as plus qu'à jouir du sort le plus heureux;
Tu viens de recouvrer l'âme de ton Empire.

ET TOI, daigne agréer l'hommage mérité,
Que t'offre, par ma voix, la simple Vérité.
La seule Flatterie a besoin d'être ornée:
Eh! quand nous t'offririons ses dangereux attraits,
Tu ne recevrois point la coupe empoisonnée,
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits.
Fuis, malheureuse! ailleurs va porter tes prestiges,
Tu n'élevas jamais de véritable autel.

POURSUIS, PRINCE, pourſuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton Ayeul immortel....
Que dis-je !... A peine entré dans la même carrière,
Quel amas de lauriers (1) ! La plus forte barrière
N'eſt qu'un frivole obſtacle à tes premiers travaux ;
Et l'altière Cité (2) qui bravoit ton tonnerre,
Sur ſes débris ſanglans, ſert d'exemple à la Terre.
Tremblez, fiers Ennemis.... Vous, Amphions nouveaux,
Formez-vous déſormais à l'ombre de ſa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire ?
Chantez, Muſes, chantez ; voilà votre Apollon....

MAIS quels que ſoient les chants qu'elles faſſent éclorre,
Lis au fond de nos cœurs, tu liras plus encore
Que n'en peut exprimer tout le ſacré Vallon.

---

(1) Ypres, Furnes, Menin.
(2) Fribourg.





DISCOURS
PRONONCÉ
PAR L'AUTEUR
A L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,
LE JOUR DE SA RÉCEPTION (*).

MESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je suis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'eusse le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illustre Académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. C'est en ce moment que j'aurois besoin de cette éloquence aimable & na-

(*) *M. de la Chaussée ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de feu M. Portail, il y prit séance le Lundi 25 Juin 1736.*

turelle qui le rendit toujours ſi cher à tous ceux que la néceſſité ou leur bonheur faiſoient approcher de lui. Quel charme étoit répandu dans ſes moindres diſcours! Qui poſſédoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours auſſi précis, que nobles & convenables, en un mot, cette ſcience qui fait l'objet de vos travaux?

Vous ſavez, MESSIEURS, quel uſage M. PORTAIL a toujours fait du don de la parole. Heureux les Miniſtres de Thémis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abuſé; qui, au contraire, ne l'ont jamais employé que pour faire pencher la balance du côté de l'innocence opprimée!

Tel étoit ce digne Chef du premier Tribunal du Royaume; c'eſt-là qu'on l'a vu exercer, avec autant d'éclat que d'intégrité, un Art ſi néceſſaire à ceux qui, pour le bien de leur Patrie, ſont chargés des intérêts publics.

L'humanité eſt ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des Lettres: elle étoit le partage de ce grand Magiſtrat: ainſi les veuves & les orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à eſſuyer leurs larmes & à raſſurer leur fortune: ainſi le Prince avoit en lui un organe fidele, qui, en toute circonſtance, ſavoit concilier la majeſté d'un Maître & la bonté d'un Pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expreſſions ne peuvent rendre auſſi ſenſible que je voudrois? Quelles fleurs ai-je à jeter ſur ſon tombeau? Eſt-ce à moi d'entreprendre un éloge qui ſe trouve gravé dans le fond de vos cœurs? Non, MESSIEURS, avant que d'élever ma voix, je dois longtems vous écouter; c'eſt pour apprendre à m'énoncer, c'eſt pour être inſtruit par les Maîtres de l'Art, que j'ai recherché avec tant d'ardeur le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes beſoins. Quel ſujet d'émulation! Quel ſujet d'eſpérance pour tous ceux qui s'élevent dans le

ſein des Muſes ! Ils ne voient plus de ſi loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi. Que dis-je ? Ils participent tous aux grâces que je reçois, & partagent, avec moi, mon bonheur & ma reconnoiſſance.

En effet, MESSIEURS, qui ne ſeroit flatté d'être à la ſource des lumieres & des dons de l'eſprit, d'apprendre de vous-mêmes une Langue qui raſſemble toutes les richeſſes des autres, & qui ſera immortelle comme vous ? Que pouvois-je deſirer de plus doux & de plus avantageux que d'être aſſocié à des Sages qui renouvellent entr'eux l'union & les merveilles de l'âge d'Or, & qui s'enrichiſſent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare & de plus précieux ? Dans quel partage avez-vous daigné m'admettre ! Quel bonheur me tranſporte ! Mes eſprits, trop contraints, rompent le frein que je leur avois impoſé ; le génie qui préſide aux miracles que je vois, m'entraîne au-delà de moi-même, & me force à parler ce langage divin.....

Pardonnez cet eſſor : en quel tems, en quels lieux
Puis-je mieux employer le langage des Dieux ?
France, quel changement rappelle ton enfance ?
Tes faſtes confondus, écrits par l'Ignorance,
Dans un oubli profond ſeroient enſevelis,
A peine on connoîtroit la naiſſance des Lys :
Tes Peuples, en tous tems, étoient faits pour la gloire ;
Mais ils ignoroient l'art d'aſſurer leur mémoire.
Ils avoient des Héros qu'ils ne pouvoient vanter,
Ils faiſoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter.
A peine ils jouiſſoient des dons de la Nature ;
Leur langage indigent, ſauvage, ſans culture,
Aux beſoins de la vie étoit preſque borné,
Et leur eſprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur eſt toujours commune,
La langue & le génie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils faits à-la-fois ?

Eſpéroit-on de voir un Parnaſſe François?
Comme un ruiſſeau naiſſant languit près de ſa ſource,
Sans trop s'en éloigner, il commence ſa courſe;
A peine il peut couler: on diroit que ſes eaux
Ne ſerviront jamais qu'à nourrir des roſeaux.
Cependant il s'accroît, il peut ſuivre ſa pente;
Au travers de la plaine on le voit qui ſerpente;
On l'entend murmurer, & ſon cours s'embellit;
Il élargit ſa rive, il reçoit dans ſon lit
Des ſources, des ruiſſeaux, des torrens, des rivieres:
C'eſt un fleuve; il parcourt des Nations entieres;
Il porte l'abondance à cent Peuples divers,
Et du bruit de ſon nom il remplit l'Univers.
Du langage François telle fut la naiſſance,
Et tels ſont devenus ſon cours & ſa puiſſance.
Miniſtre ſouverain du plus juſte des Rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, & reconnois ma voix;
Applaudis, comme nous, à ton heureux génie.
Nous remplaçons enfin la Grece & l'Auſonie;
Ta langue eſt triomphante; apprends tous les ſuccès
Dont tu n'as pu goûter que les premiers eſſais.
Chérie également des Muſes & des Grâces,
Elle a tous les tréſors des deux autres Parnaſſes.
France, tu peux enfin célébrer à-la-fois
Ton bonheur, tes plaiſirs, tes tréſors & tes Rois.
Rien ne manque à tes vœux; tu ſais l'art plein de charmes
D'employer la parole, & de vaincre ſans armes.
Tu fais aimer ta langue à cent Peuples ſoumis;
Tu la fais adopter même à tes ennemis.

L'oſerions-nous encore accuſer d'indigence?
Ranimons-nous; honteux de notre négligence,
Daignons la cultiver, donnons-lui tous nos ſoins:
Son abondance ira plus loin que nos beſoins.
Oui, lorſque l'on en fait une étude profonde,
L'eſprit le plus fécond la trouve auſſi féconde.

Eh, quoi! n'a-t-elle pas remis entre nos mains
Les richesses des Grecs, & celles des Romains?
De leurs divins écrits, interpretes fideles,
Si nous avons peut-être égalé nos modeles;
Dans le monde savant, s'il ne s'est rien produit,
Sans être en notre langue heureusement traduit,
Elle peut donc suffire, & la plainte est injuste.
Rappelons-nous les tems de ce nouvel Auguste,
Dont ARMAND & SEGUIER furent les précurseurs.
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vu les neuf Sœurs!
Héros, qui fus si cher aux filles de Mémoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire:
L'avenir, comme nous, croira tes actions;
Il n'a qu'à parcourir tant de productions,
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître;
La gloire des Sujets prouve celle du Maître.
Peut-être croiroit-on que nos prédécesseurs,
Favorisés du Ciel, doués par les neuf Sœurs,
Ne doivent leurs succès qu'à leur heureux génie.
Se feroient-ils acquis une gloire infinie,
S'ils n'avoient su, d'ailleurs, amasser un trésor
Capable de fournir à leur brillant essor?
Leur langue fut l'objet de leur plus chere étude;
Ils avoient avec elle une longue habitude;
Ils n'oserent écrire, ils n'oserent penser
Avant que d'être instruits dans l'art de s'énoncer.
Eh! que sert une idée à qui ne peut la rendre,
Si, telle qu'on la sent, on ne la fait comprendre!
L'âme de la pensée est dans l'expression;
Sans elle, on ne peut faire aucune impression;
Sans elle, ce n'est plus qu'une fausse peinture,
Qui dégrade à-la-fois le Peintre & la Nature.
Exprimez-vous, ou bien cessez d'imaginer;
Parlez; je veux entendre, & non pas deviner.
Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon esprit se donne la torture?
Il aime que d'abord on sache le saisir,
Et que nul embarras ne trouble son plaisir.

L'expreſſion fait plus ; elle fait la fortune
D'une penſée, au fond, ordinaire & commune :
Souvent un mot ſuffit. C'eſt donc mal-à-propos
Qu'on ôſe mépriſer la ſcience des mots.
Que dis-je? Eſt-ce pour l'homme une étude frivole
Que celle d'où dépend le don de la parole?

Tel étoit le préſent qu'ARMAND nous avoit fait.
Ce génie éminent n'étoit point ſatisfait,
Si la langue, après lui, reſtoit mal aſſurée :
Il falloit garantir ſa gloire & ſa durée.
La langue eſt moins facile à fixer qu'à former.
Combien de Novateurs qu'on ne peut réprimer!
Ils regardent ſes loix comme une tyrannie,
Et reclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain ;
Chacun, libre du joug, s'érige en Souverain.
Le moindre Citoyen de la double colline
Ne veut plus reconnoître aucune diſcipline ;
Il ſubjugue, il corrompt le goût des ignorans,
Qui ſe font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainſi, par des revers auſſi prompts que biſarres,
Les Romains étonnés ſe trouverent Barbares.
Ne ſoyons point ſurpris d'un déſaſtre auſſi prompt ;
Il devoit arriver. La langue ſe corrompt,
Lorſqu'à l'indépendance elle eſt abandonnée ;
Elle a toujours beſoin d'être ſubordonnée.
Quand elle eſt parvenue à ſa maturité,
Il faut des ſurveillans, dont la ſévérité
Etouffe des abus toujours prêts à renaître ;
Il faut des défenſeurs qui ſoient dignes de l'être ;
Et que leur propre gloire intéreſſe toujours
A fixer à jamais ſa richeſſe & ſon cours.

On choiſit autrefois les Vierges les plus pures,
Pour mettre dans des mains auſſi ſages que ſûres
Le céleſte garant de la proſpérité
D'un Peuple dont enfin nous avons hérité.

Ce fut sur leur exemple, & d'après ce modele,
Qu'ARMAND sut établir un culte plus fidele;
Aux plus chers favoris qu'Apollon eût alors,
Il confia sa langue avec tous ses trésors.
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une succession toujours inaltérable,
Attentive à sa gloire, en fait la sûreté;
Rien n'en pourra jamais souiller la pureté.
Déjà nous célébrons vos fêtes séculaires (1).
Depuis que vous tenez les rênes littéraires,
Vingt lustres sont rentrés dans l'abîme des tems,
Sans qu'on ait vu ternir vos fastes éclatans;
L'avenir coulera sous les mêmes auspices,
Vous ne pouvez avoir que des destins propices.
Non, les dispensateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce, à son gré, sur tout ce qui respire.
La Prudence elle-même a fondé votre Empire.
L'esprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre postérité.
C'est un germe éternel qui produira sans cesse;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la Sagesse:
La Gloire s'intéresse à soutenir vos droits.
Vous serez protégés, tant qu'il sera des Rois.
Tel est votre destin : vous en avez des marques.
Illustre rejetton du plus grand des Monarques,
Objet de notre amour, digne présent des Dieux;
Toi, qu'on n'a pas besoin de nommer en ces lieux,
Toi, qui fais de nos cœurs les plus belles conquêtes,
Tu n'as pas dédaigné d'assister à nos fêtes (2).
Qu'Apollon fut touché de l'honneur éternel
Qu'ont reçu les neuf Sœurs en ce jour solemnel!
Qu'il fut charmé de voir leur Maître, au milieu d'elles,

---

(1) *L'Académie a été fondée en 1635.*

(2) *Le Roi honora l'Académie de sa présence en 1719.*

Entendre, avec plaiſir, leurs chanſons immortelles !
C'eſt un goût qu'il a joint à l'amour de la paix :
Minerve l'a rendu ſenſible à ſes attraits.
Elevé dans ſon ſein dès ſa plus tendre enfance,
Son Diſciple a rempli ſa plus chere eſpérance.
Il l'aime ; elle eſt ſon guide & ſon plus ſûr appui ;
Et pour comble de biens, elle regne avec lui.

O vous, modérateurs du Temple de Mémoire,
Miniſtres attachés aux autels de la Gloire,
Jouiſſez de vos droits, & portez juſqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang ſi glorieux.
Quelle place plus noble & plus digne d'envie,
Quel emploi pourroit mieux illuſtrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs !
C'eſt l'éloge éternel de l'eſprit & des mœurs.

Pour moi, puiſſé-je en tout imiter mes modeles,
Et me former aux ſons de vos voix immortelles !
Vous prenez un Eleve ; il ſera trop heureux,
S'il peut juſtifier un choix ſi généreux.



RÉPONSE
DE
M. L'ARCHEVÊQUE DE SENS,
AU DISCOURS
DE M. DE LA CHAUSSÉE (*).

MESSIEURS,

IL arrive quelquefois, ſur le Parnaſſe, ce que nous ne voyons que trop ſouvent parmi les mortels. La jalouſie ſe met entre les Sœurs, & au-lieu d'être amies, elles deviennent rivales.

Vous l'avez vu, MESSIEURS, par les plaintes que la Muſe CLIO vous a portées contre ſa ſœur CALLIOPE. Celle-ci, enflée de ſes ſuccès & de cette commode liberté dont jouit l'Eloquence, avoit entrepris, dit-on, de critiquer la régularité de ſa ſœur; & ſous prétexte de la délivrer d'une gêne importune, elle avoit eſſayé de lui enlever la meilleure partie de ſes charmes, en la dépouillant de ſa cadence & de ſon harmonie.

(*) *Comme M. l'Evêque de Mirepoix fut reçu le même jour, on n'a pas cru devoir mettre la Réponſe entiere de M. l'Archevêque de Sens; on n'a inſéré ici que ce qui regarde M. de la Chauſſée.*

CLIO s'est défendue par cette Epître qui vous est connue : elle y justifie habilement la Poesie par la Poësie même ; & elle fait sentir, par expérience, que l'essor du génie n'est pas toujours étouffé par la césure & par la rime. . . . .

Pour vous, MONSIEUR, c'est avec des talens différens que vous remplacez cet illustre Magistrat que nous avons perdu ; & ces talens sont aussi précieux à l'Académie Françoise, qu'ils ont été applaudis par le Public. Votre Muse, qui s'est essayée avec succès dans la *Fausse Antipathie*, s'est montrée, un an après, si mûre dans l'*Epître de Clio*, & dans *les Préjugés à la Mode*, qu'elle a fait concevoir de vous de hautes espérances. Si dans un an, & dans un âge peu avancé, vous avez fait tant de progrès, que sera-ce, si vous augmentez toujours de même? Ne verra-t-on pas un jour revivre en vous cet ancien fléau des vices & du ridicule, le célebre Moliere?

Ici je devrois peut-être, en qualité de Directeur d'une Académie à qui la Poësie est chere, m'étendre davantage sur le mérite de vos Comédies ; mais l'austère dignité dont je suis revêtu, m'oblige à être réservé. N'aurois-je pas même à craindre qu'on ne me fît un reproche, si je louois également l'Orateur Chrétien & le Poëte prophane, & si je distribuois à-la-fois des éloges & à celui qui a préparé des scènes au Théâtre, & à celui qui a compté les Théâtres au rang des scandales qui excitoient son zèle? . .

Non, MONSIEUR, le reproche seroit injuste. Je puis, sans blesser mon caractere, donner, non aux Spectacles que je ne puis approuver, mais à des Piéces aussi sages que les vôtres, & dont la lecture peut être utile, une certaine mesure de louange ; tandis que l'Académie, en vous adoptant, donne à la beauté de votre génie, & aux grâces de vos Poësies, la couronne qu'elles méritent à ses yeux.

Celui-là, en effet, mérite sans doute, même de nous, quelqu'éloge, qui a banni de la Scène les passions

ruminelles qui corrompent communément nos Spectacles, & qui a ſu faire ſervir ſes fictions poëtiques à donner aux hommes d'utiles leçons : ainſi, en rendant juſtice à la ſageſſe de vos vûes, on pourra convenir ſans peine qu'il y a quelque rapport entre celui qui condamne nos Théâtres & celui qui eſſaie de les corriger.

Continuez, MONSIEUR, à fournir à nos jeunes gens, je ne dis pas des Spectacles, mais des lectures utiles, qui, en amuſant leur curioſité, les rappellent à la vertu, à la juſtice, aux ſentimens d'honneur & de droiture que la Nature a gravés dans le cœur de tous les hommes, & à répandre un ſalutaire ridicule ſur les biſarres goûts de la Jeuneſſe de notre ſiècle. Les Orateurs Chrétiens trouveroient moins d'obſtacles au fruit qu'ils déſirent, ſi les eſprits étoient préparés aux vérités chrétiennes par les vertus morales, & par les ſentimens que la raiſon inſpire. Car, hélas ! qu'il eſt difficile de faire de vrais Chrétiens de ceux qui n'ont pas encore commencé d'être des hommes raiſonnables !

Tels ſont ceux que vous avez ſi bien caractériſés dans les *Préjugés à la Mode ;* gens qui n'ont ni ſentimens, ni mœurs, ni amitié, ni pudeur, ni connoiſſance des devoirs de la ſociété & des regles de la bienſéance ; qui ſont ſans attention pour les Anciens, ſans docilité pour les vieillards, ſans égards pour les ſavans, ſans reſpect pour la Religion, même ſans vraie amitié pour les compagnons de leurs plaiſirs ; qui critiquent tout, ſans rien ſavoir ; & qui, ſans expérience & ſans étude, décident hardiment de toutes choſes ; qui ſe croient ſavans, quand ils ont mépriſé leur remords, & ſecoué par impiété tout principe & toute croyance ; enfin, qui ne connoiſſent de vertu qu'une valeur féroce, une franchiſe groſſiere, une générosité prodigue, une probité mal conçue & mal ſoutenue. Voilà ce que, de nos jours, on eſt déjà à vingt ans ; voilà le caractère de cette Jeuneſſe, qui ſe figure

qu'il est du bon air d'avoir déjà, à cet âge, méprisé tous les devoirs & épuisé tous les vices : caractere si étrange, & néanmoins si commun, que le sacré & le profane, le sérieux & le comique, la chaire & le théâtre doivent se liguer pour rendre ces libertins aussi ridicules qu'ils le sont, & aussi odieux qu'ils méritent de l'être!

Cependant, MONSIEUR, nous jouirons des douceurs de votre société : vos amis rendent témoignage combien elle est aimable. L'on voit par les sages & nobles sentimens que vos Poësies expriment, qu'ils sont empreints dans votre cœur, & que la vertu & la probité donnent ce vrai prix à vos talens, sans lequel les plus brillans n'empêchent pas ceux qui les possedent d'être souverainement méprisables.

Fin de la Réponse.



LETTRE

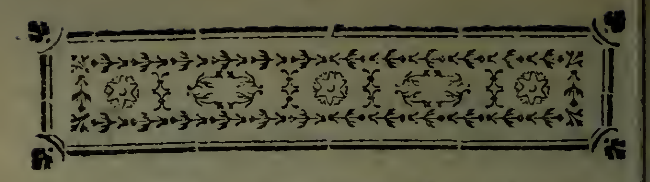
SUR

LA COMÉDIE

DE

L'ÉCOLE DES AMIS;

Traduite en François par M. FLONCEL, *Avocat en Parlement, Censeur Royal, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, de celle des Apathistes de Florence, des Etrusques de Cortone, & de celle de Boulogne; ci-devant Secrétaire d'Etat de la Principauté de Monaco, & depuis Premier Secrétaire des Affaires Etrangeres sous le Ministere de M. Amelot & de M. le Marquis d'Argenson.*



LETTRE

DE MONSIEUR

LOUIS RICCOBONI,

A

M. LE DOCTEUR MURATORI,

Bibliothécaire de M. le DUC DE MODENE, *de la Société Royale de Londres*, &c. &c.

MONSIEUR,

SI les tumultes de la guerre m'ont privé de l'honneur que j'avois de vous écrire de tems en tems, & du plaisir de recevoir de vos nouvelles, souffrez, je vous prie, que la tranquilité de la paix me rende l'un & l'autre. Si les armes ont toujours été contraires aux Belles-Lettres, comme vous me fites l'honneur de me le marquer en dernier lieu, à présent que tout est tranquile en Italie & en France, elles reprendront leur ancienne vigueur. J'espere sur-tout que nous verrons

LETTERA



LETTERA

DEL SIGNOR'

LUIGI RICCOBONI,

AL

SIGNOR' DOTTOR' MURATORI,

Bibliothecario DEL SERENISSIMO DUCA DI MODENA, *della Reale Società di Londra*, &c. &c.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE,

SE i rumori di guerra mi tolſero l'onore che aveva, di tempo in tempo, di ſcriverle, e di eſſere favorito di ſue riposte, mi permetta che la tranquillità de la pace mi ridoni queſto contento. Se le armi furono ſempre funeſte a le Lettere, come nell' ultima ſua mi ſcriſſe, ora che tutto è calmo in Italia ed in Francia, riprenderanno eſſe l'antico vigore; ſpero ſopra tutto, che in fine com-

enfin paroître votre dernier grand ouvrage, dont les troubles de la guerre ont empêché l'impreſſion. Je ne veux pas, de ma part, laiſſer paſſer l'occaſion de vous annoncer une nouvelle Littéraire de France, qui juſqu'à préſent ne fait qu'un certain éclat : on peut même dire que ce n'eſt qu'une étincelle ; mais peut-être qu'en moins d'un ſiècle elle deviendra une lumiere brillante, capable d'éclairer toute l'Europe.

Le Théâtre François, depuis les trois fameux Auteurs qui en ont fixé la forme, paſſe pour le meilleur de l'Europe. Il m'a paru, depuis vingt-un ans que je ſuis à Paris, (& toute la Nation eſt du même ſentiment,) qu'il n'eſt pas éloigné de ſa décadence ; le tragique des Poëtes modernes n'a plus la force de Corneille, ni le beau naturel de Racine ; & le comique eſt auſſi différent du bon goût de Molière, que cet Auteur s'eſt diſtingué, par ſes belles Comédies, de ceux qui l'avoient précédé.

Le Théâtre François étant parvenu à ce point, on entendoit toujours, au milieu même des applaudiſſemens, & du ſuccès de quelque Tragédie ou Comédie nouvelle, les plaintes du Public, qui ſe rappeloit le ſouvenir des excellens Drames de ces trois Poëtes. Les Beaux-Eſprits ſe décourageoient & mettoient rarement la main à la plume, pour ne pas s'expoſer à la comparaiſon que les Spectateurs faiſoient d'abord des Auteurs précédens avec eux. D'autres Poëtes médiocres en cou-

parirà a la luce quell'ultima ſua grand' Opera la di cui impreſſione fù da bellici ſuſſurri impedita. Dal canto mio non voglio traſcurare l'occaſione di darle una nuova Letteraria di Francia: in oggi non fà ella gran' rumore, e può dirſi che non è che un ſcintilla, ma forſe in men' di un' ſecolo può ella divenire un' gran' fiamma che per tutto riſplenda.

Il Teatro Franceſe, doppi trè famoſi Poëti chè ne hanno aſſodata la forma, è valutato per il migliore di tutti in Europa. Doppo vint' un' anno che ſono in Parigi è mi paruto, (e tutta la Nazione è dello ſteſſo ſentimento,) che non foſſe lontana la ſua decadenza. Il tragico de' moderni Poeti non ha piu la forza di Cornelio, o la bella natura di Racine: il comico pure è tanto lontano da la maniera di Moliere quanto queſto Poeta lo fu da ſuoi predeceſſori con le di lui belle Comedie.

Giunto a queſto ſegno il Teatro Franceſe, ſi ſentivano ſempre le doglianze del publico, (in mezzo ancora de gli applauſi nel ſucceſſo di qualche nuova Tragedia o Comedia), che ſi richiamava in mente i belliſſimi Drami delli tre' di ſopra nominati Poëti; i belli ingegni ſi ſcorragivano, e poche volte mettevano la mano a la penna, per non eſporſi al paragone che gli ſpettatori facevano toſto de i paſſati con i viventi:

roient les risques en leur place, & la réputation du Théâtre François déclinoit de jour en jour. Dans ce même tems un de ces génies peu communs dans cette Nation, & dont cependant la République des Lettres a un si grand besoin; un de ces génies, dis-je, amateur de la nouveauté, & assez hardi pour en hasarder une contre le torrent de l'usage ordinaire, voulut secouer le joug; il s'ouvrit une nouvelle carrière, puisque celle qu'on avoit suivie jusqu'alors, en marchant sur les traces des illustres Poëtes que je viens de nommer, n'étoit plus du goût des Spectateurs. La personne dont je parle est M. *Nivelle de la Chaussée*, un des quarante de l'Académie Françoise.

Il a inventé un nouveau genre de Comédie. Elle avoit toujours représenté les incidens domestiques des Bourgeois, des gens aisés, & quelquefois même des Artisans : le Théâtre ancien, tant Grec que Latin, ne nous fournit plus d'autres modeles, que ceux de cette nature, que les modernes ont imités; il y a cependant dans la société une espèce de personnes qui sont exclues d'une action comique; on croit les Gentilshommes & les Seigneurs d'une haute naissance trop élevés pour entrer dans les situations domestiques, qui ont toujours été le partage & l'objet de la Comédie; ils ne peuvent pas non plus agir dans le tragique, puisqu'ils ne sont pas assez grands pour chausser le cothurne, qui n'appartient qu'à des Princes & à des actions hé-

In vece loro altri Poetaſtri ſottentravano al peſo, e la fama del buon' Teatro Franceſe andava di giorno in giorno indebollendo. In queſto mentre uno di quegli ingegni, che non ſono ben frequenti fra queſta Nazione e de' quali tanto abbiſogna la Republica delle Lettere, voglio dire, uno ſpirito amante della novità, ed aſſai corraggioſo per intraprenderla contro il torrente della conſuetudine del volgo, pensò di ſcuotere il giogo; tentò egli un' nuovo camino giache il calcato ſin' ad ora, ſul' imitatione de bravi Poeti di ſopra citati, riuſciva non dilettoſo a ſpettatori. La perſona di cui parlo è il Sig. *Nivelle de la Chauſſée*, uno de i quaranta dell' Academia Franceſe.

Ha egli imaginato un nuovo ſiſtema di Comedia. In quella ſi trattarono ſempre gli affari domeſtici dei cittadini e de beneſtanti, o pure de mecanici operari delle città: non abbiamo dal Teatro antico, coſi Greco che Latino, altri modelli che di queſta natura, e che i moderni hanno imitati. Si trova però nella ſocietà una ſorte di perſone che ſono excluſe dal azione comica: i Gentiluomini, ed i Signori di portata e dilluſtre naſcita ſono creduti troppo grandi per trattare gli affari domeſtici, che ſempre furono l'appanaggio de la Comedia: come ne pure poſſono aver loco nel Tragico, poiche ſono troppo piccoli per calzare in coturno, in cui

roïques. Ce sont ces mêmes personnes qui occupent, si l'on peut se servir de ce terme, une espèce de niche isolée, & un certain milieu entre le rang élevé de la Tragédie, & le populaire de la Comédie, que M. *de la Chaussée* a imaginé de faire entrer dans une action qui puisse avoir tantôt l'intéressant de la Tragédie, & tantôt les situations de la vie civile entre des gens de condition, & qui conserve ainsi le caractère de la Comédie. Cet Auteur en a donné trois modeles, qui remplissent parfaitement son dessein, comme je le dirai en son lieu.

Pour ce qui est de l'action tragique, il me paroît que la Religion & nos mœurs, si différentes de celles des Anciens, ne souffrent plus le merveilleux de la Tragédie : en effet, nous sommes assez heureux pour que l'on n'ait plus besoin d'inspirer au peuple la haîne contre les tyrans. Je crois aussi que l'on ne devroit pas permettre la représentation des actions violentes, qui, par le fer & le poison, conduisent à de grands attentats, ou excitent à la vengeance. De pareils exemples ne peuvent, selon moi, que révolter les Spectateurs, quand même ils seroient portés à se livrer à de semblables sentimens, ou qu'ils les détesteroient.

Quant à la Comédie, il seroit à souhaiter que tous les Auteurs suivissent le plan de la Fable, que l'illustre Molière a établi. Je pourrois cependant croire que, si

ſolo Principi di alto grado intervengano per grandi azioni. Di queſti tali perſonnaggi, che occupano una nichia iſolata e frapoſta tra il primo rango de la Tragedia, e l'infima de la Comedia, ha penſato il Sig. *de la Chauſſée* di farne un' azione, che alcuna volta adegui l'intereſſe de la Tragedia, ed alcun' altra maneggi gli affari de la ſocietà civile fra gente di nobile conditione, e ſoſtenga coſi le veci de la Comedia: ne ha dato l'Autore tre exemplari nè quali ha compito a pieno in ſuo diſſegno, come dirò a ſuo loco.

In quanto a ciò che riguarda l'azione tragica par' mi che la Religione ed i coſtumi de popoli, tanto da gli antichi tempi diverſi, non poſſino più admettere lo eſtraordinario de la Tragedia: in fatto la republica non è più nel caſo d'inſinuare nel animo de' cittadini un' ſentimento averſo a tiranni: come non par' mi che ſi doveſſe permettere di preſentare al popolo delle azioni violenti, che con in mezzo de i veleni e del ferro ſi faccino ſtrada a grandi attentati, o che diano adito a le vendette. Tali eſempi, cred' io, non poſſono che apportar ſcandalo a ſpettatori; o inclinati, o averſi che ſiano a tali formole di penſare.

Circa poi a la Comedia ſi dovrebbe deſiderare che tutti i Poeti ſeguitaſſero il ſiſtema di favola che il bravo Moliere introduſſe: tuttavia voglio darmi ad intendere che, ſe

ce grand-homme vivoit aujourdhui, sans abandonner son systême, il lui donneroit une forme plus convenable à nos usages ; il emploieroit des personnes plus distinguées ; & par conséquent, en ennoblissant l'action théâtrale, il varieroit considérablement celle qu'il a employée si long-tems. Ne puis-je pas même assurer qu'il l'avoit imaginé, puisqu'il nous en a laissé un témoignage certain dans la Comédie du *Misanthrope*, qui devoit peut-être servir de bâse au grand édifice qu'il projettoit, si la mort ne l'eût prévenu.

Notre Auteur, (je parle de M. *de la Chaussée*,) pour suivre cette idée, a donné trois Comédies. On remarque que dans la première, *la Fausse Antipathie*, il ne marcha qu'en tremblant, craignant sans doute de choquer le goût des Spectateurs, comme il l'annonce clairement dans le Prologue de cette même Pièce. Dans la seconde, *le Préjugé à la mode*, il n'introduisit sur la Scène que des personnes d'un rang distingué ; mais il ne représenta qu'une action familière, qui leur étoit convenable, & il ne s'éloigna pas beaucoup de l'ancienne, en traitant cette même action. Notre Auteur intéressa habilement, dans cette seconde Comédie, le cœur de toutes les femmes, soit parce que plusieurs d'entr'elles étoient dans le cas malheureux d'avoir des époux qui avoient honte de les aimer, soit que les autres craignissent que ce malheur ne leur arrivât ; & c'étoit-là le défaut que M. *de la Chauf-*

quel' grand' ingegno viveſſe, ſenza abbandonare quel' ſuo ſiſtema, darrebbegli una forma più adequata a noſtri tempi: inalzarebbe forſe ancor' egli il grado delle perſone, ed in conſeguenza darebbe loro un' azione più riguardevole, che molto la renderebbe varia da quella per tanto tempo da lui uſitata; ne ſarei lontano dal credere che certamente lo aveſſe penſato, avendocene laſciato un' teſtimonio ben certo nella Comedia del *Miſantrope*: doveva forſe quella ſua favola ſervir di baſe al grande edificio, ſe la morte non glielo aveſſe impedito.

Il noſtro Poeta (parlo del Sig. *de la Chauſſée*), per eſeguire il di lui penſamento, ha dato tre' Comedie. Si vede che nella prima (1) andò tentone e con iſpavento, temendo forſe una generale rivolta de ſpettatori, come ben chiaro la fà egli comprendere nel Prologo di quella. Nella ſeconda (2) preſe più di corragio: ſtabilì gli Attori tutti perſonaggi di rango, ma non trattò che un' affare domeſtico a quelli convenevole, ne molto del antica formola ſi dicoſtò in quanto à la maniera di maneggiarlo. In queſta ſua ſeconda favola artificioſamente il Poeta intereſsò il cuore di tutte le donne: ſiaſi, o perche molte fra quelle provaſſero la diſ-

(1) La Fauſſe Antipathie.

(2) Le Préjugé à la mode.

fee prétendoit corriger. Toutes les femmes donc ſe déclarèrent en faveur de cette Pièce. Les Spectateurs connurent, plus que jamais, que les pleurs & les ris pouvoient noblement paroître aſſociés enſemble dans une Comédie. Un ſi grand ſuccès encouragea notre Auteur à faire la dernière tentative : il donna pour cela, au commencement de cette année, ſa troiſième Pièce, *l'Ecole des Amis.* Les perſonnages étoient du même rang que ceux de la ſeconde; les évènemens qui forment l'action, tels qu'ils pourroient arriver à des gens de toute eſpèce; mais les ſentimens & les maximes y ſont traités avec tant de force & de délicateſſe en même tems, qu'ils ont fait goûter aux Spectateurs le même plaiſir qu'ils auroient trouvé dans une Tragédie bien intéreſſante. Les larmes ont triomphé juſqu'au point d'exciter le caprice des Auditeurs, (qui ſont par-tout les mêmes ;) ils ſe ſont plaints de ce qui les avoit touchés ſi délicatement, à cauſe ſeulement qu'ils n'étoient pas accoutumés à goûter un plaiſir ſemblable dans d'autre compoſition dramatique, que dans la Tragédie, & qu'il leur paroiſſoit qu'ils ne devoient pas le reſſentir dans la Comédie.

grazia di avere de i mariti che arrosivano di comparire amanti delle proprie mogli, (che era il vizio che il Poeta aveva intrapreso di correggere,) o siasi per la tema che avevano di caderci, tutte le donne si dichiararono fautrici di questa Comedia. Più che mai conobbero gli spettatori, che il *riso* ed il *pianto* potevano nobilmente comparire congiunti assieme in' una azione comica; una così grande riuscita incorreggì il nostro Poeta a far' l'ultimo passo. Diede egli però al principio di quest' anno la sua terza Comedia (1). Gli Attori erano dello stesso rango che quelli della sua seconda. I fatti che cōstituiscono l'azione, gli stessi che avenir' potrebbero in ogni grado di persone: ma i sentimenti ed i pensieri con tale delicatezza, & con tanta forza ad un tempo, vi sono maneggiati, che hanno fatto gustare à spettatori lo stesso piacere che in una bene interessante Tragedia potrebbesi trovare. Le lagrime hanno trionfato sino al segno di commovere, e di irritare il capricio de spettatori (che in ogni parte del Mondo sono gli stessi) per fare che si siano dolsi di ciò che tanto li dilettava, solo perche non erano avezzi a provare consimile piacere in altra dramatica composizione che nella Tragedia, e che pareva loro che non dovessero gustarlo nella Comedia.

(1) L'Ecole des Amis.

Enfin, l'*Ecole des Amis* a été représentée avec succès & avec un grand concours; elle a reçu des applaudissemens; & cependant elle a été chaque jour vivement critiquée, seulement parce que le Public étoit prévenu contre une pareille nouveauté. On lui reproche de manquer de certaines choses, qui, si par hasard elles y étoient, deviendroient des défauts. On dit surtout : *il n'y a point de Comédie, on n'y rit point.*

Si, en disant, *il n'y a point de Comédie*, les critiques entendent ce que cette expression signifie véritablement, c'est-à-dire, qu'il n'y a point d'intrigue & de mouvement; j'estime, au contraire, qu'il y en a un peu trop, & que, pour la réduire à un point raisonnable, il faudroit en diminuer. Si l'*on n'y rit point*, tant mieux, puisque le rire seroit un poison dans une pareille Pièce. Les Spectateurs blâment aussi le dénouement, par rapport à ce que *Monrose* est arrêté, & parce qu'il y a un pareil incident dans une autre Comédie, & ils n'ont peut-être pas tort. Ils disent encore qu'il ne convient pas qu'*Ariste* demande & obtienne le consentement du Roi pour épouser *Hortense*, dans l'intention de la céder ensuite à son ami. Pour moi, je pense qu'on ne peut reprocher à l'Auteur qu'un peu de négligence. Pour le premier article de ces deux critiques, avec peu de vers, en supprimant l'Exempt qui arrête *Monrose*, la ressemblance qu'on lui reproche ne s'y trouve plus : à l'égard du second, il ne faut que peu de paroles pour ôter toute équivoque.

In ſomma *la Scuola degli Amici* ha riuſcito: è ſtata repreſentata con gran' concorſo, aſcoltata con applauſo; e pure è ſtata ella ogni giorno ſommamente criticata, ſolo perche era provenuto il Publico contro una tale novità. Imputano a queſta Comedia di mancar ella di alcune coſe, che ſe per accidente vi foſſero, ſarebbero diffetti: dicono ſopra tutto che *non vi è Comedia, e che non vi ſi ride.*

Se, dicendo che *non vi è Comedia*, pretende il Publico dinotare ciò che una tale eſpreſſione ſignifica, cioè, che manca d' intreccio e di moto, io giudico anzi che vene ſia un pò di troppo, e che per ridurla ad una convenevole miſura biſognarebbe diminuirlo: ſe non ſi ride, ben fatto, poiche ſarebbe il riſo il velen' di una tal' favola; ſi dolgono parimente gli ſpettatori dello ſcioglimento, in quanto a la forma del arreſto di *Monroſe*, perche ſi trova coſa ſimigliante in altra Comedia, e non han' forſe torto. Dicono in oltre, che non ſia bene che *Ariſte* dimandi, ed ottenga il conſenſo del Rè per maritarſi lui medeſimo con *Ortenſia*, per farne poi la rinunzia al amico. Io per me giudico che non ſi poſſa tacciare il Poëta che di un poco di traſcuraggine. Per il primo de i de capi di queſte due critiche, con pochi verſi, togliendo via quel' officiale, ſi ripara a la ſomiglianza: e per il ſecondo con poche parole, ſi toglie l'equivoco.

En effet, jamais l'Auteur n'a pensé à faire demander *Hortense* en mariage, par *Ariste*, au préjudice de son ami : c'est au contraire pour son ami même qu'il obtient le consentement du Roi. Voici ce que la conduite d'*Ariste* & le dénouement de la Comédie prouvent, c'est qu'*Ariste* avoit, peu de jours auparavant, obtenu les charges de *Monrose*, & que ce même jour il avoit enfin trouvé le moment favorable d'obtenir la permission du Roi de les céder à son ami, *Dornane*, jeune homme, & qui dans toute la Piéce n'a fait voir que le caractère d'un étourdi, sans réflexion, qui pense & propose tout ce qui lui vient dans l'imagination, écrit de la Cour à *Aramont*, qu'*Ariste* est un faux ami, un traître, qu'il a obtenu les charges de *Monrose* ; & comme dans le même tems le bruit s'est répandu que le même *Ariste* a demandé le consentement du Roi pour le mariage d'*Hortense*, *Dornane* croit sans balancer que c'est pour lui qu'il l'a demandé, comme il paroît en effet qu'on le peut supposer suivant l'apparence de la première trahison : les deux Amans le pensent de même, & se livrent à la plus grande douleur ; *Ariste* arrive, qui explique l'énigme des charges obtenues, & de la permission de les céder à son ami. En venant ensuite à l'article du mariage, il s'adresse à *Hortense* en ces termes :

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main ; vous pouvez vous unir.

In fatto non fù mai vero che il Poeta pensasse e facesse fare ad *Ariste* la dimanda del matrimonio d'*Ortensia* à pregiudizio del' amico, anzi tutto al contrario e per l'amico stesso ch' egli ottiene il consenso del Rè. Ciò che si deduce dalla condotta di *Ariste*, e dallo scioglimento, si è: che pochi giorni prima aveva *Ariste* ottenute le cariche di *Monrose*, e che quel giorno medesimo aveva in fine trovato il punto favorevole per ottenere dal Rè la permissione di farne la cessione al amico. *Dornane* giovano di carattere, come lo vediamo in questa Comedia, stordito e senza riflessione, che pensa e propone quanto gli viene in capo, scrive da la corte à *Aramont* che *Ariste* è un finto amico e traditore, avendo ottenuto dal Rè le cariche di *Monrose*; e per che nello stesso tempo si è sparsa voce che lo stesso *Ariste* abbi chiesto l'assenso del Rè per le nozze d'*Ortensia*, lo stesso *Dornane* non esita punto a credere che la dimanda non sia per lui stesso, come pare in effetto che si debba presupporre seguendo l'apparenza del primo tradimento. Tutto credono i due amanti e si disperano. Viene *Ariste* che scioglie l'enigma de le cariche ottenute, e de la permissione di cederle à l'amico; e quando si arriva al gran' punto del matrimonio, *Ariste* dice ad *Ortensia* questi due versi:

Il semble que cette expression n'éclaircit pas assez la vérité du fait, & que l'on peut encore croire qu'il a demandé *Hortense* pour lui, quoique dans le dessein de la céder à son ami. C'est seulement cette légère négligence, comme je l'ai déjà dit, que l'on peut reprocher à l'Auteur.

Si ces deux vers disoient clairement qu'*Ariste a demandé le consentement du Roi pour le mariage d'Hortense avec Monrose*, les Spectateurs reconnoîtroient d'abord que *Dornane* a pris le change, & donné de faux avis; & que dans la Lettre qu'il a écrite, il s'est, suivant sa coutume, livré aux mouvemens de son caractère. On voit donc évidemment qu'avec peu de mots retranchés ou ajoutés, ces prétendus grands défauts disparoissent; marque sensible que le mal n'est point dans le fond. Enfin toutes les critiques que l'on fait, naissent, non de la réalité de quelque défaut qui pourroit y être, mais de la nouveauté qui a surpris & mal disposé quelques Spectateurs.

Lisez, Monsieur, cette Comédie, & je suis assuré que vous applaudirez à la belle morale & à l'heureux talent de son Auteur. Au reste, le Public s'appercevra,

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main; vous pouvez vous unir.

Pare che questa espressione non basti per mettere in chiaro la verità del fatto; e pare che si possa tuttavia credere ch' egli ha dimandate le nozze per lui stesso, quantunque con intenzione di cedere *Ortensia* a l'amico. Ecco di che si può tacciare il Poeta, come dissi, di un poco di negligenza.

Se questi due versi dicessero ben chiaro ch' *egli ha dimandato al Rè il di lui consenso per che* Monrose *possa maritarsi con Ortensia*, lo spettatore si accorgerebbe, senz' altro, che *Dornane* ha dati degli avisi, o falsi, o mal' digariti: e che nella Lettera scritta, secondo il suo costume, aveva seguiti gl' impulsi del suo carattere. Chiaro si vede adunque che, con poche parole aggiunte, e con poche levate, questi pretesi così grandi errori svaniscono, segno evidente che il male non è nel tronco. In fine tutte le critiche che ci si fanno, derivano non da la realità di qualche diffetto che vi possa essere, ma da la novità che ne ha sorpresi e male intentionati alcuni.

V. S. Illustrissima legga questa Comedia, e sono certo ch' ella farà applauso al consumato e felice talento del di lei Autore. Per altro, questo Publico conoscera fra poco quanto più facilmente si possa pervenire a la

dans peu, qu'il eſt bien plus aiſé de parvenir à la correction des mœurs par des Pièces de ce caractère, que par la Tragédie; dans cette dernière, on ne met ſur la ſcène que des perſonnes qui nous paroiſſent organiſées & penſer autrement que le commun des hommes, & que nous n'oſerions jamais imiter, parce que nous les croyons fabuleuſes ou ſurnaturelles.

Ce même Public ſentira que la vertu des Héros tragiques, parce qu'elle agit ſur des perſonnes trop élevées, ne fait aucun effet ſur les cœurs & ſur les eſprits; mais qu'au contraire, quand nous la voyons briller dans des perſonnes qui ne ſont au-deſſus de nous que d'un ſeul dégré, nous ſentons combien il ſeroit aiſé à tout le monde de ſe rendre la vertu propre & familière, ſi nous nous diſpoſions à la ſuivre; on s'apperçoit à chaque inſtant, dans les premiers, qu'ils n'agiſſent que par le fanatiſme de la gloire, & dans les ſeconds, par le ſeul mouvement de la vertu. Enfin, ſi les traits les plus forts de la morale, & les ſentimens les plus élevés, nous paroiſſent étrangers dans les uns, ils nous deviendront familiers dans les autres; & l'on conviendra ouvertement qu'il n'eſt pas néceſſaire d'employer un art infini pour nous préſenter les prodiges de la nature dans les Scipions & les autres Héros tragiques, lorſque ce même art peut plus naturellement, & avec plus d'utilité, nous préſenter des perſonnes qui ſont à notre portée, & qui peuvent penſer & agir

correzione de coſtumi in Comedie di tal' carattere, di quello che ſi faccia nella Tragedia: in queſta ſolo intervengono perſone che ci ſembrano organizate in altro modo che il commune degli uomini, e le quali non ardireſſimo già mai di penſare ad imitare poiche, o le crediamo favoloſe, o le imaginiamo quaſi divine.

Vedrà queſto Publico che la virtu delle perſone tragiche, (perche troppo in alto collocata) non ha alcun' vigore ſopra degli animi; ma che al contrario, qual' ora ella è poſta nel cuore di perſone che non ſono che di un paſſo da noi diſtanti, potiamo conoſcere quanto facile ſarebbe ad ogni uno di farſi un' coſtume de la virtù, ſe ci diſponeſſimo ad abracciarla. Ne i primi ſi concepiſce ad ogni iſtante che ſolo ſono moſſi dal fanatiſmo de la gloria: ne altro ſi può dedurre da i ſecondi, che ſolo l'iſtinto de la virtù li conduce. In ſomma i tratti più forti de la morale, ed i più ſollevati ſentimenti ſe ci rieſcano ſtranieri negl' uni, ci diverranno famigliari negl' altri: ed in concluſione ſi toccarà con mano, che non accorre che l'arte ſi affatichi per preſentarci i prodigi de la natura ne i Scipioni, ed in altri virtuoſi Eroi, ſe può con più naturalezza e con maggior frutto eſporci perſone, che ſono à la noſtra portata, e che poſſono penſare ed operare tanto virtuoſamente quanto che grandi uomini dell' Antichità.

avec autant de vertu que ces grands-hommes de l'Antiquité.

A l'égard du rire, il seroit à souhaiter que le Théâtre pût s'en passer ; je parle de ce ris immodéré que les Spectateurs demandent le plus souvent, & que les honnêtes gens, pour ne rien dire de plus, blâment si fort. Dans la Comédie dont il s'agit, il y a des caractères enjoués sans être bouffons, tel que celui d'*Aramont*, ami sincère, qui, par zèle & par bon cœur, imagine des expédiens, qui, s'ils ne ruinent pas entierement les affaires de son ami, y portent cependant un certain désordre ; caractère neuf, & noblement enjoué : au reste, toute cette Comédie est remplie de traits fins, délicats, sublimes, & dignes du plus grand génie.

Lisez-la, Monsieur, & je suis sûr que vous vous féliciterez avec son ingénieux & sage Auteur, qui aura un jour la gloire d'avoir été l'inventeur d'une espèce de Comédie que l'on attend depuis plusieurs siècles, & que des Spectateurs Chrétiens pourront voir sans rougir.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
L. RICCOBONI.

A Paris, le 30 Mai 1737.

Circa il *riſo*, voleſſe il cielo che ſe ne perdeſſe l'uſanza in Teatro! Parlo di quel' ſregolato riſo che addimandano il più delle volte gli ſpettatori, e che la ſocietà civile (per non dir' di più) tanto condanna. Nella Comedia di cui ſi tratta vi ſono caratteri giocoſi ſenza che ſiano buffoneſchi: tale è quello di *Aramont*, amico ſincero, che per un' effetto di buon' cuore imagina degli eſpedienti, che ſe non apportano danno, per lo meno cauſano del diſordine negli affari del' amico: carattere nuovo e nobilmente faceto; è ripiena la favola poi di grandi belleze, e di tratti ſublimi e degni di qual' ſi voglia grande ingegno.

V. S. Illuſtriſſima la legga, e mi aſſicuro che ſi congratulerà con queſto onorato e ſavio Poeta, che avrà la gloria un giorno di eſſere ſtato l'inventore di una ſorte di Comedia, che ſi aſpetta doppo tanti ſecoli, affinche il Teatro vivente ſia convenevole à ſpettatori Chriſtiani.

Ed umilmente inchinandomeli ſono con il maggior riſpetto,

DI V, S. ILLUSTRISSIMA,

Um.mo dev.mo & obl.mo ſerv.re

LUIGI RICCOBONI.

Parigi, li 30 Maggio 1737.

FIN.

SUPPLÉMENT
AUX
ŒUVRES
DE NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXVIII.

AVIS DU LIBRAIRE.

AYANT appris qu'on faiſoit à Paris une édition du Théâtre de M. DE LA CHAUSSÉE, *& nous étant informés des Pièces qui y étoient contenues, nous avons ſu qu'on n'y avoit point inſéré les Ouvrages de la jeuneſſe de cet Auteur. Nous croyons que le Public nous ſaura gré de lui en faire part.*

LE
RAPATRIAGE,
COMI-PARADE.

ACTEURS.

ISABELLE, en Gilles, en Diable, & en Notaire.

CASSANDRE, pere de Léandre.

LÉANDRE, habillé d'un côté en homme, de l'autre en femme.

GILLES, Valet de Léandre.

PERRETTE, Servante d'Isabelle.

Madame CRQQU'OISON.

La Scène est au Pont-aux-choux.

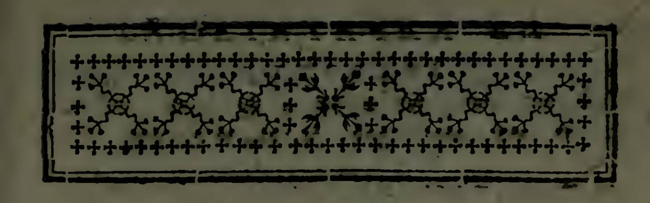


DISCOURS
POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE.

DANS le tems jadis d'autrefois,
La Parade, en plein vent, excitoit la risée
Du Gentilhomme & du Bourgeois;
Nous jouïons les dehors : ste manière est usée.
C'est note Zizabelle, il en faut convenir,
Qui nous apprit, Messieux, t'à vous mieux divertir.
Il faut dresser, s'fit-elle, un jour, au biau Liandre;
Faut monter, se fit-elle, au bon-homme Cassandre,
Dresser un biau Thiâtre; & tous d'affection,
Nous viendrons t'a l'envi, pour amuser le monde,
Y montrer notre invention;
Et pour que, drès demain, le beau monde y abonde,
Le Thiâtre dressé, vous viendrez en *chaurus;*
Zizabelle y sera, nous monterons dessus.
On dresse on monte, on joue, & le monde de rire.
Messieux, dit Zizabelle, entrez à tout moment :
C'est le dehors qui vous attire;
Mais on n'a de plaisir que lorsqu'on est dedans.
C'est depuis ce fier jour, jour dont toute la Foire,
Gardant le souvenir, conserve la mémoire,

Qu'en affluence ici, z'à tout momens ;
Il n'eſt z'aucun qui ne vienne ſe rendre,
Cherchant le divertiſſement.
L'un le prend à gogo, l'autre le laiſſe prendre.
Cent diables, diſoit, l'autre jour,
Un' Dame ed qualité qui fréquente la Cour,
D'la Comédie à ça, lia ben d'la différence ;
Les Comédiens, par jour, ne font qu'un' fois leur jeu :
L'ont-ils fait, ça finit avec la révérence.
A la Parade, teſtubleu,
Ça vous plaît, çà finit : eh! bien, ça recommence.
Eh! venez-y donc tout', Meſdam', on commencera,
Pour ne jamais finir, qu'vous n'ayez dit : holà.





LE RAPATRIAGE,

COMI-PARADE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, PERRETTE.

ISABELLE.

C'EST ici qu'eſt logé le put ingrat des hommes ;
Il s'y faut introduire.

PERRETTE.

Eh ! tredame, j'y ſommes ;
On n'aura pas de peine à nous mettre dedans.

ISABELLE.

Il faut avoir bon pied, bon œil, & bonnes dents.

PERRETTE.

De quoi cela ſert-il, quand on n'a croix ne pile?
Mais d'où vient qu'Iſabelle eſt habillée en Gille?
Votre ſeſque traperce à travers vos habits.

ISABELLE.

C'eſt pour mieux pénétrer au fond de ce taudis ;
Que je mets, depuis peu, la culotte en uſage.

PERRETTE.

Mordienne, j'ai bien peur qu'on vous y déviſage.

ISABELLE.

Par où, Perrette ?... Enfin c'eſt un faire le faut,
Pour ravoir mon Léandre... Hélas ! c'eſt un fer chaud.
Tu ſais qu'après m'avoir.... Ah ! douleur trop amere !
Le traître en veut pouſſer...

PERRETTE.

A qui donc ?

ISABELLE.

A ma mere.

PERRETTE.

Notre-Dame !

ISABELLE.

En perſonne.

PERRETTE.

Ah ! jarni, queu cadet !

ISABELLE.

Je veux, entre elle & lui, dérouter le baudet.
L'amour va faire ici le plus grand des vacarmes,
Et je vais employer tout, ſoins, coups, cris, pleurs, charmes.

PERRETTE.

C'eſt ben dit ; il lui faut ficher du calambou.
Morgoiſe, à votre endroit, faut lui river ſon clou :
Ces ingrats attrappont toujours les pauvres filles,
Et ſi, j'ons pourtant plus de trous que de chevilles.

ISABELLE.

Suffit ; j'entends qu'on vient : vîte, il faut détaler ;
Ma chere mere aura tantôt à qui parler.

SCÈNE II.

LÉANDRE, GILLES.

LÉANDRE.

VIENS, Gilles, & prête-moi l'une de tes oreilles.

GILLES.

Laqueulle?

LÉANDRE, *lui faiſant faire la pirouette.*

Eh! double ſot, toutes deux ſont pareilles.
Approche donc, butor; te voilà bien ſurpris
De me voir vêtu comme une chauve-ſouris.

GILLES.

Ah! ah!....

LÉANDRE.

Je vais tâcher de te faire comprendre.

GILLES.

Com....prendre!...

LÉANDRE.

Eh! non; tais-toi, je vais te faire entendre.
Ecoute; &, de parbleu, ſouviens-toi d'oublier
Ce que, de bout en bout, je te vas confier.

GILLES.

Allez, Monſieur Léandre; eh! laiſſez faire à Gilles;
Pour en cas d'oublier, je ſuis des plus habiles,
J'y damerois le pion à trétous: mais, au fait:
Serez-vous toujours mâle & femelle à forfait?

LÉANDRE.

Je ne ſuis pas moins fils du bon-homme Caſſandre;

Au Pont-aux-choux, tout comme ailleurs, je suis
Léandre,
Presqu'autant, pour le moins, que je le fus jadis;
La pance fait le Moine, & non pas les habits.
Si je me cache ici, ce n'est pas pour des prunes;
Quand on a sur le corps deux ou trois infortunes...
Car tu n'ignores pas, en sachant qui je suis,
Que je cours le danger des périls que je fuis,
Dont le moindre est un cul, mon cher, de basse-fosse.
J'ai d'un pere, en fuyant, vuidé le haut-de-chausse,
Et quitté la maison dont j'étois né natif.
Ce qui m'oblige à fuir, c'est encor un motif;
Isabelle, en son sein, (mais soit dit sans reproche,)
Porte, de ma façon, une anguille sous roche.

GILLES.

Voilà donc l'encolure; & vous la plantez là,
Pour ne pas l'épouser?

LÉANDRE.

Justement, t'y voilà.
Ma vertu prolifique a passé mon attente;
C'est un petit neveu que j'ai fait à sa tante:
L'Amour, s'il vient à bien, y pourvoira *gratis*.
Pour mettre, avec mon front, mon dos *à remotis*,
Je me rends orphelin, veuf; enfin, pour conclure,
J'abandonne à-la-fois l'Amour & la Nature.

[*Il s'essuie.*]

GILLES.

N'en diroit du sarmon du Curé de cheux nous;
Gnia marle ou parroquet qu'en sache autant que vous.

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas cependant que, dans ces circonſtances,
J'abjure la culotte avec ſes dépendances.
[*Gilles s'endort.*]
Je m'en ſers au contraire alternativement.
C'eſt pourquoi tu me vois muer comme un ſerpent.
Comme le Roi David, je change d'attitude;
La ſeconde nature eſt une autre habitude....
Ne ronfle pas ſi haut...Je compte, ſi je puis,
Etre dans quelque tems auſſi riche qu'un puits.

GILLES.

Cette richeſſe n'eſt que de l'eau claire à boire,

LÉANDRE.

Je ne pouſſerai pas plus long-tems mon hiſtoire;
C'eſt trop m'entretenir avec un animal.

GILLES.

Tout ça, Monſieur, pourroit fort bien vous bâter mal.

LÉANDRE.

A cauſe?

GILLES.

Ce tracas ne vaut pas une gogue.
Ce n'eſt pas pour ici trancher du pet-en-gogue;
Mais, ſauf votre reſpect, trop eſt trop à-la-fois,
Et j'aimerois bien mieux qu'vous fiſſiez un bon choix,
Que d'être, tout enſemble, Iſabelle & Léandre.
Vous voulez épouſer, & qui? Monſieur Caſſandre,
Rapport à ce qu'il a des écus à foiſon.
Outre qu'vous êtes mâle, ainſi que de raiſon,
C'eſt que ce vilain ladre eſt Monſieur votre pere.
Fi! un fils épouſer le mari de ſa mere!

Jarni, c'eſt un inſecte, au moins à ce qu'on dit;
Et tout ce qu'en revient eſt autant de maudit.
Mordienne, faut avoir un peu de ſacriſtie.

LÉANDRE.

Tu m'endors à ton tour.

GILLES.

Jarnon-pas de ma vie,
Bran des Prédicateux! Je n'en ſais pas ſi vieux;
Mais, pour vous & pour moi, ne vaudroit-il pas mieux
Epouſer tout-à-fait la mere d'Iſabelle,
Madame Croqu'oiſon? Alle a de la vaiſſelle.
Pourvu qu'elle vous baille, avant tout, ſon avoir;
Pis après on verroit....

LÉANDRE.

C'eſt ce qu'il faudra voir;
Mais je veux être encor Iſabelle & Léandre,
Juſqu'à ce que j'aviſe au parti qu'il faut prendre.
Ménageons cependant nos deux vaches à lait;
L'argent, non pas l'amour fait mon plus doux ſouhait.
Pour toi, Gilles, motus, bouche cloſe & couſue;
Par ton maudit canal, ſi la choſe étoit ſue,
Si t'en ſouffles jamais en derriere de moi,
Aujourd'hui pour demain, ce ſera fait de toi.
Pour te dédommager du chagrin de te taire,
Mon fils, je te permets d'être, à ton ordinaire,
Yvrogne, ſac-à-vin, glouton, cochon, gourmand,
Fripon, eſcroc, vaurien; &, qui pis eſt, Normand;
Pourvu qu'à mon endroit, comme il eſt convenable,
Tu ſois ſage, poſé, diſcret & raiſonnable.

Il me faut un Valet pour augmenter mon train ;
Prends ſoin de m'en trouver ; j'en veux un de ta main :
Je prétends que, chez moi, le domeſtique abonde.
Adieu.

GILLES.

Monſieur ....

LÉANDRE.

Eh bien ?

GILLES.

J'entends coigner du monde,
Faut-il vous l'introduire ?

LÉANDRE.

Oui ; mais tout bellement.

GILLES.

J'entends.

LÉANDRE.

Je n'aime point qu'on entre bruſquement.
[*On heurte plus fort.*] [*Léandre ſort.*]

GILLES, *ouvrant.*

Ventredié, vous allez écalventrer la porte.

SCÈNE III.

ISABELLE, *en Gilles ;* GILLES.

ISABELLE.

T'ES lent à me l'ouvrir ; que le diable t'emporte ;
Te fuſſes-tu rompu la mâchoire en chemin !
[*A part.*] [*Haut.*]
Il faut l'amadouer .... Allons, baille la main.

GILLES.

Eſt-ce à moi que s'adreſſe....

ISABELLE.

A qui donc, jarni diantre?
Qu'eſt-ce donc? On diroit, à te voir par le ventre,
Que tu ne connois pas ton frere...Ouvre les yeux.

GILLES.

Vous! le fils de ma mere?

ISABELLE.

Ah! tu fais l'oublieux!
Mordienne, flaire-moi de la bonne maniere,
Et ſans deſſus-deſſous, & ſans devant derriere.
Irai-je le galop, le trot, l'ambre, le pas?
Suis-je ton frere? Quoi! tu ne le remets pas?

GILLES.

Si-fait, queuque fois...Mais, puiſſé-je avoir la rage,
Si je vous en connois pour cela davantage!

ISABELLE.

Gilles, t'es un ingrat....Hélas! je m'y connois.

GILLES.

C'eſt que vous portez....

ISABELLE.

Quoi?

GILLES.

La mine d'un minois,
Dont le viſage a l'air d'une philoſomie
Que je ne vis jamais nulle part de ma vie,
A moins que ce ne ſoit ailleurs.

ISABELLE.

Et justement;

Car j'y vais quelquefois.

GILLES.

Ah! c'est donc ça, vrament.

Mais comment pouvez-vous être mon propre frere,
Drès-là que je suis fils unique de ma mere?

ISABELLE.

Est-ce qu'on peut jamais au juste, en cas de ça,
Savoir toutes les sœurs & les freres qu'on a?
Faudroit être Sorcier ou Docteur de Sorbonne.

GILLES.

Morgué, je ne sis pas goûteux de soupe-bonne,
Et stapendant je crois, frere, qu'vous m'en coulez.
Tant y a, soyons cousins, drès que vous le voulez.

ISABELLE.

Ainsi tu ne crois pas que je sois Zizabelle?
Ne vas pas te ficher cela dans la cervelle,
Rapport à ce que j'ai tous ses traits, trait pour trait.

GILLES.

Ah! sussissiez-vous elle, & non pas son portrait!

ISABELLE.

Ton Maître s'en bat l'œil. La chance est bien tournée.
C'est fait, quand on nous prend un pain sur la fournée.
L'amour du cœur de l'homme est un vrai Juif-haran.
Bientôt le chien de cour devient le chien courant.
On se torche à présent de la foi conjugale.
Quoi qu'il en soit, Léandre a chié dans ma malle.
Quant à moi, je voudrois lui servir de Valet,
On dit qu'il en cherche un trié sur le volet,

Et je ferois charmé de prendre sa livrée ;
Gilles me voudroit-il faciliter l'entrée ?

GILLES.

J'y boutrons de l'aisance.

ISABELLE.

Ah ! frere, Dieu vous gard.

GILLES.

Attendez ; stapendant, av'ous queuqu'un d'hazard
Qui réponde de vous ?

ISABELLE.

Non ; je réponds moi-même.

GILLES.

Y a ben du mal ici ; c'est pis qu'un stratagême :
Il faut être à deux mains.

ISABELLE, *lui donnant deux soufflets.*

J'en ai de bonnes, vois.

GILLES.

Jarni, c'est bienheureux qu'vous n'en ayez pas trois....
Frottez-vous ?

ISABELLE.

Comme un diable,

GILLES.

Et pis il faudra battre,
Une fois par semaine....

ISABELLE, *le battant.*

Oh ! je bats comme quatre.

GILLES.

Mais ce sont les habits.

ISABELLE.

C'est le tien que je bats.

GILLES.

Mais, morguenne, attendez que mon dos n'y ſoit pas.
Or ſus, Monſieur Léandre, il eſt mâle & femelle;
Partant, il le faudra coëffer en Zizabelle :
Dites-moi, friſez-vous?

ISABELLE.

Naturellement.

GILLES.

Bon!
Savez-vous habiller?

ISABELLE.

Un lapin?

GILLES.

Oh! que non.
Vous en êtes, mordienne, à plus d'une lieue.
Savez-vous mettre un'robbe, & trouſſer une queue?

ISABELLE.

En moins d'un tour de main.

GILLES.

Tous les jours que Dieu fit,
Faudra, cinq ou ſix fois, raccommoder le lit :
Savez-vous bien le faire?

ISABELLE.

Ah, mon Dieu, comme un Ange!

GILLES.

Allons, je vous retiens.

ISABELLE, *à part.*

Il prend pourtant le change.

GILLES.

Vous nous viendrez ici de cire comme un gand.

ISABELLE.

Je vais querir mon coffre, & reviens ſur le champ.

SCÈNE IV.

GILLES, *seul.*

AH! ah! que je ne suis Glaude qu'en apparence.
Certain je ne sais quoi me boute en espérance
Qu'il est Dame Isabelle. Or à bon chat, bon rat;
J'en aurai le cœur nét comme une écuelle à chat.
Ce sera drès demain, avant la réveillette.
Il n'est, pour tout potage, ici qu'une couchette;
Drès que nous y serons couchés, autant de pris:
Comme l'on n'y voit goutte & que tous chats sont gris,
J'irai, comme un larron, prendre un bout de chandelle;
Et, pis comme un Esprit, j'irai par la ruelle,
Et pis j'avallerai la couverture en bas,
Tout comme pour chercher les puces dans les draps,
Drès-là je verrai bien si c'est puce ou pucelle;
Mais que tant seulement ce soit une fumelle,
Si Dieu me prête vie, elle en aura sa part.
Queu nôce! nous verrons qui mangera le lard.



SCÈNE V.

GILLES, ISABELLE, *avec une bouteille d'osier.*

ISABELLE.

Tu ne douteras plus que je ne ſois ton frere ;
Je t'apporte la part des biens que notre pere
A délaiſſés le jour qu'à ſon moment dernier,
Il éprouva le ſort de la vache à Panier.

GILLES.

Je ſens, à cet aſpect, mon âme qui frétille ;
Je reconnois mon ſang. Ce titre eſt de famille.
Je vais bien m'en refaire. Allons, baille, cadet.
[*Iſabelle rince un verre.*]
Va, pour boire où tu ſais ne faut point de godet.
Qu'il eſt doux d'hériter! Prête-moi l'héritage.
Ça, frere, à la ſanté de tout le parantage.
[*La bouteille s'enflâme.*]
Miſéricorde! à l'aide! elle a le diable au corps.

ISABELLE.

C'eſt l'âme du défunt.

GILLES.

N'ai-je pas le cou tors?
Foin! mon âme s'en va le trot, ſans dire garre.
Que vois-je? Sous mes pas, j'apperçois le Tarrare!
Maugredienne de vous & de tous nos parens!
Foin! ma pauvre culotte eſt dans de beaux draps blancs.

SCÈNE VI.

ISABELLE, PERRETTE.

ISABELLE.

VIENS çà, tandis que Gilles enfile la venelle,
Perrette, commençons une autre ritournelle.

PERRETTE.

Madame, il vaudroit mieux oublier un cocu,
Qui se donne, sans vous, des talons dans le cu,
Et qui voudroit vous voir à plus d'une lieue.
Vaudroit autant tirer le diable par la queue.

ISABELLE.

Hélas! elle pourroit me rester dans la main.

PERRETTE.

C'est toujours ça.

ISABELLE.

N'importe : allons notre chemin.

PERRETTE.

Mais que prétendez-vous faire ici, ventrebible?

ISABELLE.

Ramener un ingrat.

PERRETTE.

C'est la chose impossible.
Drès que ces rénégats ont mis la voile au vent,
Les damnés chiens qu'ils sont, vont toujours en avant.
Le vôtre reviendra se remettre à l'attache,
Lorsque l'égoût Montmartre ira vers saint Eustache.

Si j'étois que de vous, ſans en être aux abois,
Je reprendrois mon cœur. Qu'eſt-ce ? Toutes les fois
Qu'on me l'a planté-là, l'ai-je été dire à Rome ?
J'ai pris un autre ami ; faites tout ainſi comme...

ISABELLE.

Que de projets ma tête avorte tour-à-tour !
Pouſſons toujours ma pointe & celle de l'amour.
Amour, dont le doux nom m'échappe,
Daigne enluminer mon cerveau !
Toi, qui m'as fait mordre à la grappe,
Ah ! daigne protéger la vache avec le veau.
O Ciel ! reſterai-je bredouille
Avec un poupon ſur les bras !
Eſt-ce donc en brouet d'andouille
Que devoient s'en aller des feux ſi pleins d'appas ?
Cher ſéducteur de mon adoleſcence,
Ah ! rends-moi mon cœur, ſi tu l'as,
Du moins rends-moi mon innocence ;
Rends-la-moi, c'eſt un bien qui ne ſe garde pas ;
Que dis-je ! malgré ton parjure,
Si tu m'en faiſois le renvoi,
Ce ne ſeroit, je te le jure,
Que pour le perdre encor, & ſans ceſſe, avec toi.

PERRETTE.

Vous pleurez ?

ISABELLE.

N'as-tu pas un mouchoir de viſage ?

PERRETTE, *montrant ſes doigts.*

Qui ? moi ! voici le ſeul qui ſoit à mon uſage.

ISABELLE.

Garde-le ; vas chercher l'Accoucheuſe du coin ;
Mon cœur me dit bientôt que j'en aurai beſoin.

PERRETTE.

L'Accoucheuſe ! Eh ! pourquoi faire ?

ISABELLE.

Des Demoiſelles.

PERRETTE.

J'entends à demi-mot... Nous en verrons de belles
Allons ; il m'eſt avis de prendre ces inſtans
Pour me faire, avec elle, accoucher tout d'un tem

SCÈNE VII.

ISABELLE, Mad. CROQU'OISON.

ISABELLE.

QUE veut cette guenon ?

Mad. CROQU'OISON.

C'eſt Gilles que j'aviſe.
Ton Maître eſt-il céans ?

ISABELLE.

Il eſt dans ſa chemiſe.

Mad. CROQU'OISON.

Je vais donc l'y chercher ; car je veux aujourd'hui
Avoir un petit bout d'accointance avec lui :
Je ſuis déterminée à nous mettre en ménage,
Et ne veux rien qui traîne en fait de mariage.

ISABELLE.

Comme elle y va dru, dru !

Mad. CROQU'OISON.

Çà, Maître Aliboron,
M'as-tu mirée assez avec ton œil vairon ?

ISABELLE.

C'est que plus je vous vois, & plus je vous regarde.
Est-ce elle ? ... Par hasard, seriez-vous, par mégarde,
Madame Croqu'oison ?

Mad. CROQU'OISON.

Tout juste, mon mignon.

ISABELLE.

N'auriez-vous pas été la mere d'un troghon,
Non de pomme ou de choux, mais d'un tendron de fille ?
Isabelle, autrefois, fut son nom de famille.

Mad. CROQU'OISON.

Ah ! si je la tenois, avec certain vaurien,
Je vous la torcherois, mais en fille de bien.
Ficher le camp ! quitter la maison paternelle,
Pour s'en aller ailleurs cueillir la pimprenelle !
Mais, en perdant ses gants, elle a perdu son rang.
Et je voudrois pouvoir lui reprendre mon sang.
Descendît-on du ciel droit comme une faucille,
Qui forligne, n'est plus un enfant de famille :
Ainsi je la renonce ; & pour mieux l'oublier,
Monsieur Léandre & moi, nous allons nous lier
Par des nœuds éternels, qui tiendront comme teigne,
Je prétends lui donner jusqu'à mon dernier peigne.

Quand j'aime, tout y va, la paille avec le blé :
Le véritable amour joue au Roi dépouillé.

ISABELLE, *se retirant de côté.*

Je fais un *à parte*, bouchez-vous les oreilles,
Ou bien faites semblant d'abboyer aux corneilles.
[*Elle lui fait faire le moulinet.*]
Oh! jour, non pas de Dieu, quel quatre-tems fatal!
Ma rivale est ma mere en propre original.
Du même gueux que moi son vieux cœur s'amourache;
Elle veut me couper l'herbe sous la moustache...
Mais mon Léandre s'offre à mes yeux réjouis :
Fuyons, pour cause; allons voir ailleurs, si j'y suis.

SCÈNE VIII.

Mad. CROQU'OISON; LÉANDRE, *en homme d'un côté.*

Mad. CROQU'OISON.

Enfin, je te revois, beau briquet de ma flâme,
Douce & chere amadoue, étoupe de mon âme!

LÉANDRE.

Cela vous plaît à dire.

Mad. CROQU'OISON.

Ah! c'en est trop, mon cher!
Sais-tu bien que mon âme est mise au feu d'enfer,
Et n'est plus qu'un charbon trainé parmi la cendre!

LÉANDRE.

Corbieu? vous me brûlez, Madame, à vous entendre.

Vous

Vous ſentez le rouſſi, je ne le ſens pas moins ;
Votre nez & le mien en ſont de bons témoins.

Mad. CROQU'OISON.

Ah ! que l'amour eſt bon, drès qu'il eſt réciproque.
Viens, mon Ange ; je veux te manger à la coque:
Allons, tends-moi le bec, mon petit paſſereau ;
Prends des arrhes au coche, allonge le muſeau.

LÉANDRE.

Le reſpect ſert de bride à l'amour qui m'emporte.

Mad. CROQU'OISON.

Le reſpect eſt un ſot, & celui qui le porte ;
Quand il eſt bon à perdre, il n'eſt plus de ſaiſon,
Sur ta bouche d'yvoire abbreuve ton oiſon.
[*En le baiſant.*]
Ah ! chien !

LÉANDRE.

Qu'avez-vous fait? Holà ; ventres de chevres!

Mad. CROQU'OISON.

C'eſt le vin du marché que j'ai bû ſur tes levres.
[*Elle ſe pâme.*]

LÉANDRE.

Vous en trouvez-vous mal ?

Mad. CROQU'OISON.

Au contraire, mon cœur ;
Je m'en trouve bien mieux ; c'étoit une vapeur.
Venons à nos moutons : ce ſont nos amourettes.
Quand ne ferons-nous plus qu'un lit de deux couchettes?

LÉANDRE.

Tout me ſert de témoins que je voudrois....

Mad. CROQU'OISON.

Quoi donc?

LÉANDRE.

M'unir comme le lierre à votre aimable tronc,
Pour y vivre & mourir tant que la mort s'ensuive;
Mais....

Mad. CROQU'OISON.

Qu'est-ce que ce mais? Tu m'auras morte ou vive.

LÉANDRE.

Plût à Dieu!

Mad. CROQU'OISON.

Tu veux rire, avec ton plût à Dieu!

LÉANDRE.

Qu'il m'est dur!...Je ne puis achever cet aveu.
Ne pouvoir vous le faire, est assez vous le faire.

Mad. CROQU'OISON.

Non, ce n'est pas assez; redis-moi ton affaire.

LÉANDRE.

Que ne suis-je de verre, ou du moins de cryftal;
Vous verriez si je suis de bronze ou de métal.
Ah! mon cœur est de chair & d'os, comme vous êtes:
Je n'en souffre pas moins qu'un faiseur d'allumettes.

Mad. CROQU'OISON.

Quoi! ton amour déja contrefait l'estropié!
Crois-tu que je sois femme à me moucher du pié?

LÉANDRE.

Il faut donc s'aboucher: soit dit, sans vous déplaire,
Votre antique beauté, votre âge séculaire,
La crainte d'être veuf le plutôt qu'on pourra,
Seroit, pour m'arrêter, un foible remora.

Mad. CROQU'OISON.

Qu'eſt-ce donc qui te fait faire un pas d'écreviſſe?

LÉANDRE.

Je ſuis gueux comme un rat.

Mad. CROQU'OISON.

Pauvreté n'eſt pas vice.
Va, l'Amour étoit nud : c'eſt comme je te veux.
Tu ſais qu'en mariage, il faut, pour être heureux,
Avoir toujours un peu de cornes... d'abondance.

LÉANDRE.

Il eſt vrai.

Mad. CROQU'OISON.

T'en auras de quoi faire bombance.
Je ne t'épouſe pas pour te mettre à l'étroit.
Va, va, j'ai du comptant, & plus qu'on ne m'en croit.
D'ailleurs, gna qu'à s'aimer ; retiens cet apozême :
L'on vit toujours au large avec ce que l'on aime.
La pauvreté m'eſt chere. Avale ton ſouci.
Si tu n'as la main gourde, empoigne-moi ceci.
[*Elle fait ſonner une bourſe.*]
Tous tes parens ont-ils le nez fait de la ſorte?

ISABELLE, *en Gilles, traverſe le Théâtre en courant, & emporte la bourſe, en diſant :*

Non ; ils ſont tous camus : le diable les emporte.

Mad. CROQU'OISON.

Au voleur, au voleur! Qu'eſt-ce donc? Cours après.

LÉANDRE.

C'eſt Gilles, mon Valet, qui prend vos intérêts.
Le drôle, en faiſant rafle, épargne ma vergogne :
Il veut, entre nous deux, avancer la beſogne.

Mon affaire étoit prête à tirer en longueur;
Mais il a, pour le coup, violé ma pudeur.
Comme il ne rendra pas la bourse qu'il a prise,
Madame, il faudra bien livrer ma marchandise;
Ajoutez de quoi boire, & mon cœur est à vous.

Mad. CROQU'OISON.

Mais vraiment, tu l'entends comme à ramer des choux!
Va, tu n'es qu'un blanc-bec; c'est-à-dire, un bec jaune:
Tu m'en aurois donné, mais tout du long de l'aune;
Si je t'avois vû ferme & roide jusqu'au bout,
Je t'aurois acheté crin, queue, oreille & tout:
J'aurois plutôt vendu mon cotillon pour boire.
C'est pour une autre fois; mets ça dans ton grimoire.

LÉANDRE.

C'est mon apprentissage, & j'y suis tout fin neuf;
Mais je m'en souviendrai, drès que je serai veuf.

Mad. CROQU'OISON.

En attendant, pas moins, pour nous mettre en ménage,
Faisons faire au Notaire un mot de griffonage,
Qui nous sangle à jamais l'un & l'autre à forfait;
Et je reviendrai drès, quand il me l'aura fait.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, *seul.*

AH! maudit rénégat que je suis, quand j'y songe!
Ciel! dans quel goufre affreux est-ce que je me plonge?

Pour faire du bon pain, rien n'eſt tel qu'un vieux four;
Mais j'en avois un jeune où cuiſoit mon amour.
Las! il ſouvient toujours à Robin de ſes flutes!
Iſabelle, quel prix de l'amour que vous m'eûtes!
Un tintoin qui me corne, ainſi qu'un vieux rebec;
Me met l'âme à l'envers, & la cervelle avec.
Faut-il, à l'appétit d'un peu plus de mitrailles,
Que j'aille m'empêtrer dans de vieilles ferrailles?
La jeune a des attraits, la vieille a des teſtons:
Faut-il? Ne faut-il pas? Voyons à mes boutons.
Il m'en manque un peu trop.... Cherchons un autre
oracle.
Gilles me vient à point, juſte comme un miracle.
C'eſt un ſot qui pourra m'aviſer ſur ceci.

SCÈNE X.

GILLES, *en tremblant;* LÉANDRE.

GILLES.

L'AME à mon pauvre pere eſt-elle encor ici?

LÉANDRE.

Çà, la bourſe.

GILLES.

Au voleur!

LÉANDRE.

Ah! gibier de Bicêtre!

GILLES.

Au gué, au reguingué! Fuyons, tirons nos guêtres.

LÉANDRE.

Il fuit comme un tonneau; le marouffle aura bû.
La pauvre bourse a l'air d'en avoir dans le cu.
Gilles ?

GILLES.

Plaît-il ?

LÉANDRE.

Approche.

GILLES.

Eh, oui ! c'est pour Dimanche.

LÉANDRE.

Approche donc, butor, souffle-moi dans la manche.
Ah ! que tu sens le vin ! As-tu bû tout ton saoul ?

GILLES.

J'ai bû comme il en pleut, je devrois être saoul.
Ventre-de-son ! j'allois m'en donner pour la veille;
Mais l'âme de mon pere étoit dans la bouteille,
Qui sortant toute en feu par le haut du goulet,
M'a baillé, de sa grâce, un vilain camouflet :
Car.....

LÉANDRE.

Il faut rendre gorge : allons, changeons de game.

GILLES.

Morgué, j'ai tout rendu ce que j'avois dans l'âme.
Regardez-y plutôt.

LÉANDRE.

Cornes de Belzébut !
Vous êtes un fripon, si jamais il en fut :

Mais vous aurez affaire avec maître Jérôme.
Coquin, rends-moi la bourſe ; ou ſinon, je te paume.

GILLES.

Jarni, nous ſerons deux.

SCÈNE XI.

ISABELLE, LÉANDRE, GILLES.

ISABELLE, *avec un jérôme, les bat tous deux.*

ET moi, ça fera trois.

GILLES, *battu.*

Holà donc!

LÉANDRE.

Inſolent!

GILLES.

Son bras n'eſt pas de bois.

LÉANDRE.

Tu frappes comme un ſourd.

GILLES.

Vous battez comme plâtre.

[*Ils s'enfuyent.*]

SCÈNE XII.

ISABELLE, *ſeule.*

EH! la ſcène a fini par des coups de Théâtre.
Qu'à mon goût la vengeance eſt un mets délicat!
Qu'il eſt doux de pouvoir rondiner un ingrat,

Et nous venger ainſi de tout ce qu'il nous ôte !
J'aurois dû, pour le moins, lui caſſer une côte !
Mais l'Amante qui frappe a le bras de coton;
L'Amour, entre ſes mains, amollit le bâton.
Je ne ſais quelle ſotte & tendre défaillance
M'empêchoit, ſur ſon dos, d'appuyer ma vaillance;
J'éprouvois, au moment que je l'ai bâtonné,
Que ce qu'on crache en l'air retombe ſur le né,
Que toujours un volage eſt un autre ſoi-même,
Qu'on ſe meurtrit des coups qu'on donne à ce qu'on aime....
Mais je vois le penard avec qui, ſous mon nom,
Mon ingrat veut paſſer pour un joli tendron.

SCÈNE XIII.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

C'EST céans qu'eſt l'objet pour qui l'Amour me pique.
Mais j'aviſe, je crois, Monſieur ſon Domeſtique.
Bon jour, Gilles, bon jour : que le Ciel ſoit céans.
La charmante Iſabelle eſt-elle là-dedans?

ISABELLE, *à part.*

Léandre prend mon nom ! Ah ! le voleur ! le traître !

CASSANDRE.

Le ſoleil eſt levé, l'aurore le doit être.

ISABELLE, *à part.*

Je veux un peu dauber ce vieux ſinge pelé.

[*A Caſſandre.*]

Monſieur, n'êtes-vous pas défunt Mathieu Sallé ?

CASSANDRE.

Je ne crois pas avoir été mort de ma vie ;
Et Caſſandre eſt en vie, en dépit de l'envie.

ISABELLE.

Caſſandre ! C'eſt le nom d'un vieux Feſſe-Mathieu...

CASSANDRE.

Eh ! non, Gilles ; c'eſt moi.

ISABELLE.

D'un ladre, verd & bleu,
Comme lard jaune. Pût-il rendre ſon dernier ſouffle !
Du reſte, je le tiens pour le plus vieux marouffle
Qui ſe trouve à l'entour des environs d'ici.

CASSANDRE.

C'eſt mon coquin de fils qui me périt ainſi ;
(Ce pendart, que ma femme eut d'une fauſſe-couche :)
C'eſt Léandre.

ISABELLE.

Ah ! quel nom vous tombe de la bouche ?

CASSANDRE.

Il tient de la guenon de qui j'étois l'époux.
C'eſt un dénaturé ſans nature : entre nous,
La ſienne ne vaut pas le manche d'une étrille.
C'eſt aſſez l'ordinaire aux peres de famille
Que leur poſtérité dégénere en ſerpens :
On ne ſait ce qu'on fait, quand on fait des enfans.

ISABELLE.

Hélas ! Marchand d'oignons ſe connoît en ciboule.

CASSANDRE.

Que n'a-t-on le ſecret de les jetter en moule?

ISABELLE.

Laiſſons-les faire ainſi qu'on les fit de tout tems.
Léandre eſt votre fils ; ſuffit, je vous entends.

CASSANDRE.

Il le fut autrefois ; il a ceſſé de l'être :
Ce n'eſt qu'un garnement, un franc....

CASSANDRE.

Tais-toi, vieux Reître.
Tu viens donc céans, pour épouſſeter auſſi
La belle Iſabelle !

CASSANDRE.

Oui.

ISABELLE.

Tarraré!

CASSANDRE.

Qu'eſt ceci?
Oui, je l'épouſerai.

ISABELLE.

Comme il pleut des andouilles.

CASSANDRE.

Je lui vais en couler trois mots & ſix bredouilles,

ISABELLE.

Zeſt.

CASSANDRE.

Que rabaches-tu?

ISABELLE.

Pour en couler, néant.

CASSANDRE.

Mais tout ceci me fait tomber de mon séant.
Qui diable pourroit donc empêcher notre nôce?
J'entrevois du mic-mac; apprends-moi ce négoce:
Quelque rival ici m'a-t-il rompu le cou?
Tiens, je te prêterai de quoi t'avoir un sou,
Si tu veux dégoiser: va, c'est de l'or en barre.

ISABELLE.

Monsieur, mettez-en deux.

CASSANDRE.

Diable! l'argent est rare.

ISABELLE.

Quand tu m'irois jusqu'à dix, douze, quinze, vingt,
J'aimerois mieux cent fois que la galle te vînt.
Tu te débats ici de la chappe à l'Evêque:
Tu n'épouseras rien.

CASSANDRE.

Pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi! C'est que...
Suffit: attends le bout; tu sauras, vieux barbu,
Le secret de ton fils, & celui de ta bru....

[*A part.*]

Mais je me sens piquer par de certaines mouches:
Dans la première allée, allons faire nos couches;
Et revenons ensuite implorer, dans ces lieux,
La Nature, l'Amour, le Devoir & les Dieux.

SCÈNE XIV.

CASSANDRE, *seul.*

Queu pot-pourri que ça! Quelle galimafrée!
Que prétend ce faquin, cette tête engauffrée?
Je n'épouserai rien, dit-il. Rien, c'est beaucoup.
Il parle de mon fils.... A ce nom, tout-à-coup,
Certain pressentiment, du plus beau noir du monde,
Me coule, au fond du cœur, une terreur profonde.
Quand je touche à la veille, & presque au lendemain,
Mon bonheur me chieroit du poivre dans la main!..
Ah! c'est mon fils!... Il est le rival qui me torche...
Pour crier en aveugle, attendons qu'on m'écorche.
Rien n'est tel que d'aimer pour devenir foireux.
L'on dit bien que l'Amour est un enfant peureux,
Qui se livre toujours aux terreurs les plus fausses:
L'Amour prend, bien souvent, ses fesses pour ses chausses....
Mais queuque chose ici frappe mon odorat:
Ah! c'est mon Isabelle avec tout son éclat.

SCÈNE XV.

CASSANDRE; LÉANDRE *en femme d'un côté.*

CASSANDRE.

POUR le pauvre Caſſandre, hélas! quelle nouvelle!
Ah! l'on vient quaſiment de m'en dire de belles!

LÉANDRE.

C'eſt vous, pere Caſſandre! Ah? je vous croyois mort.

CASSANDRE.

Si vous ne m'aimez plus, aurois-je ſi grand tort?
[*A part.*]
Au lieu de m'écouter, la cruelle s'épluche.
Hélas! devois-je aimer cette aimable guenuche?
[*A Léandre.*]
Gilles.... Madame...

LÉANDRE.

Eh bien! vous a-t-il bâtonné?

CASSANDRE.

C'eſt le coup du trépas que Gilles m'a donné.

LÉANDRE.

Gilles a cela de bon, quand il bat, il aſſomme.

CASSANDRE.

Si Gilles ne m'a point aſſommé, c'eſt tout comme...
Mais avec moi daignez agir plus rondement.

LÉANDRE.

Je n'eus jamais l'honneur d'en agir autrement.

CASSANDRE.

J'ai cent fois, au tuyau de votre chere oreille,
Fait l'aveu de mon feu. C'eſt de la nompareille,
Pourquoi s'en goberger? Je ſais que je ſuis vieux;
J'ai rôti le balai; mais mon cœur l'eſt bien mieux:
Quand même vous ſeriez ladre, ou bien enrhumée,
Vous devriez du moins en ſentir la fumée.
Vous faut-il des ſermens?

LÉANDRE.

Eh! non, c'eſt pour demain.

CASSANDRE.

Qu'une bouche qu'on aime a l'éloquence en main!
Mais vous ne ſonnez mot?

LÉANDRE.

Mon cœur reprend haleine.

CASSANDRE.

Vous me cauſez un vrai raviſſement d'Hélene.
Souffrez qu'un bon contrat me rende, entre deux draps,
Propriétaire enfin de vos friands appas.

LÉANDRE.

Je voudrois en avoir à remuer à la pelle,
Pour mériter l'honneur où votre amour m'appelle;
Mais vous avez un fils, & c'eſt un autre cas.

CASSANDRE.

J'en ai quelque part un. Qui diantre n'en a pas?

LÉANDRE.

Cela ſeroit bien dur que d'épouſer ſon pere.

CASSANDRE.

Parbleu, j'ai bien fait pis en épouſant ſa mere.

Soyez toujours ma femme : il peut, à cela près,
Aimer sa belle-mere, ou se coucher auprès ;
C'est comme si son chien avoit mordu le nôtre.

LÉANDRE.

Il est votre héritier.

CASSANDRE.

Qu'il hérite d'un autre.
C'est un filou d'escroc, un frippon de voleur.
Sans que vous ressemblez à ce traîne-malheur,
Si bien qu'on vous prendroit pour lui dessous vos cottes,
J'y penserois pas plus qu'à mes vieilles culottes ;
Tant y a que je vous aime autant que je le hais.
Quand il seroit pendu....

LÉANDRE.

Laissez-le vivre en paix.
Ah ! c'est votte cher fils qu'vous envoyez aux peautres.
Pensez-y bien.

CASSANDRE.

Bon ! bon ! on vous en fera d'autres.

SCÈNE XVI.

ISABELLE, *en Diable, avec un poupon dans un panier ;* CASSANDRE, LÉANDRE.

ISABELLE.

EN voici toujours un de fait ; prends ce poupon.

CASSANDRE.

Ah !....

ISABELLE.

Reſte, ou je te tords le cou comme un chapon,

CASSANDRE.

Ne me le tordez pas.

LÉANDRE.

Quelle eſt cette aventure?

ISABELLE, *à Caſſandre.*

Vois un échantillon de ta race future.
Comme en toi la nature a fort peu d'entre-gent;
J'engendrerai pour toi.

CASSANDRE.

Vous êtes obligeant.

ISABELLE.

Nous t'avons, toutes les deux, fabriqué cette hoirie.
En doutes-tu, regarde un pêu cette voirie;
Vois-tu cette caboche en forme d alembic;
Ce chef pelé, qu'ombrage un poil de porc-épic;
La face rechignée en pagode à l'antique;
Ce front fait en plaſtron de poulet-d'Inde étique;
L'œil d'un mouton qui rêve, & l'autre de blereau?
Regarde bien ſur-tout ſa barbe de poireau:
Eſt-ce là ton portrait & celui d'Iſabelle?
Qu'en dis-tu? Parle donc?

CASSANDRE.

Oui, je me le rappelle:
Oui, c'eſt moi tout craché. Je ſuis aiſe à tel point
Que je ne me ſens pas au fond de mon pourpoint.
[*A Léandre.*]
Tout ce qui vient de vous n'a pas beſoin de ſauce,

Donnez, je le reçois comme un préſent de nôce.
Iſabelle eſt féconde ! Ah ! bonheur ſans égal !

ISABELLE.

Je pourrai bien ſouvent te faire ce régal.

LÉANDRE.

Je reſte comme un œuf.

CASSANDRE, *embraſſant l'enfant.*

L'aimable créature !

ISABELLE.

Je te fagoterai de la progéniture,
Autant comme un Evêque en pourra bénir.

CASSANDRE.

Bon !
Vous, n'acceptez-vous pas, ma chere, ce bon don?

LÉANDRE.

Si c'eſt votre plaiſir que de porter des cornes,
J'ai de l'obéiſſance ; elle ſera ſans bornes.

CASSANDRE.

Iſabelle y conſent, & j'en ſuis ſatisfait ;
Tout ce que vous ferez, ſera toujours bien fait.

ISABELLE.

C'en eſt aſſez. Adieu ; je vais changer de forme.
Je reviens tout-à-l'heure ; attendez-moi ſous l'orme.

SCÈNE XVII.

CASSANDRE, LÉANDRE.

CASSANDRE.

ENFIN, je te tiens donc, cher petit écureuil !
Ma personne avoit peine à te donner dans l'œil :
Et la raison pourquoi tu l'avois dégreignée,
Je la vois : tu craignois de rester sans lignée ;
Mais le diable à plaisir aura soin d'y pourvoir.
Une femme est toujours maîtresse d'en avoir ;
Elle n'a qu'à siffler pour être bientôt mere,
Et sa postérité ne manque point de pere.
Mais tandis que j'irai chez le Tabellion,
Pour qu'il vienne bâcler notre heureuse union,
Prens soin du nouveau né ; buvez chopine ensemble :
Je vais aller le trot, & je reviendrai l'amble.

SCÈNE XVIII.

LÉANDRE, *seul.*

JE suis un véritable ahuri de Chaillot,
Quand jette les yeux sur ce singe en maillot.
Le diable fait ici la servante à Pilate,
Et fort mal-à-propos met la main à la pâte :

Mais que dis-je, le diable! Il eſt à l'Opéra;
Je n'en reconnois point d'autre que celui-là.
Tout beau, ne tranchons point ici du politique.
Cependant tout ceci me paſſe d'une pique.
Quand j'y penſe, Iſabelle eſt un maître Gonin.
Le Diable véritable eſt l'eſprit féminin.
C'eſt elle qui nous fait ce joli tour de Pages,
Et qui nous laiſſe ici cet enfant pour les gages.

SCÈNE XIX.

GILLES, LÉANDRE.

LÉANDRE.

HOLA, Gilles; viens-çà, Jean-Gilles, Joli-Jean.

GILLES.

Eſt-ce pour me bailler encore queuque emplan?
Les Cordeliers ſont ſaouls, portez le reſte aux Carmes.
Mon dos eſt fouragé, comme ſi les Gendarmes
Avoient paſſé deſſus.

LÉANDRE.

Mais, ſi je m'y connois,
C'eſt toi qui m'a gaulé, comme on gaule des noix...
Je vais me marier.

GILLES.

Eſt-ce avec Iſabelle?

LÉANDRE.

Eh! non, puiſque déjà je le ſuis avec elle.

C'eſt aſſez d'une fois ; le ſort en eſt jetté.

GILLES.

Qui donc épouſez-vous ?

LÉANDRE.

J'épouſe, d'un côté,
Madame Croiqu'oiſon ; & de l'autre, Caſſandre.
Quand on prend de l'hymen, on n'en ſauroit trop prendre ;
D'ailleurs, c'eſt pour m'ôter de l'embarras du choix.

GILLES.

Oh ! morgué, c'eſt plaiſant ! Vous allez à-la-fois
Etre votre biau-pere & votre belle-mere.

LÉANDRE.

Il te faut découvrir tout le fond du myſtère.
J'épouſe tous les deux, pour faire mon bonheur ;
J'entends, pour les plumer en tout bien, tout honneur.
Du reſte, c'eſt à tort que Gilles me ſoupçonne ;
Car je ne prétends pas toucher à leur perſonne.
Après boire, il faudra, ſans qu'ils en ſachent rien,
Les mener ſe coucher enſemble bel & bien :
Tous les deux croiront être avec moi tête à tête.
Tandis qu'apparemment ils s'entre-feront fête,
Et qu'ils s'en donneront, ou bien feront du lard,
Nous ferons, tous les deux enſemble....

GILLES.

Lit à part.

LÉANDRE.

Tu fais le coq à-l'âne ; il s'agit bien de botte.

GILLES.

Morgué, le coq-à-l'âne eſt dans votre culotte.

LÉANDRE.

Ecoute jusqu'*amen*, ou plutôt jusqu'au bout.
Tandis qu'ils dormiront, faisons raffle de tout;
Puis avant que la nuit ait cessé d'être brune,
Zest, nous ferons deux trous.....

GILLES.

A quoi donc?

LÉANDRE.

A la Lune.

GILLES.

J'entends. Ensuite....

LÉANDRE.

Après un coup si fortuné,
Laissons faire le sort, sans y fourrer le né...
On coigne, on entre, on vient, ce sont nos épousailles.

GILLES.

Double nôce, morgué! Jarni, que de ripailles.

SCÈNE XX.

ISABELLE; *en Notaire;* CASSANDRE, Mad. CROQU'OISON, LÉANDRE, PERRETTE, GILLES.

PERRETTE, *à Isabelle.*

EH! comme vous voilà! C'est pis qu'un Mardi-gras;
[S]ons-je dans la semaine où l'on donne des rats?
[N]'en avons, jarni, plus que de pieces tapées.

[*Voyant Madame Croqu'oiſon.*]
Foin ! je crains pour mon dos quelques franches lipées.

ISABELLE.

Or ſus, verbaliſons.

CASSANDRE.

Çà, Monſieur Pardevant,
Dérouillez votre outil; mettez la plume au vent.
[*Voyant Madame Croqu'oiſon.*]
Qu'eſt cette vieille chevre? A qui diable en veut-elle?

ISABELLE.

Tout bellement; c'eſt-là la mere d'Iſabelle.
[*Elle lui rit au nez.*]

Mad. CROQU'OISON.

Eh ! Garde-note, un mot. Qu'eſt ce vieux marcaſſin?

ISABELLE.

Tout doux; il vient ici pour cracher au baſſin;
C'eſt le pere à Léandre.

Mad. CROQU'OISON.

A-t-il de la vaiſſelle?

ISABELLE.

Beaucoup.

CASSANDRE.

Met-elle point la main à l'eſcarcelle?

ISABELLE.

C'eſt fait.

Mad. CROQU'OISON.

Votre ſervante.

CASSANDRE.

Et moi, de même.

ISABELLE.

Holà.
Perrette?

PERRETTE.

Vous plaît-il ?

ISABELLE.

La table.

PERRETTE, *présentant le dos.*

La voilà.

ISABELLE.

Plus haut, plus bas, fort bien. La chose est entendue.
Peste soit de la plume; on me l'a trop fendue.

[*Elle lui met la plume dans la bouche.*]

Item.... chacun de vous.... Ouvre donc le cornet...
Donne, en se mariant, tout son bien clair & net,
En ne se réservant que sa vieille chemise.

[*A Léandre.*]

N'y consentez-vous pas? Signons donc sans remise.

LÉANDRE.

Je ne sais point signer.

CASSANDRE.

Ni moi.

Mad. CROQU'OISON.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

Je vous en livre autant.

CASSANDRE.

Nous n'avons, au surplus,
Qu'à faire une croix.

ISABELLE.

Oui; croix ou pile, n'importe.
C'en est donc fait. Il faut chanter d'une autre note.

[*Elle jette ſa robe & ſon chapeau.*]

Alte-là, tous les trois! Vous épouſez trop dru.

[*A Madame Croqu'oiſon.*] [*A Caſſandre.*]

Malheureuſe! tu vois ta fille; & toi, ta bru.

TOUS, *ſur un ton différent.*

O Ciel!

ISABELLE, *à Léandre.*

Toi, reconnois ta femme ſans culotte.

Que l'on tombe à mes pieds, qu'on me colle la botte:

Obéiſſez; à bas, mere, beau-pere, époux.

[*Tous ſe mettent à genoux.*]

ISABELLE, *à Léandre, qui ſe gratte la tête.*

Tu feins de t'éplucher. Eh! laiſſe-là tes poux.

LÉANDRE.

Ah, chien! c'eſt ma moitié.

ISABELLE.

Non, c'eſt moi toute entière.

Donne-moi du tabac, pour entrer en matière.

Il eſt fort comme un âne; il monte au nez, Var-chié...

Qu'on releve ces veaux, & qu'on m'écoute en pied.

Mad. CROQU'OISON.

Mais qu'eſt-ce à dire donc que cette manigance.

CASSANDRE.

Quel eſt ce tripotage?

ISABELLE.

Une reconnoiſſance

Double, triple, quadruple, où vous devriez tous

Larmoyer, ſangloter, hurler comme des loups.

Voyez Perrette en pleurs.

PERRETTE

PERRETTE.

Eh! non, c'eſt la roupie.

GILLES.

Morguenne, tout ceci me donne la pépie.

ISABELLE.

Il faut donc vous ſortir tout cela plus au long.
C'a, qu'on me violonne un peu de violon.
Vous voulez mon hiſtoire, & vous l'allez apprendre.
Le chant ſervira mieux à me faire comprendre.

L'Amour me fit, l'Amour m'a fait
Le cœur, comme l'avoit ma mere:
Un tendre Amant, ſur la fougere,
A treize ans, fut ſon fait. (*bis.*)

L'Amour s'y met, l'Amour s'y mit;
Par un trou qu'il fit à mon âme:
Léandre le vit tout en flamme,
Il en fit ſon profit. (*bis.*)

Il me promet, je lui promis
De nous aimer toujours de même:
Que devient ſon amour extrême?
Autre part il l'a mis. (*bis.*)

Je perds le ſien, ô cruauté!
Se peut-il qu'Amour le permette?
Grand Dieu, fais qu'il me le remette,
Pour ne plus m'être ôté. (*bis.*)

Si tu me le fais revenir,
Je t'en ferai faire un de cire,
Pour conſerver, dans ton Empire;
Un ſi beau ſouvenir. (*bis.*)

De Gilles j'ai pris les habits,
J'ai fait le Diable & le Notaire :
Pour attraper qui ſait nous plaire,
On feroit encor pis. (*bis.*)

CASSANDRE.

Je commence à ſentir que je tombe des nues.

ISABELLE.

Eh! bien, ramaſſe-toi.

Mad. CROQU'OISON.

Nous ſommes tous des grues.

LÉANDRE.

Mon pere, je ne puis être que votre fils.

CASSANDRE.

Oui : vraiment, à ce troc, je fais de beaux profits!
En donnant tout mon bien, j'ai fait mon épitaphe.

Mad. CROQU'OISON.

A ce damné contrat, j'ai mis ma pataraphe!
[*A Iſabelle.*]
Quoi! tu ſerois ma fille?

ISABELLE.

Oui-dà, vantez-vous-en.

Mad. CROQU'OISON.

Eh! double fille de...

ISABELLE.

Rien n'eſt plus vrai, maman.

CASSANDRE, *à Léandre.*

Mon amour étoit donc la voix de la Nature?

Mad. CROQU'OISON.

Mon amour étoit donc de l'amitié future?

LÉANDRE.

Tout comme il vous plaira.

ISABELLE.

Lalira; cours après.

[*A Léandre.*]

Or ça, veux-tu m'aimer toujours ſur nouveaux frais?

LÉANDRE.

Va, tu ferois au Diable avaler la pillule:
Allons, mon inconſtance a fait la baſſe-cule.

GILLES.

Jarnonbille! & nous deux, Perrette, ſans façon;
Veux-tu qu'on t'en découſe?

PERRETTE.

Oui, beaucoup, mon garçon.

LÉANDRE.

J'approuve un ſi beau choix: votre fortune eſt faite,
Et je mettrai demain dans la boëte à Perrette.

ISABELLE.

Vous autres, portez-vous, l'un portant l'autre, bien.
Nous allons nous coucher. Pour qu'il n'y manque rien;
Faut pourtant leur ſervir, avant de faire Gille,
Une longe de Vau ... deville.

[*On chante le Vaudeville ſuivant.*]

VAUDEVILLE.

CASSANDRE.

Que Caſſandre ſoit amoureux
De la fringante Zizabelle,
Le fait, hélas! n'eſt pas douteux;
Mais qu'il ſoit aimé de la Belle,
Et qu'en brûlant des mêmes feux,
Pour lui ſeul elle ſoit ſenſible,
C'eſt la choſe impoſſible.

LÉANDRE.

A gauche, d'un fidele Amant
Ici j'affecte l'encolure;
A droite, d'un ſexe charmant
Je veux imiter la figure:
Mais deviner, en ce moment,
De quel côté je ſuis ſenſible,
C'eſt la choſe impoſſible.

Mad. CROQU'OISON.

Je ſais bien que j'ai ſoixante ans,
Et que mon viſage eſt horrible.
Je ne mords plus, faute de dents;
Ma démarche eſt lente & pénible:
Mais doutez-vous, pour mon argent,
Qu'on ne me perce comme un crible?
La choſe eſt très-poſſible.

GILLES.

Meſdames, ſi nous avons fait
A votre pudeur quelques niches;
Pour un auſſi mince forfait,
De pardons ne ſoyez pas chiches:
Une Parade, ſans cela,
Qui ſoit amuſante & riſible,
C'eſt la choſe impoſſible.

Fin de la Comi-Parade.



CONTES.

LE CANCRE.

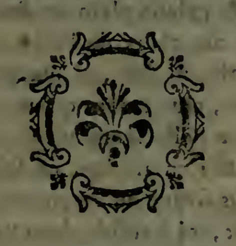
DANS les Journaux des Filles de mémoire,
D'un Cancre aurez ſans doute lû l'hiſtoire,
Qui, par Junon, contre Hercule envoyé,
Mordit au pied ce brave fils d'Alcmene,
Dont ſur le champ fut occis pour ſa peine,
Et dans l'état des Aſtres employé.
Un autre fut, par Meſſer Cocuage,
Envoyé contre un jaloux perſonnage;
Car volontiers il chaſſe à tels oiſeaux:
Auſſi jaloux ſont-ils friands morceaux.
Nouveaux plaiſirs naiſſent de leurs allarmes,
Dans leur épouſe on trouve plus de charmes.
Sur un cocu qui ne ſoit pas jaloux,
On perd moitié des plaiſirs les plus doux.
Mais ſans reſter plus longuement à l'ancre,
Or, revenons à notre nouveau Cancre.
L'Hercule en fut un certain vieil Argus;
Cela s'entend, la perle des cocus.
Vieux & jaloux en ſont le ſynonime.
Le Roi du lieu, depuis peu, par eſtime,

D'une cité l'avoit fait Gouverneur,
De plus l'époux de certaine éveillée.
C'eſt bien & mal, marchandiſe mêlée,
Et rarement ſans charge il eſt d'honneur.
Le Cancre enfin, dont ſe conte la chance,
De maints & maints confreres eſcorté,
Par un Pêcheur fut, à leur Excellence,
Dans un panier, un matin, apporté,
Qui près du lit mit la troupe entaſſée :
Car le jaloux, avec ſon épouſée,
Goûtoit encor les douceurs du ſommeil.
On leur devoit préſenter au réveil.
Certaine odeur lors piquant la narine
D'un des compaings de la troupe marine,
Le plus hardi d'entr'eux ſe jette à bas,
Va ſous le lit. Certain vaſe aquatique
Y renfermoit la ſource odorifique.
Il ſaute au fond ; mais long-tems n'y fut pas.
Beſoin preſſant réveilla la femelle,
Qui, ſans y voir, prit ſon official ; (1)
Lors, à grands flots, cette Aurore nouvelle,
De ſa roſée inondoit l'animal ;
Quand, s'allongeant, l'Ecreviſſe échaudée,
Happa l'endroit d'où tomboit telle ondée.
Qui fit des cris ? Elle fit, comme il faut,
Ceux que peut-être elle auroit fait moins haut
Avec tout autre, en pareille aventure.
Le Cancre point ne lâcha ſa capture.

---

(1) *Vieux mot qui ſignifie* pot-de-chambre ; *il eſt tiré de l'Italien.*

Lui de serrer; la Dame d'appeller;
Et son jaloux aussi de s'éveiller,
Qui ne rêvant que cocuage & corne,
A son honneur crut trouver quelque écorne.
Il courut vîte en faire l'examen.
L'Huissier nouveau du cabinet d'Hymen,
Au même instant, vint s'offrir à sa vue.
Pour mieux encor en faire la revue,
Sur son long nez lunettes accrocha,
Et de si près du Cancre s'approcha,
Que l'animal eut encor l'insolence
De se jouer au nez de l'Excellence,
Qu'il agrippa si bien, & tenailla,
Qu'onc de ses jours ne le fourrera là;
Et fera bien : car qu'est-ce qu'on retire
A, de si près, regarder sa moitié?
C'est, tôt ou tard, d'apprêter de quoi rire.
Mal de jaloux à nul ne fait pitié.



LA CLÉMENTINE.

Or écoutez, vous, femmes inhabiles
A célébrer les doux jeux de Vénus :
Et vous aussi, bachelettes nubiles,
Si mes avis jà n'avez prévenus.
Mais, en tout cas, c'est à vous que s'adresse
Certaine Bulle, en ce point, très-expresse.
A Clément six, l'Esprit saint la dicta ;
Car, comme on sait, c'est lui qui les inspire.
Le tendre Amour à l'instant l'adopta :
Même l'on dit que ce Dieu la fait lire,
Chaque Dimanche, aux Prônes de Paphos.
Quoi qu'il en soit, je vais en peu de mots
Conter d'où vint la réforme nouvelle.
Vous saurez donc qu'Hymen à sa cordelle
Avoit, dit-on, attrappé, depuis peu,
Froide pucelle & galant plein de feu.
C'est-là souvent des tours de l'Hyménée.
Rien n'y plaignoit, ni soir, ni matinée,
L'époux nouveau, plus ardent qu'un tison,
Pour réchauffer la belle inanimée ;
Mais tous ses feux s'en alloient en fumée ;
Et sa moitié, plus froide qu'un glaçon,
Ne s'en haussoit, ni baissoit davantage.
Lui seul enfin, tel étoit son usage,
Vaquoit au jeu, qui seroit bien plus doux,
Si, par malheur, le Dieu de l'hyménée
N'en faisoit pas un devoir aux époux ;

Œuvre joyeux, que femme rafinée,
Avec l'ami, rend encor plus charmant.
La mort enfin la mit au monument ;
Et de façon vous troussa la pauvrette,
Qu'à ses côtés, dans la même couchette,
Son mari même ignoroit son destin.
Son ame étoit peut-être encore en route,
Quand, tourmenté du Démon du matin,
Il s'éveilla : comme Amour ne voit goute,
Bref, le paillard rendit au pauvre corps
Tout autre enfin que le devoir des morts.
Froids habitans de la nuit ténébreuse,
Si les devoirs qu'on vous rend à la mort
Peuvent là-bas adoucir votre sort,
Ame jamais fut-elle plus heureuse !
Il achevoit de faire un compte rond,
Quand, tout-à-coup, l'astre du jour trop prompt
Vint découvrir tout le triste mystere.
Bien jugerez de son affliction,
Et des regrets qu'un tendre époux peut faire.
Mais, las ! sur-tout la profanation
Par lui commise envers la trépassée,
Terriblement bourreloit sa pensée ;
Si qu'il s'en fut, avant Pâques venu,
A son Curé conter par le menu
Qu'innocemment il avoit troublé l'ame
Et le repos de la défunte Dame.
Pour tels forfaits mes pouvoirs sont trop courts,
Dit le Pasteur ; au Pape ayez recours.
Il s'en fut donc, avec pleine escarcelle,
Au Conducteur de la sainte Nacelle.

Pas ne doutez qu'il n'obtînt son pardon :
Il l'eut enfin ; mais il lui coûta bon.
Pour obvier à pareil sacrilége,
On assembla l'infaillible Collége :
On y dressa bonne Bulle de Dieu.
La *Clémentine* est son nom de baptême,
Comme l'on voit, du nom du Pape même.
Ores savez ce qui lui donna lieu.
La voici donc ; besoin n'est d'apostilles.
Or écoutez, vous, femmes ; & vous, filles.
Lorsqu'un Amant vous tiendra dans ses bras,
(Epoux, Amant, en ceci c'est le même,)
Si ne voulez encourir l'anathême,
Prouvez-lui bien que vous ne dormez pas.
Faute de quoi, fût-ce une Impératrice,
Sous tel prétexte ou cause que ce soit,
Nous relevons, envers telle infractrice,
Epoux, Amans, de tout amoureux droit.



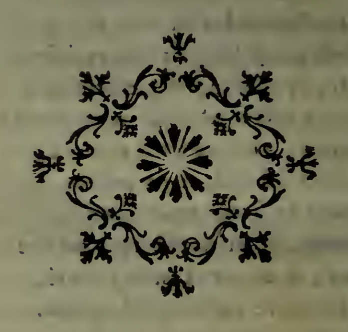
IMA.

FILLES de Rois, comme nous, ont une ame
Aussi sensible à l'amoureuse flamme.
Celle du Roi nommé Charles-le-Grand
Va, dans ce Conte, en être le garant.
C'étoit Ima, jeune, & partant gentille;
Car à quinze ans point n'est de laide fille.
L'Amour prit donc un jour un de ses traits,
Et d'un seul coup fit deux nouveaux sujets.
L'un fut Ima, puis l'autre un Secrétaire
Du Conseiller de l'Empereur son pere.
Ce Secrétaire, on l'appelle Eginard.
En fait d'amour, c'étoit un fin renard.
Tendron n'étoit, dont la mine fût gente,
Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
Filles de Rois ne lui faisoient pas peur,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il se prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie,
S'entend soupirs, pleurs, fins regards, langueur,
Inventions pour conquêter un cœur,
Et dont est plein l'arsenal d'Amathonte.
D'autre côté, quelque légere honte
Faisoit qu'Ima rougissoit de son choix:
On se citoit maintes filles de Rois,
Qui bien plus bas placerent leurs tendresses;
On se souvint de nombre de Déesses;

Car, quand on a besoin d'autorité,
La Fable prouve & devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre.
Pas ne tarda la Princesse trop tendre,
Qui, quand la nuit venoit faire son tour,
Se consoloit des contraintes du jour,
Et dans les bras de son Amant fidele,
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger, une nuit
Qu'Ima l'avoit dans sa chambre introduit ;
Or, pour sortir de chez notre *galande*,
Falloit passer une cour assez grande ;
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme, & ne commît Ima.
Que faire? Mais que fille a de ressource!
Déjà le jour commençoit sa course :
On tint conseil ; l'Amour y présida,
Et la Princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveller l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son pere & ses Dieux,
Et les sauva du Grégeois furieux.
Eginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe & se met sur le dos de la Belle ;
Puis, sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd,
Elle tira son Cavalier d'affaire.
Le bon Troyen, en emportant son pere,
Ne fut, je crois, si vîte de moitié ;
Mais l'Amour est plus fort que l'Amitié.
La nuit revint ; & l'heure convenue

Du rendez-vous étoit aussi venue ;
Mais il avoit encor neigé le soir,
Et notre Ima vit avec désespoir
Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la Belle alla l'attendre ;
Car, sans se voir, comment passer un jour ?
Eginard vint tout transporté d'amour ;
Mais le trajet n'étoit pas pratiquable ;
Point d'autre asyle ou sûr, ou convenable,
Que cette chambre où la Belle couchoit.
Eh ! direz-vous, alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit derniere,
Et le porter de la même maniere ?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit
Par ce discours, qui bientôt l'attendrit :
Ah ! lui dit-il, il n'est pas sûr d'attendre
Au lendemain ; il faut toujours tout prendre :
En fait d'amour, rien ne doit être dû ;
Ce qu'on differe est autant de perdu.
Tant de raisons la firent enfin rendre.
Encore un coup, la Princesse trop tendre
Tendit le dos ; & notre Amant monté,
Fut dans sa chambre en triomphe porté.
Il revenoit par la même voiture :
Le Roi le vit passer sur sa monture,
Fort éveillé par inspiration ;
Mais ce ne fut sans admiration,
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire ;
Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugeoit le méchef ;

Tel qui trouvoit le crime bien pendable,
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement :
C'eſt la vertu d'un Roi d'être clément.
Charles le fut, ſi toutefois c'eſt l'être,
Quand on ſe ſert d'un Notaire & d'un Prêtre.
Eſt ce pardon, eſt-ce punition
Que d'épouſer ? Jugez la queſtion.



L'ORIGINE DE LA BARBE.

PAUVRES époux d'une moitié rébelle,
Votre malheur n'eſt pas choſe nouvelle ;
Et l'art de faire enrager un mari
N'eſt pas un art inventé d'aujourd'hui.
C'eſt un ſecret auſſi vieux que les hommes,
Perpétué juſqu'au ſiecle où nous ſommes ;
Mais où le Diable & l'eſprit féminin
Ont, à préſent, mis la derniere main.
Qu'ainſi ne ſoit ; Adam, notre bon pere,
Fut, comme vous, dans la même miſere ;
Hors qu'à préſent on peut, chez ſes voiſins,
S'aller par fois venger de ſes chagrins.
Le pauvre Adam fut bien plus miſérable ;
Car il n'avoit que ſa femme & le Diable.
C'eſt-là le tiers qu'a toujours eu l'hymen.
Mais quelle femme avoit le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il ſa côte ?
La Belle étoit aigre, argneuſe, haute ;
Pour ſon bon-homme elle avoit trop d'appas ;
C'étoit un ſot qui ne la valoit pas.
Jamais époux a-t-il valu ſa femme ?
Las à la fin des mépris de la Dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte, & reprends ta femelle,
Ou fais exprès un Paradis pour elle.

Anges, ſous cape, en ſourirent entr'eux :
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur ſeul eut pitié de ſa peine.
Prends, lui dit-il, cette huile ſouveraine ;
Va t'en frotter le viſage en ſecret.
Tel en ſera le ſalutaire effet,
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle & reſpectable.
Il faut noter que le moindre coton
N'avoit encor ombragé ſon menton.
A peine Adam mit le baume en uſage ;
Quand il ſentit pouſſer ſur ſon viſage
Ce qui, chez nous, vient, avec les deſirs,
Nous annoncer la ſaiſon des plaiſirs.
Surpris alors de ce qu'il ſentoit naître,
Plus il tâtoit, plus il le faiſoit croître.
Il l'eſſaya ſur maints & maints endroits,
Par-tout le baume opéra ſous ſes doigts.
Alors, tout fier de ſa toiſon nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle.
Quel changement ! Ce redoutable aſpect
A la pauvrette imprima du reſpect.
Eve devint douce, tendre & docile ;
Et notre époux, grâce à cette heureuſe huile ;
Eut un repos qu'il n'ôſoit eſpérer.
Bonheur d'époux n'eſt pas fait pour durer.
Adam, un jour, dans un bocage ſombre,
Pour ſon ſecret, ſe retiroit à l'ombre.
Là ſe ſervoit de ce baume divin,
Quand ſon tendron, conduit par le malin,
Vint dans le fond de ce bois ſolitaire,

En tapinois, y lorgner le myſtere.
Eve en ſourit, & ſe mordant le doigt,
De tous ſes yeux, elle épia l'endroit
Où, par Adam, la phiole fut cachée.
Long-tems ne fut ſans être dénichée.
A peine Adam fut décampé du bois,
Qu'Eve d'abord alloit, du bout des doigts,
Sur ſon viſage, eſſayer la recette,
Quand tout-à-coup démangeaiſon ſecrette,
Je ne ſais où, lui fit porter la main.
Là ne rata le baume ſouverain.
Il fit effet; & ſa vertu fut telle,
Que, loin d'ôter des appas à la Belle,
Elle y gagna de ſecrettes beautés.
Lors un buiſſon frémit à ſes côtés,
Un rien fait peur à ce ſexe timide.
Eve s'enfuit où ſa crainte la guide;
Mais, en fuyant, elle fait un faux-pas,
Caſſe la phiole, & répand tout à bas.
Grâce aux faux-pas de ſa moitié peu ſage,
Voilà comment l'homme eut ſeul en partage
Ce ſceau divin de la virilité,
Qu'il a tranſmis à ſa poſtérité.
Eve reprit ſon allure ordinaire.
Que fit Adam? Ce qu'un époux doit faire;
Pour éviter un éclat indiſcret,
Il apprit l'art d'enrager en ſecret.



LE ROI HUGON.

IL fut jadis un ſaint parmi nos Rois.
A grand marché l'on l'étoit autrefois ;
A cela près, Héros de ſa perſonne.
Saint Charlemagne eſt le nom qu'on lui donne.
Il revenoit, avec ſes Paladins,
De Paleſtine, ainſi que Pélerins.
Or, pour rentrer par le plus ſûr en France,
La caravane avoit pris par Bizance :
Dieu ſait combien le Roi de la Cité
Se fit honneur d'être ainſi viſité.
C'étoit Hugon ; il avoit femme & fille,
L'une encor bonne, & l'autre aſſez gentille.
C'étoit de quoi fêter nos gens de bien ;
Chacun auſſi rien n'y plaignit du ſien.
Le ſoir venu, nappe blanche fut miſe,
Et l'on ſervit. La Reine fut aſſiſe
Au côté droit du Monarque Gaulois ;
Enſuite Ogier, le Chevalier Danois :
A gauche on mit la Princeſſe ſa fille,
Roland, Richard, Hugon & ſa famille,
Ainſi du reſte ; & par humilité ;
Au dernier bout Turpin s'étoit planté,
Tout vis-à-vis la belle Jacqueline.
Ce Turpin fut Moine en ſes jeunes ans,
Depuis Prélat, mais ribaud en tous tems.
Partant le feu prit ſous ſon étamine,

Dès qu'à ſes yeux Jacqueline brilla ;
Mais coup de dents n'en perdit pour cela :
Ains, comme un Moine, il ſe remplit la panſe,
Du reſte en Dieu mettant ſa confiance.
Minuit ſonnant, nos compagnons refaits,
Dans un ſallon, trouverent leurs lits faits.
Chacun couché, l'on ſouffla la chandelle.
Lors le caffard de ſonger à ſa Belle.
Or, l'Empereur ne put fermer les yeux.
Aux Chevaliers, qui ne dormoient pas mieux,
Il propoſa de gaber ; c'eſt-à-dire,
De lui ſervir chacun un plat pour rire.
Gage, dit-il, auſſi net que navet,
Fendre, d'un coup, un homme & ſon armet.
Je ferai plus, dit le neveu de Charle.
Tu feras plus ! Comment donc cela? Parle.
Je veux, parbieu, que murs tombent d'abord
Que, tant ſoit peu, j'aurai ſonné du cor.
Devant Richard, amis, baiſſez la pique ;
Sans nul ſecours, art, ni pacte magique,
Qu'un cheveu mis autour de ce poteau,
Je gagerois d'abattre ce château.
Ils avoient tous gabé fort à leur aiſe,
Quand Turpin dit : Amis, qu'à Dieu ne plaiſe
Qu'au dam d'autrui je me ſerve jamais
D'aucun des dons que le Seigneur m'a faits ;
Mais ſeulement, ſi ſa bonté divine,
Pour cette nuit, me prêtoit Jacqueline,
Vertu de froc, pas ne verroit le jour
Sans lui prouver quinze fois mon amour.
Saurez qu'Hugon, au creux d'une colonne,

Avoit caché ſa royale perſonne.
De les entendre il étoit curieux ;
Quand tout-à-coup, en ſortant furieux,
C'eſt d'un mépris, dit-il, trop téméraire
Payer l'accueil qu'on eut tort de vous faire.
Or, de par Dieu tous le pas ſauterez,
Ou de vos gabs vous vous acquitterez.
Nous allons voir, parlant à Charlemagne,
Si mettez bien la flamberge en campagne.
En filant doux, on crut fléchir Hugon ;
Mais il devint plus dur qu'un Pharaon.
Que fit le Roi dans ce beſoin extrême ?
Il implora l'aſſiſtance ſuprême ;
A ſes ſoupirs, Turpin mêla ſes vœux :
Le Ciel alors les exauça tous deux.
Un Ange vint, qui leur mit cœur au ventre :
Enfans, dit-il, vous ſerez ſecourus
Pour cette fois, mais n'y revenez plus.
Cela diſant, il s'envole. Hugon rentre.
Charles alors : Sire, on vous ſervira,
Et, pour ſi peu, nul ne ſe dédira ;
Si vous avez quelques gens à pourfendre ;
Plus longuement ne me faites attendre.
Il en vint un ; mais il l'avoit bien dit,
Tout net en deux il vous le pourfendit.
Chacun à chef eût mis ſon aventure,
Lorſqu'étonné de la déconfiture,
Le fier Hugon mit de l'eau dans ſon vin ;
Mais par bonheur, pour ſa fille & Turpin,
Il s'obſtina dans le gab du Lévite.
Je ne crois pas que celui-ci l'évite :

Quinze, dit-il ! Jacqueline les vaut ;
Mais ce paillard l'a pris un peu trop haut.
Le Muletier, que tondit Agilufe,
Ne les fit pas ; si valoit ce Tartuffe.
(Au bon Hugon je dirois volontiers,
Moine, à ce jeu, vaut quatre Muletiers.)
Frere, voyons ce que vous savez faire,
Si l'entendrez mieux que votre Bréviaire ;
Sans doute : mais pour tous vous payerez.
Soit, dit Turpin, sûr de son allumelle,
Que l'on me lâche à présent la donzelle ;
Demain matin nouvelle en aurez.
Or, arriva Jacqueline en chemise.
Fille à son pere onc ne fut plus soumise.
Sur son honneur, (mais peut-être sur rien :
Car dix-sept ans la fillette avoit bien ;)
Hugon la fit jurer d'être fidelle :
Accuse juste au moins, dit-il, pucelle,
Sinon au Ciel, un jour, en répondras.
Elle jura, puis dans le fond des draps
Le Moine en rut tira la créature.
Hugon s'en fut dessous sa couverture,
Y méditer un supplice au Pater ;
Mais sans son hôte il ne faut pas compter.
Bien jura-t-il d'en faire une grillade.
Turpin bientôt vous tripla l'enfilade,
Moment après, & de cinq il compta.
A ce calcul la Belle s'emporta.
Tout beau, mon Pere, encor n'est-ce que quatre ;
Turpin, de cinq, ne voulut rien rabattre :
Or, puisqu'enfin tous deux n'en savons rien,

Recommençons, dit-elle, & comptons bien.
C'en feroit vingt, dit-il à fa tricheufe;
Mais pour n'avoir d'erreur auffi fâcheufe,
Et tout d'un coup trouver le compte net,
Comptons tous deux avec ce chapelet.
Au point du jour, douze des patenôtres
Il fe trouva; reftoient encor trois autres;
Mais il rendit les armes à l'Amour:
Las, accablé, le fommeil eut fon tour.
A fon réveil, épuifement de force,
Le feu ne prit qu'un coup à fon amorce:
Mourons, dit-il; auffi-bien, s'il le faut,
Mieux le vaut là que fur un échafaud;
Puis en mourant tira fon pénultieme,
Et tout-à-fait lui rata fon quinziéme;
Quand cil qui tient tous les cœurs dans fa main,
Rendit celui de la Princeffe humain.
A l'Eglife onc ne ferai tel dommage
De la priver d'un fi grand perfonnage;
Je n'en vaux tant, mon Pere; & pour un point,
Mieux vaut mentir, & ne vous perdre point.
Ah! dit Turpin, auffi généreux qu'elle,
(Car, pour un Moine, il avoit l'âme belle;)
En l'autre monde onc ne l'emporterez;
Ce point, ma fœur, dont pour moi mentirez,
Pour tout délai, ce foir, je le rembourfe.
Phœbus étoit prefque au quart de fa courfe,
Quand, par Hugon, Turpin fut réveillé;
Mais du rapport tant fut émerveillé,
Qu'un pied de plus fur fon chef on vit croître
Ce que jadis fon époufe y fit naître.

A ſon papa la fillette mentit ;
Lui de ſon ire enfin ſe départit.
Mais toutefois la Reine ſoupçonneuſe,
(Car, en ce point, elle étoit connoiſſeuſe,)
C'eſt ſe moquer, dit aigrement au Roi,
Qu'à cet enfant d'ajouter tant de foi.
S'il les a faits, il peut les faire encore.
Je gagerois que c'eſt une pécore,
Qu'il n'a pas eu grand'peine de duper ;
Fin ſeroit bien, s'il ſavoit m'attrapper :
Pour votre honneur, ne ſoyez ſi crédule ;
Et qu'avec lui, Sire, une autre calcule.
Ah ! dans ce cas, dit le Roi des cocus,
La plus Agnès compteroit moins que plus.
C'en eſt aſſez. Enfin, comblé d'éloge,
Notre futur ſuppôt du Ménologe,
Envers l'Infante acquitté ſauf & franc,
Revint en France avec Charles-le-Grand.



LA LINOTTE DE JEAN XXII.

Etre difcrette & femme tout enfemble,
Ce font deux points que jamais on n'aſſemble;
Et la moins femme, en ce fexe indifcret,
Garderoit mieux fon honneur qu'un fecret.
C'eſt, dira-t-on, trop outrer la penſée;
Quitte à prouver l'hyperbole avancée.
Nones étoient dans un fameux Couvent;
Où Jean vingt-deux alloit aſſez fouvent
Faire, en pardons, des dépenfes de Pape.
C'eſt Fontevrault, de peur qu'il ne m'échappe.
Au demeurant, Couvent des mieux famé,
Gîte fâcheux, où le Diable affamé
Etoit réduit à quelque peccadille,
Menu fecours qu'il tiroit de la grille.
Car, comme on fait, l'ennemi des humains;
Par le babil, tient toujours aux Nonains.
Le faint Paſteur, muni de fainte-Bulle,
Leur vint, un jour, faire baiſer fa mule;
Dieu fait comment les pardons y trottoient;
Si qu'on eût dit que rien ne lui coûtoient.
Infatiable eſt la gent monaſtique:
Bien l'allez voir, à l'indult fantaſtique
Qu'on s'étoit mis en tête d'obtenir.
Elles vouloient avoir, à l'avenir,
Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confeſſe.
Pere très-faint, entre nous, dit l'Abbeſſe,

On s'avoueroit bien plus ſincérement
Tout ce qu'au Prêtre on dit légerement,
Cent petits riens, bagatelles en ſomme,
Dont on rougit d'aller inſtruire un homme ;
Homme, ſur-tout, qui ſouvent peut cauſer
Ce dont, à lui, Nonne va s'accuſer.
Vous, confeſſer ! Le cas n'eſt pas poſſible ;
J'ai, dit le Pape, une raiſon plauſible
Qui vous fera refuſer à regret :
Ce Sacrement exige un grand ſecret,
Et le babil, dans l'engeance femelle,
Fut autrefois la tache originelle.
Depuis long-tems cet unique grief
Fait, à vos vœux, refuſer le ſaint Bref ;
Mais j'en veux faire enfin l'expérience,
Et le ſavoir de ma propre ſcience.
Tenez, dit-il, je mets, juſqu'à demain,
Cette boëte en garde en votre main ;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Faute de quoi l'on ſe verroit privée
Du ſaint Indult, qui demain vous eſt dû,
Si n'ouvrez pas le coffret défendu.
Il ſort : voici notre boëte en voye ;
Que je la touche ; & moi, que je la voye ;
C'étoit à qui pourroit ſe l'arracher ;
Mais, ſans l'ouvrir, on fut pourtant coucher.
Auſſi plus d'une en gagna la jauniſſe.
On dormit peu : le lendemain l'Office,
Comme on peut croire, alla tout de travers
Peut-on ſuffire à tant de ſoins divers ?
Un rien démonte une tête guimpée.

Ah ! dit l'Abbeſſe, à la gent attroupée,
Le Pape joue à nous faire ſécher.
Quel grand ſecret a-t-il à nous cacher ?
Pour le garder ne ſommes-nous pas bonnes ?
Il fait, vraiment, un grand honneur aux Nonnes !
Pour nous venger, ouvrons : qui le dira ?
Comme elle étoit, on la refermera.
A ce diſcours taupa chaque Veſtale.
L'Abbeſſe ouvrit la boëte fatale ;
Qu'y trouva-t-elle ? Une Linotte au fond,
Qui tout-à-coup prit ſon vol au plafond ;
Fit, en ſifflant, des rondes autour d'elles,
Puis, par un trou, s'enfuit à tire d'aîles.
Ce n'eſt pas tout : on heurte rudement ;
Le ſaint Pontife entre au même moment :
Cà, ma boëte : ores voyons, Meſdames,
Si l'on ſe peut confier à des femmes ;
Car votre Indult eſt dedans tout ſcellé.
Oh ! oh ! dit-il, il s'en eſt envolé.
Seriez, vraiment, de maitreſſes commeres
Pour confeſſer. Allez, diſcrettes Meres,
Onc ne ſera Confeſſeur féminin.
Tant mieux, reprit tout bas une Nonain :
Je n'étois pas pour la métamorphoſe ;
Un Confeſſeur eſt toujours quelque choſe.



L'ORIGINE

DE LA FOSSETTE DU MENTON.

JADIS Amour fut, après bien des larmes,
L'Amant aimé d'un objet plein de charmes;
Mais, non content de ce titre ſi doux,
Il y joignit encor celui d'époux.
Quelle imprudence, aux Amans, ordinaire!
Sans que l'hymen ſe mêle de l'affaire,
Hélas! on ceſſe aſſez tôt de s'aimer.
Or, il fallut, comme on peut préſumer,
Faire à Pſyché, (c'eſt le nom de la Belle,)
Un équipage, une cour immortelle,
Pleine de Jeux, de Grâces & de Ris,
Train convenable à la bru de Cypris.
On manda donc Flore avec ſes compagnes;
Nymphes des eaux, des bois & des campagnes;
Ce que la Terre a de Jeux & d'Amours,
Tout fut ſommé de venir au concours.
Pour en répandre encor mieux la nouvelle;
Amour choiſit un meſſager femelle;
Et par ainſi, pas ne fut antre creux,
Réduit ſecret même d'amours heureux,
Où ne fut bruit du mandement ſuprême.
Le rendez-vous étoit Cythere même.

Là, dans le fond d'un boccage charmant,
Asyle propre au bonheur d'un Amant,
Où tout sembloit annoncer la présence
Du Dieu qui tient les cœurs sous sa puissance,
Etoit un temple, où l'Amour adoré
Est d'une foule en tous tems imploré;
Car tout mortel, à son tour, l'importune;
Et prudes même y viennent à la brune;
C'étoit-là, dis-je, où tout le peuple aîlé,
Vers le printems se trouva rassemblé.
Ils étoient tous un peu las du voyage;
Car autrefois ce n'étoit pas l'usage
D'aller en poste à la Cité d'Amours:
C'étoit corvée & traite de long cours.
Là, sur un char fait de roses nouvelles
Qu'en se baisant tiroient six tourterelles,
L'Amour parut nonchalamment penché
Entre les bras de sa chere Psyché.
Le blond Hymen, tout fier de sa conquête;
La torche en main, voltigeoit à la tête;
Et mille Amours, folâtrant autour d'eux,
Entrelaçoient cent chiffres amoureux.
Chacun couroit au-devant de ses traces,
Lorsque l'Amour, appuyé sur les Graces,
Sortit du char, délia son bandeau,
Et fit ranger chacun sous son drapeau.
Qu'il fut surpris de voir dans sa milice
Gens hors d'état d'entrer encore en lice,
Plus d'une Nymphe au minois suranné,
Plus d'un Amour au teint bis & fanné.

Bien en vit-il en équipage leste,
Frais & dodus, papillonnans de reste;
Plus d'une Grâce au minois éveillé,
Aux yeux fripons, au corsage taillé,
Sur ce dessein qui servit de modele
A de Mouchy, la Vrilliere & Nesle.
Or, ce dessein, Vénus l'a fait brûler,
Pour des raisons dont on n'ôse parler.
Que fit Amour, en voyant ce mêlange?
Si se mit-il à trier sa phalange,
A mettre à part la fleur des bataillons,
Les Richelieux, les Rohans, les Bouillons.
Dès qu'il trouvoit tels morceaux de Déesse,
Sur le menton, l'Amour avec adresse
Leur appliquoit son petit doigt mignon,
Dont en restoit l'empreinte au compagnon,
C'étoient autant d'arrêtés à ses gages;
Et chez Psyché les uns étoient mis Pages,
Ou Chambellan, Majordome, ou Menin.
Autant en fit au troupeau féminin.
Pas ne croyez qu'il choisît la moins belle,
Pour la placer auprès de sa femêlle.
Soubrette prise au choix d'un jeune époux,
Ne manque pas des attraits les plus doux.
Il acheva de décimer la troupe.
Dès qu'un tendron lui tomboit sous la coupe,
Qui méritât le petit coup de doigt,
Ainsi l'Amour au menton lui mettoit
Ce sceau divin de la beauté parfaite,
Cette charmante & gentille fossette;

Tant eſt qu'enfin, du nombre des élus,
Les non marqués ſe trouverent exclus.
Objet commun, ou Nymphe demi-belle,
Miſe au rebut, s'en retourna chez elle.
Mais quel rebut! Qu'on pouvoit y glaner!
Un honnête-homme auroit pu s'y borner.



LE *VISA* DE L'AMOUR.

VOICI l'aveu de mon ſort déplorable :
Dieu des Amours, tu vois un miſérable,
Victime, hélas ! des changemens affreux
Qu'on vit auſſi dans l'Empire amoureux.
Pas n'eſt beſoin d'en retracer l'hiſtoire :
Tous l'ont aſſez préſente à leur mémoire ;
Mais loin d'avoir, comme d'autres Amans,
Su profiter de mes rembourſemens,
J'ai tout perdu, ce néceſſaire même
Dont je roulois avec l'objet que j'aime.
Vous le ſavez, mes biens n'étoient pas grands ;
Je n'étois pas de ces cœurs conquérans,
Dont les exploits ſont, en gros caractere,
Ecrits, par vous, aux faſtes de Cythere :
Je n'ai point fait raiſonner les échos ;
Ma main jamais, dans les bois de Paphos,
Pour une grâce, en ſecret arrachée,
N'en conſacroit un indiſcret trophée ;
Mais je roulois, Amant preſque inconnu,
Et je vivois du petit revenu
Que je tirois du cœur d'une Bergere.
Amour, enfin j'avois le néceſſaire.
Pour ſûreté de mon heureux état,
Vous-même aviez ſigné notre contrat ;
Quand ma Bergere, au mépris de ma flamme,
Mit à l'aumône & mon cœur & mon âme.

Qui l'eût pu croire ! Infidelle, un beau jour,
Elle éteignit ma rente & son amour ;
Me contraignit, en dépit de mes larmes,
De renoncer pour jamais à ses charmes.
Notre contrat fut enfin déchiré,
Et je repris mon cœur désespéré.
Je l'ai gardé sans emploi, sans usage,
Et tel encor qu'il vient de la volage,
Le nourrissant de soupirs superflus,
Mets ordinaire à nos cœurs dépourvus.
Tel est, Amour, mon funeste partage.
J'avois pourtant acquis cet héritage
En beaux deniers à l'usage des cœurs ;
Larmes, soupirs, amoureuses langueurs,
Respects, sermens, mille & mille fleurettes,
Et, chaque jour, de tendres chansonnettes,
Sans y compter sa houlette & son chien.
Qu'ai-je à présent pour tout reste de bien ?
Plaisirs passés, missives mensongeres,
Sermens écrits sur des feuilles légeres,
Qu'ont, en jouant, emporté les Zéphyrs.
Amour, voilà le fruit de mes soupirs.
De mes effets voilà le triste compte
Que je rapporte au *Visa* d'Amathonte.
Vous plaise donc, sensible à mes desirs,
Me recoucher sur l'état des plaisirs,
Et désormais obliger ma volage
A me payer un fidelle arrérage.
Vous me rendrez mon patrimoine ancien ;
Et ce faisant, Amour, vous ferez bien.



L'AVENTURE DU BOIS DE BOULOGNE.*

PRÉS de Lutece eſt un bois renommé,
Pas n'a beſoin d'être autrement nommé,
C'eſt où l'Amour, avec le Cocuage,
Tient au printems ſa cour & ſon ménage.
Or, pour aller à ce nouveau Paphos,
La Seine ſemble y détourner ſes flots :
Sur le chemin ſont chapelles ſans nombre,
Où Pélerins peuvent ſe mettre à l'ombre ;
Et mille Amours, errans ſoir & matin,
Aux voyageurs enſeignent le chemin ;
Mais en tout point la route en eſt facile,
Si qu'à ce bois fille à peine nubile
Iroit tout droit ſeule avec ſon Amant.
J'allois moi-même à ce réduit charmant ;

* *Cette Pièce, qui fut faite au commencement de l'année 1720, eſt une apologie du Syſtême.*

Mais, entraîné par le Dieu qui m'anime;
J'allois, hélas! n'y chercher que la rime.
Je méditois, & marchois à pas lents,
Lorsque le bruit d'une troupe d'enfans
Vint me tirer d'une si douce yvresse.
Ils paroissoient revenir de Lutece,
Et leur maman marchoit au milieu d'eux.
Moi, je les crus des Amours & des Jeux
Qu'on ramenoit en vacance à Cythere.
De grâce, Amour, n'en dis rien à ta mere.
Quelle Vénus escortoit ces marmots!
Vous le dirai-je? Elle avoit, en deux mots,
Le regard louche & la bouche béante,
L'échine large & l'allure pesante;
Et pour cacher sa difforme épaisseur,
Elle portoit la robbe d'un Docteur.
Mille grelots pendoient tout autour d'elle;
Et l'on portoit, devant cette Immortelle,
Un flambeau jaune, éteint & renversé.
Je m'en sentis tout-à coup embrassé.
Renouvellons, dit-elle, connoissance:
Embrasse encor ta mere l'Ignorance;
Car tous Rimeurs sont mes enfans chéris;
Et se tournant, avec moi, vers Paris:
Hélas! mon fils, dit-elle toute en larmes,
Qu'est devenu ce regne plein de charmes
Qu'en ces beaux lieux j'exerçai si long-tems?
Autour de moi, tu vois tous mes enfans:
J'avois entr'eux partagé ma puissance,
Et, sous mes loix, ils gouvernoient la France.
Vulgairement on les appelle Abus.

Mais nous fuyons. Hélas ! je ne sais plus
Où je pourrai trouver une retraite.
Un nouveau Sphinx a juré ma défaite (1).
Pour opposer à ce vainqueur fatal,
Il me restoit encore un Tribunal,
Où j'ai d'abord soulevé la Chicane ;
Mais la raison s'en rit ; & nous condamne.
L'autorité qui nous prêtoit les mains,
De nos autels arrache les humains.
Ils ont par-tout cessé leurs sacrifices ;
L'oisiveté ne fait plus leurs délices.
Ingrats mortels, courez donc aux travaux ;
Risquez vos biens sur de frêles vaisseaux (2) ;
Suez, veillez ; & par votre industrie,
Enrichissez-vous & votre Patrie.
Pour me venger de ces séditieux,
Le doux sommeil s'enfuira de leurs yeux.
De leur fortune artisans trop avides,
Je les verrai le front chargé de rides,
Le chiffre en tête, écarter les Amours,
Et sans jouir, amasser tous les jours.
Elle exhaloit cent menaces frivoles,
Quand je rompis le cours de ses paroles.
Quel ministere avoient donc vos enfans ?
De grâce, dis-je, enseignez-moi leurs rangs.

---

(1) *Jean Law, Contrôleur-Général, & auteur du Systême.*

(2) *La Compagnie des Indes mit beaucoup de vaisseaux en mer cette année.*

Lors un d'entr'eux, pour soulager sa mere,
Me dit, ami, je vais te satisfaire;
Car c'est à moi que l'on en veut le plus,
Comme au premier de ces pauvres Abus.
Nous avions tous des charges différentes.
Je suis l'auteur de ces commodes rentes,
Le nourricier du Bourgeois fénéant :
Il me devoit son état indolent.
A son foyer, sans peine & sans mysteres,
Il y vivoit aux dépens de ses freres,
Je lui payois son inutilité.
Pour défrayer sa douce oisiveté,
Je rançonnois la Ville & la Province,
Aliénois les revenus du Prince;
Bref, de son Roi, j'en ai fait un Fermier,
Que j'ai toujours ruiné le premier.
Mais un mortel abolit un usage (1),
Perpétué jusqu'ici d'âge en âge,
Et la sagesse a rempli ses projets;
J'ai vu ce Roi quitte envers ses Sujets,
Débarrassé d'une charge importune;
Enfin, j'ai vu ce Roi faire fortune:
Puis il pleura de si bonne amitié,
Qu'en vérité j'en eus presque pitié.
Et moi, reprit d'une voix grassouillette (2),
Un petit frere à bourse rondelette,
Au teint plus frais que celui des Zéphirs,

---

(1) *Le Régent remboursa les rentes de l'Hôtel-de-Ville en billets de banque.*
(2) *Les Financiers.*

A l'embonpoint pétri par les plaiſirs :
Pour ſoutenir ce frere qu'on renverſe,
Ai-je épargné le peuple & le commerce ?
Thémis en proye à la vénalité,
Fut un eſſai de mon avidité.
Je fabriquai mille êtres inutiles (1),
Dont je remplis les champs les plus fertiles.
Je ſurchargeois le pauvre Laboureur,
Et ſans pitié prélevois ſon labeur.
Du nom de droits, ce même Aréopage
Autoriſoit ma taille & mon péage :
Pour recueillir le fruit de mes impôts,
J'ai du néant tiré mille Suppôts,
Qui s'engraiſſant du ſang de la canaille,
Arrondiſſoient & leur bourſe & leur taille.
Qu'en venoit-il au Prince généreux ?
L'iniquité ſe partageoit entr'eux ;
Mais le total de ces ſommes reçues,
Preſqu'en entier reſtoit à mes ſangſues.
Loin d'enrichir le Prince & ſon tréſor,
Pour l'enrichir, je l'endettois encor.
Je lui trouvois de fatales reſſources ;
Et tous les jours, au fond de mille bourſes,
A groſſe uſure il empruntoit ſon bien :
C'eſt fait de Roi que de n'amaſſer rien.
Eh ! mon malheur doit-il céder au vôtre ?
En larmoyant lui repartit un autre (2).

---

(1) *Toutes les nouvelles charges qu'on avoit créées.*

(2) *Le Parlement, à qui le Régent avoit rendu le pouvoir de faire des Remontrances, & qui fut enſuite exilé à Pontoiſe.*

Vous-même, ami, vous allez en juger.
Lors je me mis à mieux l'envisager.
De cheveux gris sa tête étoit ornée,
Et par-dessus d'une toque herminée :
Notre sournois, l'air grave & boursoufflé,
Du laticlave étoit emmitoufflé ;
Et devant lui, la Chicane éplorée
Portoit en main la balance sacrée.
Ami, je suis le protecteur des loix,
Pere du Peuple, & le tuteur des Rois.
J'avois, me dit le petit fanatique,
Fait de la France un Etat Anarchique ;
J'y crus avoir usurpé pour jamais
Le rang proscrit des Maires du Palais.
Là je tenois, sous le nom de tutelle,
Mon Maître même en enfance éternelle ;
Le Prince étoit devenu mon Vassal,
Et le premier après mon Tribunal.
Là sur les bancs, en plein Aréopage (1),
De la Couronne il me rendoit hommage,
Et demandoit à mes Républicains
Le droit d'user de ses droits souverains.
Là s'exposoient, aux yeux de ce Vulgaire (2),
Ces projets nés au fond du Sanctuaire,
Secrets d'Etat, ennemis du grand jour,
Que je faisois avorter dans ma Cour.

---

(1) *Lorsque le Roi, à son avénement, va au Parlement pour se faire reconnoître.*

(2) *Les Déclarations du Roi envoyées au Parlement, qui examine s'il les doit recevoir.*

Entre le Prince & sa triste Patrie,
Je me rendois le Juge & la Partie;
Je proscrivois jusques dans sa maison (1);
Aux mécontens je tendois le giron.
Combien de fois, rébelle & téméraire,
Ai-je, imitant ce Sénat Insulaire,
Aux pieds du Trône arboré mes drapeaux,
Et fait rougir ma hache & mes faisceaux?
Tantôt forcé, sans appui, sans défense (2),
Le front couvert d'une fausse innocence,
On me voyoit traverser la Cité;
Tel qu'un Consul, dans la calamité,
Alloit des Dieux appaiser la vengeance,
J'allois, armé d'une humble remontrance,
Faire trembler le Prince à mon aspect,
Et lui jurant un hommage suspect,
Très-humblement sapper les pieds du Trône.
Peuple inconstant, lâche qui m'abandonne,
En me perdant, tu vas perdre tes droits;
Car, par mes soins, tu regnois autrefois.
Tu sais qu'avant ma funeste aventure,
Gens évoqués du fond de la roture,
De la mandille intrus dans le Sénat,
Etoient du Roi les compagnons d'Etat.
Que je vous plains, postérité future!

---

(1) *Ceci peut avoir rapport à la minorité de Louis XIV, lorsque le Cardinal Mazarin fut proscrit.*

(2) *Sous la Régence de Louis XV, lorsque le Parlement alla à pied au Palais-Royal, où le Roi tint son Lit de Justice.*

Vous, fils d'un pere enrichi par Mercure,
Que ferez-vous des faveurs de Plutus?
A beaux deniers on ne vous verra plus
Vous affubler du harnois Consulaire;
Vous croupirez dans le rang populaire;
Et malgré vous, utiles roturiers,
Je vous verrai, bornés dans vos métiers,
De pere en fils, rouler dans l'abondance,
Et dans l'Etat maintenir l'opulence.
Lors s'approcha certain petit cagot (1),
Fait en grotesque échappé de Calot.
Vous l'eussiez pris pour quelque saint Hermite,
Tant le mignon faisoit la chatemite.
Son chef étoit d'un froc embeguiné:
On lui voyoit, sous un teint safrané,
L'œil obombré d'une épaisse paupiere,
Et le col tors d'un béat en priere.
Un sac plissé, noué d'un gros cordon,
Au demeurant, sangloit le compagnon.
Ami, dit-il, je préside en Sorbonne,
Et l'*Equivoque* est le nom qu'on me donne.
Fruit des amours d'un Servite Normand,
Que notre mere aima furtivement,
Je fais métier de fine sapience;
Controverser est ma grande science;
Le syllogisme est mon invention;
J'ai mis la forme en réputation,
Et j'ai réduit la raison en routine.
Je me suis fait une langue Latine.

---

(1) *Les gens d'Eglise.*

Langue vulgaire eſt pour moi ſans appas ;
On entendroit que je ne m'entends pas.
Pour expliquer ce qu'on ne peut comprendre,
Je fais des mots que l'on ne peut entendre.
Faut-il parler de ce premier Moteur
Que l'Univers reconnoît pour Auteur :
Je ſuis encor plus inintelligible
Que ce grand Dieu n'eſt incompréhenſible.
Puis, je m'étends avec obſcurité.
Le préjugé me ſert de vérité.
Veut-on nier un point que je ſuppoſe,
J'enſevelis le texte ſous la gloſe ;
Je définis en termes captieux ;
Et m'expliquant, je m'embrouille encor mieux.
Suis-je réduit à ne me plus entendre :
A mon rival je ſais d'abord m'en prendre ;
La charité s'enfuit de nos débats,
Et la raiſon s'envôle ſur ſes pas.
Je ſouffle alors la haine & les ſcrupules,
J'aſſemble & romps cent Conciliabules,
Où le flambeau de Bellone en fureur
Vient s'allumer à celui de l'Erreur.
J'allois ainſi me ſignaler en France,
Quand tout-à-coup on m'impoſa ſilence (1).
Cédons un tems à cet accord fatal
Qui me défend de parler bien ou mal.
Mais tôt ou tard quelqu'incident frivole
Me r'ouvrira les portes de l'Ecole.

---

(1) *Déclaration du Roi de 1717, qui impoſa ſilence aux deux partis.*

J'eſpere encore exercer mes poumons,
Y diſputer ſur des mots & des noms,
Sapper la Foi par maint & maint ſophiſme,
Livrer enfin le Peuple au Pyrrhoniſme.
Mon Révérend, dit un petit cagot,
Le Frere Lai de notre ſaint marmot,
Loin d'eſpérer, ah! bien d'autres allarmes
Ouvrent nos yeux à d'éternelles larmes.
Elle n'eſt plus cette heureuſe ſaiſon
Qui nous ſoumit les cœurs & la raiſon,
Où l'innocence adoroit nos oracles,
Et ſe plaiſoit à lire nos miracles.
Du genre-humain uniques héritiers,
Il nous pleuvoit des domaines entiers.
La piété crédule & charitable,
De mets friands garniſſoit notre table.
Notre embonpoint ne ſcandaliſoit pas,
On louoit Dieu de nous voir gros & gras.
Mais c'en eſt fait: notre pauvre beſace
Ne jouit plus de la grâce efficace,
Et la Tiédeur fatale à notre froc,
De jour en jour, dégarnit notre croc.
Elle voudroit, la jalouſe Euménide,
Nous renvoyer à notre Thébaïde.
  Tel fut l'aveu des Abus principaux;
Car c'étoient-là les Abus cardinaux.
Le reſte étoit petits Freres novices,
Qui, dans l'Etat, avoient moindres offices.
Pour moi, ſurpris d'un aveu ſi gaillard,
Frere, repris-je, au petit babillard,
Dans vos malheurs vous n'êtes point à plaindre,

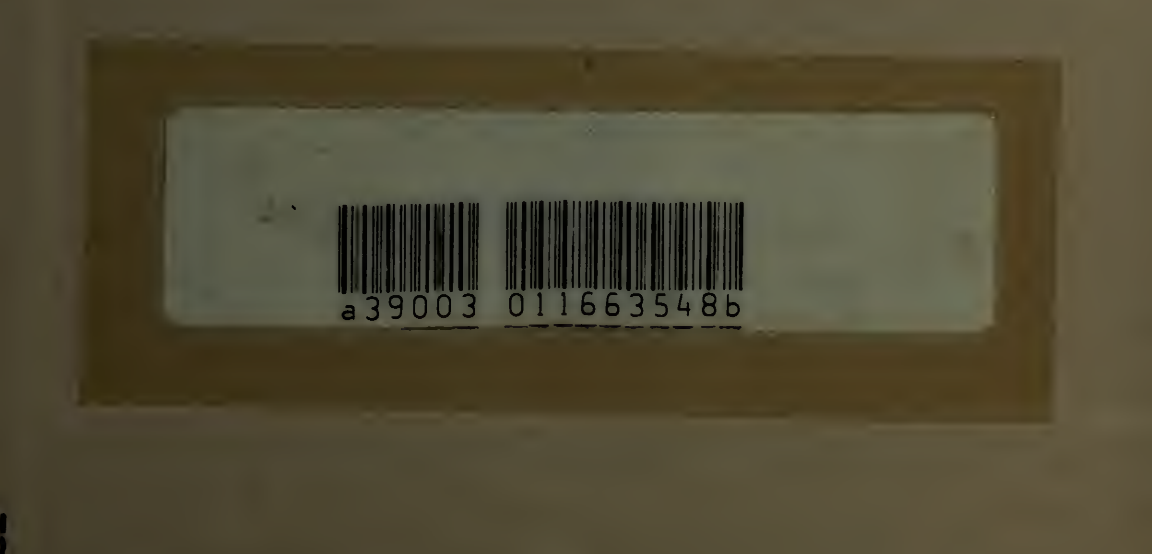
Votre retour me paroît ſeul à craindre.
C'eſt bien à toi, dit l'un d'eux en courroux,
Mauvais Rimeur, à parler contre nous !
Petit Marchand de gloire imaginaire,
Que deviendra ton métier mercénaire ?
Or, celui-là, je vis à ſon maintien
Que du Parnaſſe il étoit Citoyen.
Apprends, dit-il, ma douloureuſe hiſtoire.
J'étois Fermier du Temple de Mémoire ;
Sur mon grenier ces mots étoient écrits :
Céans on rime & loue à juſte prix.
Je nourriſſois ma Minerve affamée
Du revenu que rendoit ma fumée ;
Et ma boutique en dépit du bon-ſens,
Etoit toujours abondante en chalands.
Ce tems n'eſt plus ; & la rime avilie
Du Trône même eſt pour jamais bannie,
Et tout Rimeur, l'encenſoir à la main,
Aux pieds du Prince, ira mourir de faim.
Un Roi ſi bon, de ſes Sujets le pere,
Toujours rejette un encens mercenaire.
Nouveau Titus, dans les yeux ſatisfaits,
Il lira mieux l'aveu de ſes bienfaits,
Que dans les vers d'un louangeur à gage.
Je le quittois, effrayé du préſage ;
Mais l'Ignorance alors s'en vint à moi :
Nous reviendrons, je t'en donne ma foi ;
J'ai des amis ; & grace à leur menée,
Tu reverras la France infortunée
Rentrer encor dans ſon premier chaos ;
Et me montrant un Couvent, à ces mots :

Mon fils, dit-elle, entrons dans ce saint gîte ;
Viens, avec nous, y vivre en Cénobite :
Ces bonnes gens sont trop reconnoissans
Pour refuser retraite à mes enfans.
Du pain d'autrui nous y pourrons tous vivre,
Si toutefois on ne m'y vient poursuivre.

Fin du Supplément.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le Supplément.

Fin de la Table.


a39003 011663548b

